N° 50 · 32e Année — 15 Décembre 1923 3 FR.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

JUBILÉ DE PAUL BOURGET

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière — PARIS (6e)

LA REVUE HEBDOMADAIRE

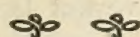
Jubilé de Paul Bourget

ET SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

FONDÉE EN 1891 PAR PLON-NOURRIT ET Cie, ÉDITEURS

DIRECTEUR : FRANÇOIS LE GRIX

RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN D'ELBÉE



PRIX DES ABONNEMENTS « A LA REVUE HEBDOMADAIRE »

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, DÉPARTEMENTS, COLONIES..	52f »	28f »	15f »
ÉTRANGER..........................	60f »	32f »	17f »

Abonnement d'un an payable en deux fois sur demande

30 francs A LA SOUSCRIPTION et 22 francs 6 MOIS APRÈS
POUR L'ÉTRANGER 35 francs et 25 francs

Les Abonnements partent du 1er de chaque mois.

Prière d'adresser la correspondance, pour tout ce qui concerne les abonnements, à l'Administrateur de **LA REVUE HEBDOMADAIRE, 8, rue Garancière, Paris.**

On s'abonne aussi dans les librairies et dans les bureaux de poste de France et de l'étranger.

Il ne sera tenu compte d'une demande de changement d'adresse que si elle est accompagnée de 0 fr. 60 en timbres-poste.

PUBLICITÉ : S'adresser à LA REVUE HEBDOMADAIRE

8, rue Garancière, PARIS

Téléphone : Fleurus 12-53 — Chèque postal : 176-70

PORTRAITS

ET

DOCUMENTS



30415. — Paul Bourget dans la campagne romaine à l'époque de « Cosmopolis ».

Sonnet traduit de Carducci

Passa la nave mia....

L'Alcyon se lamente et l'Océan fait rage.
Ah! Comme mon vaisseau marche sinistrement,
Seul, battu sans repos par le rugissement
De l'eau qui l'enveloppe et l'éclair de l'orage!

Mes Souvenirs en pleurs contemplent le rivage
Qu'ils vont perdre à jamais dans un si court moment,
Et mes Espoirs, bien las d'aller toujours ramant
Penchent sur l'aviron leur désolé visage.

Mais là-haut, défiant et le ciel et la mer,
Mon Génie est debout, qui mêle ce cri fier
Au sifflement du vent dans les cordes serrées:

« En avant! En avant! Le brouillard, c'est le port
« Le port sûr, de l'oubli, troupes désespérées,
« Et ce point blanc, l'écueil désiré de la Mort!

Paul Bourget

30418. — Sonnet traduit de Carducci écrit de la main de Paul Bourget.

CŒUR PENSIF NE SAIT OÙ IL VA

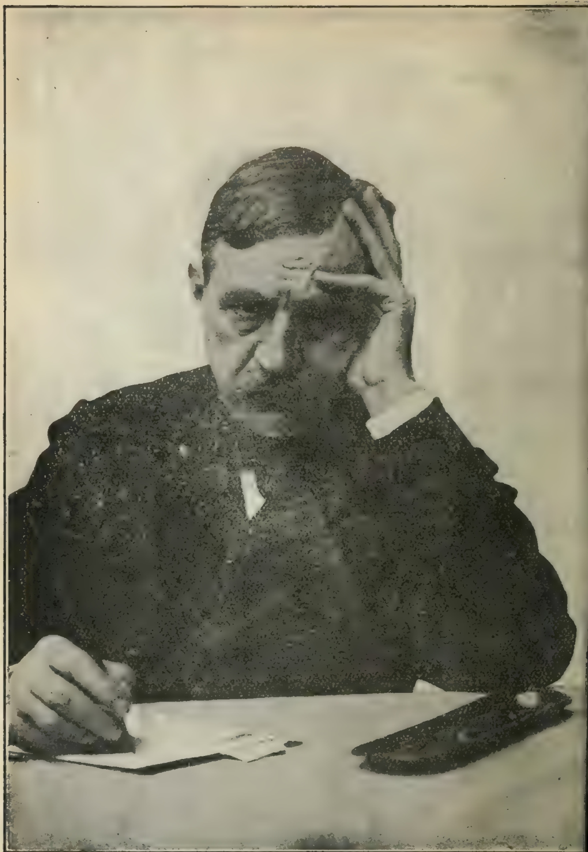
DEUXIÈME PARTIE

I

Quand Irène se releva pour reprendre son service habituel, sa résolution était très nette dans son esprit. Si elle avait, à seize ans, caressé le rêve elle aussi d'un roman d'amour, il ne s'était jamais précisé dans sa pensée. Les conditions de son intérieur de famille avaient trop opprimé sa personnalité. Cette obligation de ménager à la fois dans son père et dans sa mère deux volontés contradictoires, lui avait obscurci à ses propres yeux son caractère. Elle n'avait pas osé imaginé sa vie, tant le pouvoir de l'affirmation s'était affaibli en elle. Puis était venu son mariage qui l'avait laissée vierge de cœur, mais plus craintive encore, plus incapable d'une heureuse espérance. Se remarier! Elle s'était interdit même d'y penser. Elle appréhendait trop de recommencer une existence, de pénible repliement et de détresse cachée. Elle était d'autre part une très honnête femme, au beau sens de ce mot qui correspond à cet autre, si beau également, un homme d'honneur. Aucune malsaine curiosité ne l'avait jamais effleurée ; elle s'était dit que son enfant lui suffirait, ~~et qu'elle ne devait pas~~ se plaindre du destin qui lui donnait cette part. Mais l'être féminin porte en lui des puissances qui le gouvernent à son insu et le conduisent où il ne veut pas aller : un besoin de suffire à quelqu'un qui lui suffise ; un instinct de recevoir et

(1) Copyright by Paul Bourget, 19[illegible]
1 Voyez la Revue du 1[illegible] novembre.

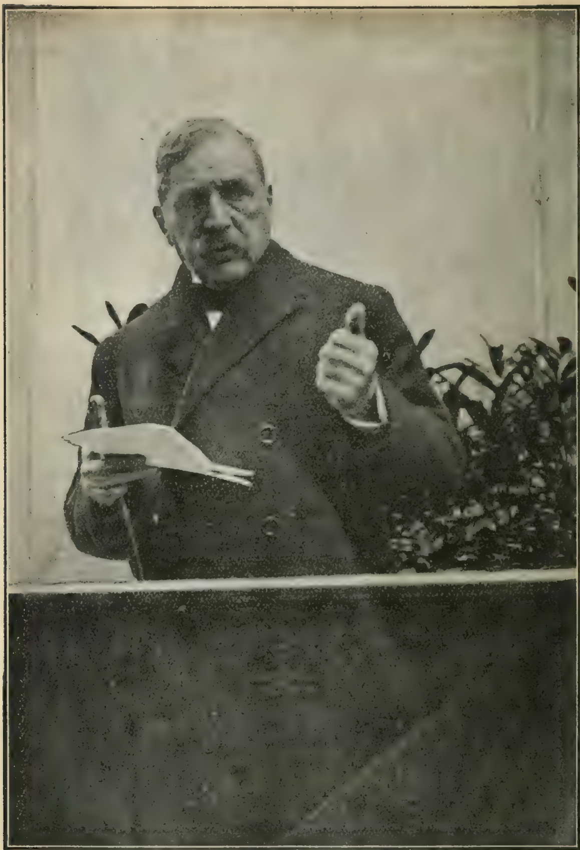
30419. — Page d'épreuves du dernier roman de Paul Bourget : ***Cœur pensif ne sait où il va*****, en cours de publication à « la Revue des Deux Mondes », avec les corrections de l'autenr.**



30420. — Paul Bourget écrivant.



30421. — La « Maison de Balzac », rue Raynouard, où a lieu, aujourd'hui même, la remise à Paul Bourget de la médaille commémorative de son Jubilé.



30422. — Le dernier portrait de Paul Bourget.

Ce portrait a été pris tout récemment le jour de l'inauguration d'une plaque commémorative sur la maison de Barbey d'Aurevilly, rue Rousselet, à Paris.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 30181.

JUBILÉ
DE PAUL BOURGET

AVANT-PROPOS

Il y a donc cinquante ans que Paul Bourget publia son premier article dans la Revue des Deux Mondes, *et bien plus de cinquante ans, par conséquent, qu'il n'a cessé d'œuvrer avec la conscience, le vouloir du parfait ouvrier.*

L'hommage que nous offrons aujourd'hui à une œuvre si haute, si sereine, ne pouvait pas ne pas lui être rendu. On me permettra de dire qu'il était « dans l'air ». Nous fûmes nombreux à en concevoir l'idée : le mérite en revient moins aux signataires de ces articles, à l'organisateur de ce sommaire, qu'elle ne leur fut imposée par l'efficacité persistante, l'ampleur, disons la majesté d'une des plus nobles carrières qu'il soit donné à nos contemporains d'admirer.

On se souvient peut-être que lorsque nous cherchions, il y a quelques mois, dans le cercle de ses amis, à organiser cette manifestation autour de ce nom vénéré, M. Henry Bordeaux, dans l'Écho de Paris, *avait émis le projet d'un concert plus vaste et plus solennel. Si la modestie de notre maître, son goût de l'effacement et du silence, ont consenti seulement au témoignage plus discret que voici, il n'est pas besoin de dire à quel point* la Revue Hebdomadaire *lui en reste reconnaissante et s'en trouve honorée.*

Mais encore une fois il faut que nos lecteurs d'aujourd'hui le sachent : je n'ai pas eu à chercher des collaborateurs

que l'amitié, le respect, l'admiration avaient groupés dès longtemps. Leur adhésion m'est venue d'elle-même; et c'est de quoi, d'ailleurs, je ne puis les remercier que davantage.

Paul Bourget n'est pas seulement, en effet, le romancier, le nouvelliste, le dramaturge, le critique, le voyageur, en un mot cet écrivain si remarquablement un et divers sur lequel vont s'exprimer des opinions si autorisées. Il est, par tout cela et au-dessus de tout cela, la figure la plus représentative à notre époque d'un grand et pur professionnel des lettres. Type d'humanité fort rare — car il n'y a guère de profession qui déforme davantage — et peut-être appelé à bientôt disparaître. Le seizième siècle avait vu naître l'humaniste; le dix-septième siècle, l'honnête homme; le dix-huitième siècle, l'encyclopédiste; et ce n'est sans doute qu'au dix-neuvième que s'épanouit « l'homme de lettres » que notre génération a encore connu, voué uniquement à son labeur d'écrivain, attendant de lui ses ressources et aménageant sa vie pour sa production autant que sa production pour sa vie Balzac, Flaubert, Sainte-Beuve, Taine, voilà des existences qui n'étaient guère concevables avant le siècle dernier; et l'on voit comme la noble vie de Paul Bourget se relie naturellement à ces vies-là. Mais l'on voit aussi comment une telle vie ne sera probablement plus concevable demain. Non pas seulement parce que notre époque et ses terribles exigences matérielles réduisent de plus en plus dans la société la part de l'homme qui pense, et la part de l'intelligence dans la vie de l'individu, mais aussi parce que les écrivains de la génération qui se lève répugnent davantage à « la profession ». Nous ne voulons pas parler seulement de ceux qui ont le goût d'écrire rapidement et, même doués, paraissent se jouer en de brefs ouvrages, marqués surtout d'une fine sensibilité ou d'un impressionnisme original. Mais pour ne parler que des disparus trop vite, il semble que ceux-là mêmes qui, comme Marcel Proust, laissèrent une œuvre copieuse et lourde, ne pensaient pas leurs livres en professionnels, ne se réclamaient pas de leur profession comme s'en réclame si hautement et si fièrement Paul Bourget.

A ce seul titre, et quand il n'y aurait pas les cinquante ouvrages de ces cinquante années, il mériterait, je crois, la

situation exceptionnelle que lui reconnaissent non seulement ses pairs mais ses cadets.

C'est sans doute de cette scrupuleuse et magnifique conscience professionnelle que Paul Bourget a tiré l'un des principes essentiels de son art et l'un des secrets de sa constante réussite : sa soumission complète à l'objet, de quoi est faite la rigoureuse impartialité de ce grand doctrinaire, à quelque problème moral, social ou religieux qu'il s'attaque. Soumission encore une fois bien rare de nos jours, où tant de jeunes conforment au contraire l'objet à leur vision propre; et alors que, pourtant, il n'est devant l'objet que deux attitudes possibles, celle de Bourget ou celle, toute contraire, de Barrès, qui ne peut pas ne pas dominer de très haut tout ce qu'il aperçoit. Mais ce sont deux manières de supériorité, il faut bien le dire, qui ne sont pas permises à quiconque.

C'est aussi et toujours sa conscience professionnelle qui a fait de Paul Bourget le conseiller, voire l'arbitre d'une si grande partie de notre corporation. Avec quelle ardeur, quel feu, quel dévouement, et aussi quelle longue patience il combat pour les idées, les causes, les hommes qu'il estime, fussent-elles le plus étrangères à son labeur, fussent-ils le plus étrangers à son amitié, il faut l'avoir vu à l'œuvre pour le savoir. Et où le saurait-on mieux qu'à la Revue Hebdomadaire, *qui lui doit pour une si bonne part d'avoir traversé les difficultés d'après la guerre, et d'avoir connu la seconde éclosion de son succès.*

Mais s'étendre là-dessus, il nous l'interdirait. Aussi bien cet hommage, je le répète, ne procède pas de la reconnaissance d'une Maison : il est le témoignage d'une génération ou même d'une époque. Paul Bourget, par une sorte de vertu naturelle et sans effort, fédère autour de lui les amitiés, les intelligences; il indique les directions. Combien, s'il n'était pas là, se sentiraient plus isolés! Il n'est pas exagéré de dire que sans lui notre âge littéraire eût été un peu différent.

Voilà pourquoi les pages qui suivent sont empreintes d'autant d'affection que de reconnaissance; et que Paul Bourget me permette d'ajouter : d'une affection unanime. Qu'il ne s'en défende pas : on l'aime. Et après tout, puisque dans l'œuvre la plus objective, il passe toujours quelque chose

de la personnalité de l'écrivain, de sa puissance d'aimantation, ne croyez-vous pas qu'une part du succès immense de cette œuvre-ci est faite de la chaleur du cœur qui l'a dictée au moins autant que de la probité de l'intelligence qui l'a conçue? Paul Bourget qui nous conta tant d'aventures dramatiques, tant d'histoires atroces, est un optimiste. Il a trouvé le moyen de continuer à aimer les hommes, ou plutôt l'Homme, en qui jamais il n'a cessé de voir l'œuvre d'un Dieu qui appelle sa créature...

A l'heure où paraîtront ces lignes, nous serons allés dans la maison de Balzac, qui est un peu la sienne, lui offrir cette médaille que quelques amis veulent lui laisser en souvenir de cette journée; et il nous aura remerciés d'un sourire un peu malicieux, un peu mélancolique, en nous disant ce qu'il m'a dit tant de fois : « Pourquoi tenez-vous tant à cet hommage anthume? »

J'espère, mon cher maître, que vous comprendrez mieux, après avoir lu ces pages qui vous sont si cordialement dédiées, pourquoi nous y tenions tant, à ce projet. Vous comprendrez aussi que tous nous continuons, comme Gérard Bauër, à vous considérer comme notre plus jeune camarade, et que rien, de très longtemps encore, ne nous sera plus précieux que de venir vous déranger vers midi, votre premier labeur achevé, de vous voir, la lourde portière de tapisserie soulevée, quitter sans jamais d'humeur, sans jamais le front barré, la page commencée, venir à nous la main tendue, et de recevoir de vous le précieux cadeau de cette causerie, qui laisse ceux mêmes à qui c'est le plus difficile repartir toujours avec un peu plus de goût, de volonté pour croire, pour espérer... pour travailler.

FRANÇOIS LE GRIX.

LETTRE
DE M. EDMUND GOSSE

Monsieur le Directeur,

C'est un très grand plaisir pour moi de pouvoir me joindre à l'universel hommage qui est rendu à mon vieil et illustre ami Paul Bourget à l'occasion de son jubilé littéraire. Trente années et plus ont passé depuis que nous fîmes connaissance sous les précieux auspices d'Henry James.

L'immense diffusion de l'œuvre d'imagination de Bourget, unie à sa haute et solide valeur psychologique, est universellement admirée. Il est le grand critique de l'âme moderne, l'infatigable investigateur de la volonté et de l'instinct. Mais ce que je considère surtout chez lui aujourd'hui, au moment de ce cinquantenaire, c'est la résolution méritoire avec laquelle il a soutenu le rôle combiné du moraliste et du romancier.

Le temps n'est pas encore venu, et j'espère qu'il est encore très éloigné, où l'immense corpus de son œuvre d'imagination sera analysé et situé. Bourget fait nos délices, chaque année, avec un nouveau chef-d'œuvre.

Je vous prie de lui exprimer toutes les félicitations d'un vieux collègue — plus vieux, hélas! que lui — qui se réjouit de savoir qu'un travail intense de cinquante années n'a pas éteint sa flamme, ni diminué son énergie.

Agréez...

EDMUND GOSSE

LETTRE
DE M. GEORGES BRANDÈS

10 novembre 1923.

Monsieur le Directeur,

Après beaucoup de détours, votre aimable lettre m'est parvenue ici à Paris, où je n'ai pas un livre avec moi et rien pour approfondir mes souvenirs de la lecture des œuvres de Paul Bourget.

Je ne pourrai donc vous écrire que quelques lignes, qui ne seront dignes ni de Paul Bourget ni de moi-même. Je le déplore; car j'aurais voulu contribuer un peu à payer la dette de reconnaissance qu'on lui doit et que je lui dois personnellement.

J'ai suivi avec intérêt et admiration presque toute la carrière de Bourget, et la divergence qui s'est manifestée quelquefois entre ses opinions et les miennes n'a jamais diminué ma sympathie pour l'écrivain ni mon respect pour l'homme.

Certainement il est arrivé assez loin de son point de départ. Le temps est éloigné où il était disciple de Stendhal et de Taine. Mais il est toujours le maître de l'analyse psychologique, et se révèle presque encore plus remarquable comme critique que comme romancier. Néanmoins sa vraie gloire repose sur ses romans. J'admire ses études de caractères. Un personnage comme le baron de cinquante ans,

dans Mensonges, *est une création inoubliable, et tout ce roman reste monumental.*

Avec le Disciple *commence chez Bourget la période du roman à thèse, genre qui m'est moins cher. Il n'y a pas de connexion inévitable entre les théories déterministes du vieux philosophe Adrien Sixte et les forfaits du jeune chenapan qui est le triste héros de ce roman. Et ce cas est typique. Bourget ne réussit pas non plus à convaincre le lecteur récalcitrant de la liaison nécessaire entre les malheurs d'une famille et l'absence d'un stage social vanté dans* l'Étape.

Ces doutes n'excluent pas une admiration sincère et profonde pour la manière dont Bourget sait construire ses romans. Ils sont bâtis comme on ne bâtit plus. Rien de superflu. Un intérêt toujours croissant. Et un fond de connaissance du cœur humain et de culture solide et universelle qui ne se trouve que rarement chez un pur lettré, qui n'affecte pas d'être un homme de science.

GEORGES BRANDÈS.

LA VIE EXEMPLAIRE DE PAUL BOURGET

D'autres parleront de l'homme et de l'œuvre. Je voudrais prendre d'ensemble sa destinée, y chercher un modèle, une leçon, en dégager un type de vie.

J'ai quelquefois raconté qu'un jour en Espagne, comme nous visitions la petite ville fameuse d'Hernani et sa vieille église sombre, Déroulède me dit que les Basques, s'ils entrent pour la première fois dans une église, croient pouvoir former trois vœux que le Ciel ne manque pas d'exaucer. « Pour moi, continuait-il, voici mon triple souhait : bonheur de la France, pouvoir du bien, honneur du nom. »

N'ajoutons pas un mot. L'homme est tout défini. Et de Bourget, quels sont les trois vœux?

... Bourget, Déroulède, deux figures de la même époque et qui, avec toutes leurs différences, se placent excellemment dans les cadres traditionnels français, l'une à la suite de nos plus fameux chevaliers, l'autre parmi les hommes d'études et de méditation, parmi les clercs, comme on disait jadis.

Les trois vœux de Bourget tiennent dans cette formule : « Faire son œuvre à travers son métier, et son esprit à travers son œuvre. »

Le métier, l'œuvre, l'esprit! Dans la vie, la grande

affaire, c'est de s'unifier, de s'employer tout entier dans le même sens, de ne pas se disperser en efforts qui se contrarient, s'annulent et nous troublent d'autant plus que nous sommes plus richement doués. Cette coordination est peut-être difficile à notre époque, et surtout à Paris. Beaucoup y échouent et manquent ainsi aux belles promesses de leur début. Ils se stérilisent. Bourget a réussi magnifiquement ce rassemblement de son effort. Il est parvenu à mener du même mouvement son métier, l'œuvre à laquelle il demande de durer, et le perfectionnement de son esprit.

Le métier : — Bourget est d'une profession, à laquelle depuis cinquante ans il demande ses ressources. Il a un métier. Celui d'homme de lettres. Il le sait complètement. Il sait écrire un poème, une étude critique, un récit de voyage, une nouvelle, un roman, une pièce de théâtre ; il sait conter et il sait dialoguer. Cet ensemble d'aptitudes, c'est la grande tradition des maîtres. Et ces diverses formes d'art, Bourget ne les a pas simplement tentées et réussies ; il les a étudiées. Il en connaît la technique. Il la connaît, et généreusement il l'enseigne. C'est un chef d'atelier. Sachez que depuis quarante ans Bourget a distribué dans les esprits de ses cadets et par suite dans les œuvres de ce temps une expérience infinie. C'est même tout son secret de plaire aux jeunes gens ; je vous donne sa recette de popularité : il lit les meilleurs livres des nouveaux venus et leur indique comment, à son avis, ils pourraient employer mieux leurs qualités et tirer parti de leurs défauts mêmes. Mais attention ! cette sorte de magistrature que ses cadets lui accordent, Bourget la justifie mieux encore par l'exercice et l'exemple des vertus professionnelles. Car il y a une morale de l'homme de lettres, dont la première règle est l'amour et le respect de son art. Dans ses rapports avec les éditeurs et avec le public, Bourget a maintenu le meilleur prestige de notre corporation, et chaque fois qu'il croit distinguer

une promesse de talent, il se plaît à en favoriser l'éclosion. Je le sais bien, puisqu'il a dirigé sur mon premier livre le plus chaud, le plus brillant rayon de soleil.

L'œuvre : — Depuis cinquante ans, calculez combien de centaines de mille de volumes Bourget a mis dans la circulation, combien de millions de lecteurs dans tout l'univers ont accueilli ou tout au moins examiné sa pensée. Il écrit pour nous distraire, il est un conteur, mais qui a toujours souhaité qu'on tirât de ses ouvrages un profit spirituel. Aussi certains d'entre eux sont-ils vivants jusque dans l'esprit de ses adversaires ; et par exemple, pour ne citer qu'un mort, des pages de Bourget étaient mêlées aux méditations les plus familières d'un Marcel Sembat qui les avait lues à vingt-cinq ans et se plaisait à les citer. Ce socialiste en approuvait ceci, en contredisait cela, en vivait pour une part. Quelle chose charmante de placer sa pensée chez ceux-là mêmes qui croient la combattre ! Paul Bourget, à vingt ans, aurait voulu faire ses études de médecine et, pour mieux connaître les individus, apprendre, le scalpel à la main, leur constitution physiologique. Vers la cinquantaine, il aurait aimé entrer dans un conseil d'État, tel que celui que faisait travailler le premier Consul, afin d'agir sur les milieux sociaux par des lois. Il pense parfois, ce me semble, qu'il n'a utilisé que le minimum de sa force. C'est là un de ces regards que tous les grands travailleurs ont jeté au soir de leur journée, et quels que soient leurs engrangements, sur la route commencée par de si grandes semailles d'espérance. Mais que Bourget en croie le jugement unanime, ni médecin, ni conseiller d'État, il a contribué à la connaissance de la nature humaine et à la critique féconde de notre société.

L'esprit : — La grande affaire pour tout homme, c'est de développer constamment son être spirituel, de se cultiver, de s'enrichir, de s'épurer, bref de se perfectionner.

Qu'il y ait là une part de duperie, puisque après tout cela nous mourrons, c'est une objection irrecevable, car elle menace la vie elle-même et c'est de bien vivre qu'il s'agit. Pour l'homme de lettres, plus que pour tout autre, son perfectionnement quotidien importe. Nos livres, d'année en année, se détacheront plus beaux et plus forts d'une vie toujours enrichie. Nul autre moyen de renouvellement. C'est le fond de l'être qu'il s'agit de travailler. Quelle chose charmante, une œuvre qui marche et qui, d'ouvrage en ouvrage, apporte des horizons renouvelés, des vérités approfondies, des thèmes repris avec plus d'art. Nos livres racontant l'histoire de notre esprit, nous n'avons rien de mieux à faire qu'à augmenter et ennoblir perpétuellement notre esprit. C'est la méthode de Bourget. Il connaît les civilisations anglaise et italienne ; il a visité l'Allemagne, toute la Méditeranée, les États-Unis ; il médite le problème religieux, et il est poursuivi jusqu'à l'obsession par le souci de saisir les attaches du physique et du moral. Ce mystère faisait l'objet de ses interminables conversations avec son ami, le savant et si original professeur Dupré. Enfin, c'est son plaisir et son système, je voudrais dire son hygiène spirituelle, de garder le contact avec les jeunes gens et de distinguer, avant même qu'ils en aient une idée claire, leur apport et leur désir. Toujours en marche, il ne s'attarde sur aucun de ses livres ; il les écrit à chaud : celui d'aujourd'hui, il le corrigera dans celui de demain. Cependant, ce travailleur acharné a toujours veillé à se ménager de longs relâches qui lui permettent d'écouter les propositions de l'instinct et de reconnaître ces orientations de l'âme où, soudain, après un long travail inconnu de nous-mêmes, nous nous voyons sollicités et renouvelés.

D'une telle vie, ainsi unifiée, quel est le ressort intérieur? Merveilleusement doué pour construire et pour dé-

finir, Bourget veut toujours arriver à dégager la loi des choses. Ce fut d'abord chez lui, ce me semble, une curiosité assez désintéressée. Mais si la vie a des lois et si nous voulons vivre, il faut s'y conformer. C'est ainsi que bientôt, chez notre ami, la recherche de la vérité se doubla d'une acceptation de la morale éternelle. Bourget professe qu'il veut défaire l'œuvre de la Révolution. C'est son idée, mais je ne la vois pas très persuasive, ni même très armée dans ses livres. Ce que j'y comprends et par où ils me plaisent clairement, c'est qu'ils prolongent en la redressant l'expérience romantique. Croit-il tourner le dos à cette expérience? Selon moi il en épouse l'élan vital qui se ressaisissait. « Je réagis », dit-il. Exactement il continue leur sensibilité et poursuit plus avant leur itinéraire. *Le Disciple* fait avancer d'un pas le redressement amorcé avant Bourget par les grands écrivains qui achevaient leur carrière quand il allait commencer la sienne. Bourget succède à une George Sand qui, après avoir fait du roman une prédication de révolte, en était arrivée au souci de la morale, aussi bien qu'il reçoit le mot d'ordre magistral de ce grand Sainte-Beuve chez qui le goût de la physiologie et de la psychologie avait pris peu à peu toute la place d'un premier dilettantisme. Ses livres s'ajustent à l'effort des hommes de 1830 et de leurs épigones qui s'aperçurent que, dans la mesure où ils vivaient selon leur doctrine d'individualisme effréné, ils se suicidaient. Si j'avais à écrire le chapitre de notre histoire littéraire qui portera le nom de Paul Bourget, je mettrais l'accent sur cette idée du retour à la notion de règle.

On peut contester telle ou telle part doctrinale de ses livres, mais leur volonté constante d'être une contribution à l'histoire naturelle de l'homme et des espèces sociales, voilà avec évidence ce qui leur donne de la portée et qui les apparente à l'œuvre des Sainte-Beuve et des Taine, des Stendhal et des Balzac. C'est de telles visées que notre profession reçoit sa noblesse. Dans l'ordre litté-

raire, à ce jour, nous n'avons pas mieux que ce maître. Un maître bienfaisant, celui qui nous propose des formules comme celle que nous venons de commenter et dont tout travailleur dans tous les ordres peut s'ennoblir : faire son œuvre à travers son métier, et son esprit à travers son œuvre.

MAURICE BARRÈS.

LA JEUNESSE DE PAUL BOURGET

Le distingué directeur de *la Revue hebdomadaire* veut bien me demander quelques notes sur « la Jeunesse de Paul Bourget », à raison de la vieille amitié qui m'unit au Maître.

Cette amitié date, en effet, de plus d'un demi-siècle : c'est presque une douairière, mais elle est demeurée aussi jeune, aussi vivante, et même plus profonde que jamais. A ce titre, il m'est permis de répondre à l'aimable appel de M. François Le Grix.

Nous nous sommes vus la première fois, Paul Bourget et moi, avant l'année terrible, au lycée Louis-le-Grand, dans la classe de seconde de M. Delacroix. Bourget venait de l'école Sainte-Barbe, et j'étais externe.

En fermant les yeux, je revois encore le Bourget d'alors : un jeune homme simple, modeste, méditatif et plutôt mélancolique, avec un regard déjà profond — prêt à s'animer devant une noble idée. Il portait en lui l'inspiration d'un vrai poète, du poète délicat, qui a écrit ce vers délicieux :

La royale pâleur d'un sang trop ancien.

Mais qui donc eût pu alors prédire que cet adolescent

doux et presque timide jetterait un rayon de gloire sur la classe du bon M. Delacroix, deviendrait l'un des maîtres de la pensée contemporaine et, à coup sûr, l'un des plus pénétrants psychologues que la France ait produits.

A cette époque cependant remonte le premier choc moral, choc violent, ressenti par Paul Bourget, à la lecture d'une œuvre de Balzac, le colosse de la *Comédie humaine*. Le prodigieux évocateur fit sur Bourget une impression qui peut-être décida de sa vocation, impression comparable à celle d'une page de Chateaubriand sur Augustin Thierry, dans l'antique cloître du collège de Blois.

A cinquante ans de distance, je ne me rappelle pas, sans une intense émotion, l'heure passée avec Paul Bourget, après la guerre de 70, par une matinée radieuse, dans le jardin à la française du Luxembourg, autour du bassin où des cygnes blancs évoluaient avec une royale aisance. Les deux amis revivaient avec cette confiance, cet abandon de la vingtième année, où l'on ne soupçonne rien des déceptions de la vie, où le monde vous appartient en quelque sorte, où l'on étreint presque l'infini.

Très simplement, Paul Bourget atteignit, sans la chercher, la plus haute éloquence en pensant tout haut ses rêves, ses aspirations. « Vois-tu, disait-il, tout homme digne de ce nom a une destinée et se doit de la remplir tout entière, quoi qu'il lui en puisse coûter. » Et, dans un large coup d'œil, il évoqua l'avenir. J'eus alors l'intuition très nette que Bourget serait célèbre.

Sa décision était en puissance. Il sentait, comme André Chénier, « qu'il avait là quelque chose » et il voulait écrire. Certes, la distinction avec laquelle il avait fait ses humanités et ses facultés remarquables lui permettaient d'entrer dans un bon rang à l'École Normale supérieure et de devenir un professeur de mérite. Mais

la sublime et redoutable carrière des lettres l'attirait invinciblement.

Avec sa lucide intelligence, il discernait qu'il avait à traverser des moments difficiles, des heures cruelles, même dans l'ordre matériel, d'autant plus qu'il n'avait pas alors de ressources personnelles. Rien ne put étouffer l'appel de sa voix intérieure. Le sort en était jeté.

Tout d'abord, il fallait vivre. Paul Bourget n'hésita pas. Il donna des leçons pour subsister. Au lieu de regarder cette tâche, plutôt ingrate, comme inférieure, il l'assuma avec courage, de manière à n'en pas éprouver l'amertume, bien résolu même à en tirer un profit intellectuel. En contact étroit avec les maîtres de l'antiquité, avec les classiques pères de notre parler, il approfondît davantage la langue française (cette « fière gueuse » a dit Voltaire), il en pénétra mieux les forces, les difficultés et les richesses.

Labeur obscur, labeur ingrat, en apparence, bien propre à servir d'exemple aux jeunes qui aspirent à devenir hommes de lettres; labeur fécond, qui vérifie la pensée, très juste à certains égards, de Buffon : « Le génie est une longue patience. » C'est ainsi que, par un effort silencieux, obstiné, Bourget forgea le magnifique outil qui devait le conduire à la renommée.

Par-dessus tout, le vaillant ouvrier poursuivait son but principal. Il ne cessait de lire, de noter, de méditer, de rassembler — en vertu du pouvoir qui est en lui, quand il lui plaît, de penser indéfiniment aux mêmes choses, les éléments de son œuvre future.

Le fruit mûrissait, la fleur était prête à éclore. Puis tout à coup, la valeur de Paul Bourget éclata dans la *Revue des Deux Mondes*, et commença de s'imposer au grand public, à l'égal d'aînés glorieux.

Il n'avait guère plus de vingt-deux ans...

Peu de temps après, un heureux concours de circonstances me fit habiter un vieil hôtel du faubourg Saint-

Germain où précisément. Paul Bourget était installé : hôtel recueilli, propice au travail et à la pensée. Ce fut pour notre amitié une bonne fortune de nous retrouver quotidiennement. Journées exquises où notre jeunesse

Comme un essaim d'oiseaux chante au bruit de nos pas.

Déjà la gloire effleurait le front de Paul Bourget mais, réfractaire à toute vanité, à tout orgueil, il restait simple et vrai. Presque chaque matin, nous faisions de l'escrime dans le vieil hôtel, avec le même professeur ou son prévôt. Notre maître était fort grand, mince, effacé, taillé pour les armes. Lorsqu'il se fendait, il apparaissait immense. Un Marseillais eût dit qu'il allait de Paris à la Canebière. Droit, toujours en ligne, très classique, il avait des coups droits foudroyants. C'était un spadassin magnifique.

Entre deux assauts, Paul Bourget se délassait en me parlant de ses travaux en cours. Il occupait dans l'hôtel un appartement original, qui avait servi d'oratoire à un prélat du dix-huitième siècle. Il l'emplissait avec ses livres, ses notes, sa pensée et son incessant labeur, coupé seulement par les fréquentes visites de deux amis, très proches voisins, François Coppée et Barbey d'Aurevilly. Celui-ci, avec sa mise particulière, son justaucorps de velours serré à la taille, ses énormes manchettes blanches, ses cravates aux nuances éclatantes et terminées par des dentelles, était à la fois extraordinaire et imposant. Une singulière autorité émanait de lui. C'était bien le Connétable.

Un autre visiteur, toujours correct, toujours ganté, toujours vêtu d'une redingote noire, frappa François Coppée, à qui il inspira cette réflexion : « Il porte sa pauvreté comme un ordre étranger. »

Parfois aussi, pendant que nous échangions des contres de sixte, arrivait un chétif écrivain, réduit à la misère, mais qui avait gardé de l'unique succès de sa vie litté-

faire un tel orgueil qu'avec le produit de son livre il avait acheté une bague d'évêque. Il éprouvait le besoin d'être hargneux et même insolent avec Bourget et Barbey d'Aurevilly qui secouraient sa détresse. Un jour entre autres, en guise de remerciement à Bourget qui venait de l'habiller de pied en cap, il écrivit : « Tout à vous... sauf les chaussettes. » Une autre fois, avec Barbey, qui l'avait fait monter en voiture à côté de lui, il se montra si impertinent que le Connétable sonna et dit de son ton inimitable : « Cocher, arrêtez ! Monsieur, descendez ! »

Barbey était un causeur éblouissant, un improvisateur merveilleux, quand il était en confiance. Bourget l'admirait et l'aimait. Il l'allait voir souvent dans le très modeste intérieur que le génie du Connétable agrandissait : « Vous voyagez, vous, lui dit un jour Barbey : moi, mes palais sont dans ma tête ! »

Paul Bourget tomba un jour au milieu d'une vive discussion sur l'existence de Dieu entre Barbey et un jeune poète décadent, qui affectait l'incrédulité. Le Connétable s'échauffait et venait de tracer une éloquente profession de foi déiste, quand son contradicteur se permit de lui répliquer : « Vous aurez beau dire, Dieu n'est pas frisé ! » Soudain, Barbey se ressaisit, toisa dédaigneusement l'impertinent et d'un ton foudroyant lui jeta ces mots au visage : « Monsieur, vous raisonnez comme une cocotte ! » Paul Bourget, qui entrait juste à ce moment, détourna l'orage en s'écriant : « Messieurs, pas de marivaudage ! »

Ceci peut donner une idée de la manière de Bourget. Dans l'intimité (car il n'a jamais eu de goût pour la figuration), il n'est peut-être pas de causeur plus attachant, non seulement par l'élévation et la variété des vues et des idées, l'étendue des connaissances (peu d'hommes sont plus instruits et instruits plus exactement), mais par la finesse, le naturel et la saveur de

l'esprit. « Ce penseur, ce philosophe, ce psychologue a peut-être plus de charme dans sa conversation que de profondeur et de pénétration dans ses livres », m'a dit Jules Lemaître.

Et Lemaître était un juge compétent.

HENRY DE CARDONNE.

M. PAUL BOURGET
AU PLANTIER DE COSTEBELLE

Une amitié de trente ans — qui fut d'abord une dévotion de disciple à maître et qui, avec le temps et le soin délicat de l'aîné, est devenue, malgré la différence d'âge, un de ces liens spirituels noués par la confiance réciproque et une parité de goûts et d'idéal — m'unit à Paul Bourget. Elle naquit un soir d'octobre 1894, dans le petit appartement que j'occupais au boulevard Saint-Germain, comme je rentrais de mon bureau. Le concierge m'avait remis une lettre. Je l'ouvris avant d'allumer la lampe. Elle était signée *Paul Bourget*. Au jour tombant, non sans peine, je déchiffrai la petite écriture serrée.

J'étais alors semblable à ce jeune homme que les *Essais de psychologie* représentent à la première page accoudé sur un livre : il paraît oublier la vie, et il vit à cette minute même « d'une vie plus intense que s'il cueillait les fleurs parfumées, que s'il regardait le mélancolique Occident, que s'il serrait les fragiles doigts d'une jeune fille ». Mon premier livre, *Ames modernes*, qui venait de paraître, était l'écho de ces lectures passionnées. Je l'avais envoyé à tout hasard à mes écrivains préférés, et M. Paul Bourget répondait à mon envoi par quatre pages où il me louait et reprenait tour à tour avec ce mélange de bienveillance et d'autorité que lui donnaient sa sympathie pour la jeunesse et le sens des directions intellectuelles. Au sujet de mes engouements peut-être un peu

trop vifs pour Villiers de l'Isle-Adam et pour Ernest Hello, il me disait : « Pourquoi de jeunes hommes tels que vous, qui ont le courage de la pensée abstraite, n'ont-ils pas le courage du jugement d'art indépendant de cette convention à rebours qui est celle des cénacles et des coteries? » Et il me reprochait — avec quelle justesse ! — certaines confusions qui rassemblaient dans une même énumération des génies ou des talents trop dissemblables : « Il y a des échelles de formes intellectuelles, comme il y a des échelles de formes animales. Le psychologue doit reconnaître les premières avec autant de lucidité que le physiologiste les autres. C'est l'enseignement que j'ai reçu de M. Taine et que je vous transmets, comme il le ferait s'il n'était pas loin de nous... »

Cependant je ne devais rencontrer M. Paul Bourget que bien des années plus tard. Il vivait volontiers loin de Paris : un voyage en Orient — dont il n'a jamais publié les notes —, un autre en Amérique d'où il rapporta les deux volumes d'*Outre-mer*, des retours en Italie — de quoi donner plusieurs suites aux *Sensations* —, une installation sur la Côte d'Azur lui composaient une existence à demi nomade qui ne parvenait pas à ralentir sa production. Comme je m'étonnais un jour devant lui de la richesse de cette production, il protesta : « Mais non, mon ami, j'ai l'impression de ne rien faire... » Puis il ajouta dans un sourire : « Il est vrai que je travaille tout le temps... » C'est que tout lui est matière à méditation : une lecture, un paysage, une revue d'art, une causerie, le monsieur qui passe, la dame qui monte en voiture. Avec ces données, comme Balzac, il recompose la vie contemporaine.

Déjà lié avec lui par une correspondance qui le suivait à travers le monde, je le vis néanmoins pour la première fois à sa réception à l'Académie. Il y remplaçait Maxime du Camp et sa péroraison fut pour louer son prédécesseur de n'avoir été qu'un homme de lettres. « Je ne sais pas,

conclut-il, de plus bel éloge... » On devinait, dans cette fin qu'il prononça avec un frémissement dans la voix, quelle passion l'attachait à la littérature et quelle importance il lui attribuait. Lui aussi, et à quel degré supérieur! n'est qu'un homme de lettres. Mais l'homme de lettres est alors le miroir de son temps : il en reflète, pour les avoir comprises et analysées, les mœurs, les tendances, la sensibilité, les idées. Et il en est aussi le guide en quelque sorte, ou tout au moins l'avertisseur : car il ne se contente pas de regarder et d'observer, il donne un sens à ses observations, il les rassemble en faisceau, il indique leur aboutissement et discerne ce qui maintient une société, une nation, une famille, un individu contre les puissances destructrices qui s'opposent à la durée.

Dès lors, je l'ai beaucoup fréquenté. Mon premier roman, *la Voie sans retour*, — dont l'action se passe à Port-Cros, dans ce pays d'Hyères qui a sa prédilection, — lui est dédié. Je lui ai offert encore *la Neige sur les pas*. Il m'a fait l'honneur d'inscrire mon nom en tête de l'un de ses plus beaux recueils de nouvelles, *Anomalies*. Ces échanges furent comme les étapes d'une amitié grandissante. Elle s'est épanouie tout spécialement à Costebelle où j'ai eu la joie, deux ou trois printemps, d'être son voisin. Là il habite une propriété, le Plantier, qui, avant lui déjà, abrita des hôtes illustres. Elle appartenait à une Mme de Prailly qui fut une amie du P. Lacordaire et qui a publié des lettres de direction du célèbre dominicain. Le P. Lacordaire vint y bénir la première pierre de la petite chapelle édifiée à côté de la villa. Plus tard, Mgr Dupanloup y fit de fréquents séjours. Il aimait, le matin, dire son bréviaire en allant et venant sur le promenoir qui couronne le domaine. La vue en est belle et étendue : la mer qui porte, comme de grands navires, les îles d'or, Porquerolles, Port-Cros, le Levant, et, plus près, les bois de pins où se cachent à demi les grands hôtels de Costebelle et le clocher blanc de Notre-Dame-de-Consolation, enfin

a ville d'Hyères toute colorée dans son abri de rochers mauves. De la maison, la mer n'est point visible. Mais les jardins, avec leurs arbres de toutes essences, en font une retraite verdoyante et paisible. « Il y a des coins de terre si beaux, a-t-il écrit dans les *Sensations d'Italie*, qu'on voudrait les presser sur son cœur. »

Là, M. Paul Bourget passe l'hiver et le printemps. Il y travaille et la plupart de ses dernières œuvres, depuis *le Démon de midi*, y furent composées. Il y reçoit aussi. Le vicomte de Vogüé y vint écrire son romantique *Jean d'Agrève*. J'y ai rencontré, pour ma part, Mme Edith Wharton qui s'est elle-même installée au-dessus de la ville, dans un château arabe transformé plus tard en monastère — et l'auteur de ce beau livre, *Un fils au front*, où l'on voit grandir l'amitié américaine pour la France au cours de la guerre, apportait avec elle cette richesse, cette abondance de vie qui mêle à notre vieille civilisation latine la jeunesse d'outre-mer; M. Robert de la Sizeranne, l'évocateur des seigneurs et grandes dames fixés sur la toile par les peintres de la Renaissance italienne; le docteur Dupré qui passionnait le maître de maison avec ses théories et ses observations sur les maladies nerveuses; et la jeune littérature, M. Edmond Jaloux, M. Gérard Bauer.

Quand Paul Bourget travaille-t-il? Jamais, et tout le temps. Il a raison quand il le dit. A toutes heures, j'étais reçu au Plantier. A toutes heures il me faisait bon visage, interrompant la page commencée comme s'il en avait le loisir. Mais voici que dans la conversation, ou tout en se promenant — et que de promenades exquises faites ensemble lentement, à petits pas! — il me ramenait insensiblement au sujet qui l'occupait. J'ai connu à l'avance les chapitres d'*Un Drame dans le monde*, de *Laurence Albani*, de *la Geôle*. Il me passionnait pour ses personnages. Il m'expliquait leur résistance, quand il prétendait la contraindre. Du moment qu'il leur avait

donné la vie, allait-il contrarier leur caractère? Les buts de promenade sont nombreux dans ce pays de lumière et de charme, depuis le mont des Oiseaux d'où l'on aperçoit la rade de Toulon, l'Almanarre, villa contournée heureusement à demi noyée dans le vert, la presqu'île de Gien qui ressemble à la barre d'un T, jusqu'à de petits vallons sauvages dont je n'ai jamais su le nom. M. Paul Bourget est un marcheur infatigable qui se croit toujours fatigué. Et de même, quand je lui disais : « Comme vous êtes bien ici ! » il me répondait volontiers : « On n'est bien nulle part... » Cependant, j'ai l'impression qu'il jouit au Plantier d'un calme favorable à son travail. Le travail s'ordonne de lui-même et ne connaît pas la fièvre de Paris. Songez qu'à Paris il lui arrive de donner à la *Revue des Deux Mondes* le début d'un roman qui est loin d'être terminé. Il vit alors des jours d'angoisse. Le cerveau du créateur est en ébullition. Il flamboie pour ainsi dire comme les cheminées des hauts fourneaux nuit et jour allumés.

— Quand j'écrivais *Némésis*, — m'a raconté un jour Paul Bourget, comme nous dépassions le jardin cultivé par le père de Laurence Albani, — le terrible directeur de la *Revue des Deux Mondes*, notre ami René Doumic, fort inquiet de mon retard, m'expédiait tous les soirs, rue Barbet-de-Jouy, un petit bossu qui était chargé de me prendre ma copie de la journée et de la lui rapporter. Comme je lui remettais le fruit de mon travail, trois ou quatre pages écrites au prix de quel effort ! le bossu, ayant soupesé le petit paquet, me jeta un regard soupçonneux et me dit : « Alors, il n'y a que ça? — Mais oui, lui répondis-je un peu confus, il n'y a que ça... » Et il s'en alla, mais je vis bien à l'expression de ses yeux qu'il avait passé du soupçon au mépris...

De ces longues conversations de Costebelle, je voudrais demander à ma mémoire quelques évocations. Les saurai-je rapporter? Il y manquera l'accent. Cet accent est un

peu différent de celui des livres. Bourget apporte dans la causerie une spontanéité, une détente, et pour tout dire une bonhomie qui ne se retrouve que rarement dans son œuvre. A lire son œuvre, il semble qu'il pourrait laisser entendre la plainte de Lamennais : « Mon âme est née avec une plaie. » N'a-t-il pas lui-même parlé des *affres de l'agonie métaphysique?* Une jeunesse douloureuse a laissé des traces sur son esprit déjà naturellement porté au pessimisme. Il est de la génération qui arrivait à l'âge d'homme à l'heure de notre défaite et de notre humiliation. Avec quel pathétique il a analysé le drame intime de cette génération dans quelques pages d'*Un Crime d'amour!* Son observation n'a fait qu'accroître ce pessimisme. On a beaucoup de peine à le persuader que toutes les époques ont paru des temps de décadence et de ruine à ceux qui les étudiaient, et que l'on peut tout de même goûter le bonheur de vivre et avoir confiance dans l'aptitude des nouveaux venus à s'accommoder des pires difficultés, rien que parce qu'ils désirent à leur tour se composer une existence supportable.

— Vous êtes le plus heureux des hommes, lui as urai-je au Plantier, au retour d'une promenade.

Et, de fait, il en donnait l'image. Un foyer dont la plus fine délicatesse, et la plus intelligente en même temps que la plus dévouée, lui ménage la paix et la douceur quotidiennes, une maison à son goût, une vieillesse qui ne sent aucune atteinte et qui lui permet de donner *la Geôle*, ce pathétique roman de la libération des funestes hérédités et, dans *l'Illustration*, ces admirables articles sur Pascal, sur Pasteur, sur Renan, avec la même puissance de production que dans sa jeunesse et avec l'enrichissement de l'expérience et d'une culture ininterrompue, l'estime et l'admiration des générations nouvelles, des honneurs qu'il n'a pas cherchés, la conscience d'avoir rempli à pleins bords, comme un vase précieux, sa destinée. Par surcroît, les parfums de son jardin entraient

par les fenêtres ouvertes et le thé que nous buvions était délicieux.

— Vous croyez? me dit-il avec un air craintif. Cela n'est pas.

A toute sa science aurait-il donc manqué l'art du bonheur? Ou bien la recherche incessante de la vérité et une clairvoyance trop certaine du travail souterrain de la mort peuvent-elles suffire à nous rendre précaire toute joie?

Comme je lui citais un jour cette parole du P. Gratry : « Une des plus fortes contrariétés qu'on puisse éprouver, c'est d'être forcé de mépriser l'artiste dont on admire la talent », il protesta : — Mais nous ne pouvons mépriser l'artiste dont nous admirons le talent. Que savons-nous des hommes? Les actes extérieurs de leur vie? Ils sont le plus souvent déformés par la légende. J'ai toujours protesté contre cette déplorable critique de racontars qui rapetisse à plaisir les grands hommes, pour satisfaire l'envie ou la haine. Les faits de la vie d'un homme sont si peu significatifs! L'apparence que nos actes dessinent de nous dans l'imagination des autres est si mensongère! Non, non, il n'y a qu'un seul véritable document sur un artiste, un seul indiscutable, et c'est son œuvre. Celle-ci est le témoin essentiel, celui qu'il faut écouter, celui auquel il convient en dernière analyse de se référer.

Aussi l'ai-je entendu bien des fois s'élever avec véhémence contre ces divulgations de secrets intimes qui sont aujourd'hui matière courante dans l'histoire littéraire. Le *Journal des Goncourt*, par ailleurs d'un jugement si borné, fut, à son avis, un exemple détestable. La vie ne serait plus possible si toutes les fois qu'on se laisse aller au plaisir de la conversation on s'aperçoit que votre interlocuteur prend des notes.

Comme je lui demandais, ravi du tableau qu'il me traçait de tous les personnages rencontrés au cours de sa vie, s'il ne publierait pas ses mémoires, il m'assura qu'il

déplorait ce genre de littérature qui oscille entre l'apologie et le roman chez la portière.

Nul ne connaît mieux que lui l'art du roman. Là encore, il préconise un art objectif où l'auteur ne se met pas en scène, et il préfère à la forme autobiographique ou épistolaire — utilisable seulement à titre de témoignage — le récit direct, plus libre, plus varié, plus maître de son dessein. Il faut l'entendre parler de cet art éternel qui fut jadis, pour les Grecs, l'épopée homérique, la chanson de geste au moyen âge, au dix-septième siècle la tragédie, et qui est aujourd'hui le reflet de la vie passée, l'histoire de nos changements apparents et de notre fond humain permanent à travers les agitations contemporaines. Art susceptible de tous les renouvellements : quand on parle de la décadence du roman, il ne peut s'agir que de celle des romanciers. Aussi longtemps qu'il y aura des hommes, ils voudront entendre conter la merveilleuse aventure, gaie ou triste selon les circonstances et les tempéraments, — cette merveilleuse aventure, la leur...

Un jour que nous parlions de Napoléon, à propos de son centenaire — et Maurice Barrès était là — Bourget, dont la mémoire est un ar enal et lui fournit sur tout sujet des matériaux de premier ordre, nous dit :

— Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant chez cet homme prodigieux, c'est l'art de fixer exactement son esprit sur le problème proposé. Dans les conversations de lui que l'on cite, il est tou ours au point et il va droit au but, qu'il atteint sans difficulté. Il n'y a pas de nuages pour lui. Il se meut dans un temps clair. Après Wagram, quelqu'un lui parle de *Werther* et de l'épidémie de suicides provoquée en Allemagne par le roman de Gœthe : « Il faut vouloir vivre, dit-il, et savoir mourir. » Quelle formule ! Sur la liberté de la plume et de la parole, dont il est question devant lui, il définit d'un mot le danger de la pensée exprimée et sa tendance inévitable à se traduire

en actes : « Qui peut tout dire arrive à tout faire. » A Corvisart il définit la santé : « Le corps est une machine à vivre : elle est montée pour ça. » Rien de plus vrai au point de vue médical. En un mot, il n'est pour ainsi dire pas une parole de lui qui ne puisse nous servir de méditation et s'appliquer à notre temps. Car il n'y a pas de temps pour lui. Il n'a pas de passé et il projette le présent dans l'avenir...

Mais c'est encore des maîtres de la littérature que Bourget parle le mieux. Il a toujours à portée de la main son Balzac et son Pascal, qui sont, je crois, ses livres de chevet. Sur les origines de Pascal, il a écrit récemment un essai où il le rattache à sa famille et montre en lui, non l'accident, mais le génie développé d'une race. C'est la thèse de Pasteur, fêté à Arbois et déclinant les honneurs qui lui étaient rendus devant la maison paternelle avec ces mots : « O mon père et ma mère, c'est à vous que je dois tout... » De Balzac, il sait par cœur des passages entiers de la préface des œuvres complètes, et notamment celui-ci : « Le christianisme, et surtout le catholicisme, étant, comme je l'ai di tdans le *Médecin de campagne,* un système complet de répression des tendances dépravées de l'homme, est le plus grand élément de l'ordre social. » Et de Balzac il préfère, entre tous les romans, ce *Médecin de campagne* et *le Curé de village.*

Bourget est aujourd'hui notre Balzac. Lui aussi a mené une vaste enquête sur la société de son temps. Mais tandis que Balzac, par besoin de donner son avis, avait introduit l'essai dans le roman, Bourget, malgré sa réputation grandissante de romancier, n'a pas cessé d'exprimer dans une œuvre critique — presque aussi considérable que son œuvre de romancier — son opinion sur les problèmes contemporains. L'homme, chez lui, est pareil à l'œuvre. Pareil? Pas tout à fait. Il est plus indulgent, plus sensible, plus spirituel, plus aimable. J'admire et j'aime ses livres tout frémissants d'intelligence et tout

chargés de nos fièvres, de nos passions, de nos idées et qu'une composition toute lucide apparente à nos tragédies classiques, et cependant je suis presque tenté de leur préférer encore — tant mon admiration pour l'homme est affectueuse et vive ! — le promeneur de Costebelle qui, parmi les bois de pins et sur le sable au bord de la mer, disserte avec une gentillesse familière et une profondeur cachée de l'art et de l'histoire, de la vie et de la mort...

HENRY BORDEAUX.

LES IDÉES RELIGIEUSES DE PAUL BOURGET

« Un écrivain, chrétien d'inspiration et de pensée, sinon de pratique », c'est ainsi que M. Paul Bourget se définissait dans la *Préface* du plus libre de ses ouvrages (1), d'assez longues années avant de mettre sa conduite d'accord avec les préceptes positifs de l'Église catholique. Si l'on put, à propos de ce dernier fait, parler de *conversion*, ce n'est donc pas sur le terrain des idées : « J'ai, quant à moi, dit-il, toujours protesté contre ce mot, quand il m'a été appliqué. Il n'est pas exact... le traditionalisme était déjà enveloppé dans nos apparentes hésitations d'il y a trente ans (2). » Essayons de marquer, dans ce « traditionalisme », ce qui ressortit à la religon.

I

La position fondamentale de M. Bourget, en matière de philosophie générale, et par conséquent religieuse, peut se définir, semble-t-il, par l'exclusive initiale donnée à toute sorte de monisme. Ramener tout ce qui existe à une catégorie unique, celle par exemple du divin, comme si

(1) Préface de la *Physiologie de l'amour moderne*, 1890 : reproduite dans les *Œuvres complètes*, t. II, p. 312.

(2) Préface des *Pages de critique et de doctrine*, Paris, 1912, t. I, p. 3. La préface est adressée à Jules Lemaître.

tout le reste n'en était qu'une émanation provisoire ; nier, ou traiter de superficielle et d'illusoire la distinction qui oppose le nécessaire au contingent ; le spirituel (ou psychique) au matériel (ou corporel) ; le bien moral au mal moral ; bref, céder au mirage unitaire a toujours semblé à l'auteur du *Disciple* une erreur la plus lourde du monde. Avant de dénoncer, dans ses *Essais de psychologie*, ces vues comme désolantes, désespérantes, il les a jugées fausses. Sa raison a anticipé là-dessus les conclusions de cette enquête sur la sensibilité contemporaine qu'il a poursuivie dans tous ses livres.

On devait noter d'abord cette attitude, à cause de son importance. Il faut remarquer encore qu'elle allait à l'encontre du mouvement d'idées qui entraînait presque tous les compagnons de route de M. Bourget, et ceux-là même que le jeune écrivain saluait comme ses maîtres, un Ernest Renan, un Hippolyte Taine. Il écrivait plus tard à ce propos :

Le dogme en train (alors) de conquérir les esprits... c'était le *Scientisme*... Il y a quarante ans, presque tous ceux qui en avaient vingt eussent vraisemblablement écrit la *Science* avec une majuscule, et ils auraient accompagné ce terme, avec des frémissements d'initiés, du commentaire que Taine en a donné, presque mystique, dans son *Essai sur Lord Byron* : « La Science approche enfin et elle approche de l'homme... Dans cet emploi de la Science et dans cette conception des choses, il y a un art, une morale, une politique, une religion nouvelle, et c'est notre affaire à présent de les chercher. » Encore à cette heure, pour ma part, je ne transcris pas ces lignes sans émotion. Elles ont été le *Credo* de ma jeunesse...

Si l'on veut bien se reporter à ce passage de la *Littérature anglaise*, on constatera que le mot *Science* est toujours écrit au singulier : c'est en cela précisément que consiste le *Scientisme*, dans un spécieux monisme intellectuel qui enveloppait inconsciemment un monisme métaphysique (1).

Au fond de ce vaste mouvement des esprits, progressant

(1) *Nouvelles pages de critique et de doctrine*, préface du 1er février 1922 Paris, 1923, t. I, p. 5-6.

alors sous le pavillon respecté de la science, M. Bourget a toujours senti qu'il y avait une confusion. De quelque façon qu'on s'y prît, et à tous les niveaux d'élévation mentale ou morale, depuis l'idéalisme raffiné qu'un Spinoza, un Hegel avaient légué à Taine, jusqu'au lourd matérialisme d'un Ernest Hæckel, le monisme fait profession, en effet, d'unifier des êtres pourvus d'attributs manifestement incompatibles. Il prétend identifier jusqu'aux contradictoires ; il tend à justifier comme rationnel tout le réel, même le pire. Écho sonore de cette doctrine d'anarchie, Victor Hugo prévoit le temps où Dieu ne distinguera plus :

... Père ébloui de joie,
Bélial de Jésus.

De leur côté, les grands philosophes romantiques allemands, de Fichte à Schopenhauer, d'Ed. de Hartmann à Frédéric Nietzsche, « déduisent » tout ce qui existe d'un élément que chacun définit à sa mode : Moi, Volonté, Insconscient, Atome, mais que tous prétendent unique.

C'est là contre que M. Bourget s'insurge, servi dans cette réaction par son clair génie latin, sa culture classique et chrétienne, par une sensibilité aussi que Pascal régissait déjà. Quoi qu'on en dise, considère l'auteur des *Essais de psychologie*, il y a mal et bien. Les confondre est une erreur. Contre Stendhal, artiste admirable mais faible penseur, Charles Baudelaire, non moins grand artiste et préservé, sur ce point, par un reste de foi chrétienne, de l'intoxication générale, a raison. Pour la société comme pour les individus, il existe des conditions de santé et de maladie. Erreur, de ne pas admettre ce fait ; erreur, de le croire fatal et irréformable. Contre Renan et Taine, contre les dilettantes ou les pessimistes, Bonald a raison là-dessus ; de Maistre, Balzac, Le Play ont raison. Erreur enfin, et des plus graves, que de résorber avec tant de cliniciens, d'ailleurs éminents, tout le

psychique dans la matière, ou les conditions matérielles, cérébrales, nerveuses, de l'acte intellectuel. Loin de s'abîmer dans le corporel, le spirituel seul explique le corps, et le déborde, et donne un sens à tout le reste. Contre Broussais et Charcot, Laënnec et Grasset ont raison.

Ces vues, qui sont devenues familières à presque tous les esprits cultivés, en dehors même de l'Église, depuis que, chacun a sa manière, — qu'on ne songe pas à canoniser ici — Émile Boutroux, Henri Poincaré, William James, Henri Bergson les ont remises en honneur, Paul Bourget les a toujours tenues pour vraies, en elles-mêmes et dans leurs conséquences morales. Le plus célèbre de ses ouvrages, *le Disciple*, n'est, à le bien prendre, qu'une démonstration expérimentale et pathétique de la faillite du monisme.

II

Rompant ainsi en visière à l'engouement général, isolé relativement, ou plutôt rejoignant déjà sur ce point le groupe des penseurs catholiques dont ses habitudes de vie ne le rapprochaient pas encore, M. Bourget rentre dans l'ambiance de son temps par son goût du concret, du positif et du réel. Dans la mouvance de Claude Bernard, de Louis Pasteur, d'Hippolyte Taine, c'est aux faits qu'il va demander d'éprouver les idées qu'il croit vraies. C'est l'expérience qu'il charge de départager ce qui, dans le donné confus et divers, est bon et sain, de ce qui est malsain et dangereux ; ce qui s'embellit du reflet de l'institution divine, de ce qui porte le stigmate de la déviation humaine.

Dans la vaste enquête, où sa profession de romancier, « docteur ès sciences sociales », l'engage, il adoptera en conséquence la règle évangélique, qui conseille de juger l'arbre par ses fruits. Son goût de la recherche psycholo-

gique, poussée jusqu'aux racines physiologiques de l'action humaine ; son amour de l'analyse et du diagnostic ; l'amitié qui l'unit aux grands idéalistes d'outre-mer, Henry et William James, tout inclinait l'auteur de *Mensonges* vers l'emploi de cette méthode. On sait qu'elle est d'ailleurs irréprochable, du point de vue de l'orthodoxie catholique, tant qu'on ne l'érige pas en norme exclusive de discernement, ou en moyen unique de découvrir la vérité. C'est sous cette forme abusive et implicitement agnostique que l'Église l'a désavouée. Ce que nous avons rappelé plus haut montre assez le mal fondé du grief de « pragmatisme », que des critiques, parfois libres-penseurs, ne se sont pas lassés d'objecter à M. Bourget.

Il est véritable, après cela (*ne quid veri non audeat historia*), que certaines formules pouvaient prêter à confusion. J'en emprunte une à une page qui, par surcroît, explique admirablement la façon dont l'auteur conçoit la tâche de ce qu'il appelle « l'apologétique expérimentale », qui est la sienne :

Cette apologétique consiste à établir, suivant une expression chère aux mathématiciens, qu'étant donné une série d'observations sur la vie humaine, tout dans ces observations s'est passé comme si (1) le christianisme était la vérité. C'est le témoignage que j'apporte pour les observations que j'ai pu faire sur la sensibilité de mon temps. La religion n'est pas d'un côté et la vie humaine de l'autre. Lorsque le *Catéchisme du Concile de Trente*, dans les dix admirables chapitres de sa 3e partie, commente les articles du Décalogue, c'est bien les passions vivantes des hommes vivants, de vous, de moi, de vos amis, qu'il entend caractériser et régir.

(1) C'est ce *comme si* qu'il faudrait expliquer. Si on l'entendait à la façon de l'*Als ob* du philosophe allemand Hans Vaihinger, prétendant établir une conception du monde et une morale entière dans une hypothèse non admise comme sûrement vraie, mais inconnaissable, et seulement utilisée *comme si* elle était vraie, nous serions ici nettement dans le pragmatisme agnostique. Mais le contexte et l'œuvre entière de M. Bourget indiquent qu'il faut prendre ce *comme si* dans le sens d'une anticipation provisoire que la suite justifiera ; comme un moyen de discerner le vrai dans un ensemble mêlé où l'on sait sûrement qu'il existe, et qu'il est discernable.

Si donc ce commentaire est la vérité, votre existence, la mienne celle de vos amis doivent démontrer cette vérité. Or comment une loi se démontre-t-elle dans le domaine de la vie morale, sinon en constatant les désordres qui suivent sa méconnaissance et en marquant les signes de santé et de guérison qui suivent son accomplissement (1)?

III

C'est donc à l'aide des faits et par les leçons de l'expérience, que la maturité de M. Bourget a justifié son adhésion renouvelée aux pratiques de la foi catholique. Est-il téméraire après cela de rechercher quelles sont, dans un ensemble de dogmes qu'il professe intégralement et parmi lesquels, certes, moins qu'homme du monde, il *choisit* au sens hérétique du mot, les doctrines qu'il préfère? Tout lui plaît sans doute dans le christianisme catholique ; mais il est certains traits de cette figure auguste qu'il contemple avec prédilection.

C'est, avant tout le caractère raisonnable de notre religion. Dans le mot de Pascal qu'il aime à citer : « Nul n'est heureux comme un vrai chrétien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable (2) », Paul Bourget met volontiers l'accent sur la seconde épithète, et c'est pourquoi, au moment des querelles modernistes, il a pris parti si hautement pour Pie X, à une heure où beaucoup de gens tenaient rancune à ce grand pape d'avoir publié le décret *Lamentabili* et l'Encyclique *Pascendi* (3). Le romancier magnifia au contraire ces pages admirables qui ont montré le Saint Père dans son rôle providentiel de défenseur de

(1) Préface générale à l'édition des *Romans*, dans les *Œuvres complètes*, Paris, 1900 suiv., t. I, p. X-XI.

(2) *Pensées*, éd. L. Brunschvicg, n° 541.

(3) Le premier de ces documents (17 juillet 1909) relève dans des ouvrages de théologie moderniste, une série de thèses analogues, et parfois identiques, à celles que soutenaient les protestants libéraux ; l'encyclique *Pascendi* (16 septembre 1909) expose et réfute les mêmes thèses, à base immanentiste et sentimentaliste.

la raison humaine (1). Intellectualiste décidé, M. Bourget ne pouvait qu'en savoir à Pie X un gré infini.

C'est encore la fécondité du christianisme en tout bien, qui provoque l'admiration de l'auteur du *Divorce* et de *l'Etape*. Je m'en voudrais d'insister, dans ces pages forcément brèves et incomplètes, sur un point si connu et tant de fois mis en relief.

Il faut d'ailleurs passer plus avant, si l'on veut connaître ce qui constitue le nœud et l'âme de la religion de M. Bourget. Le réseau sacramentel du christianisme, cet organisme spirituel qui établit entre Dieu et ses amis, puis entre tous les amis de Dieu, une solidarité, une parenté, une communion étroite, dont le Christ est l'artisan divin ; le culte en esprit et en vérité fondé sur la présence réelle, voilà où se complaît avec prédilection la pensée du maître auquel *la Revue hebdomadaire* rend hommage aujourd'hui. Sans doute, les fruits prodigieux de la communion eucharistique avaient frappé jusqu'à des incroyants de bonne foi, Taine entre autres, et Maxime Du Camp ; mais ces témoins clairvoyants ne pouvaient en juger que du dehors. Ce n'est pas ainsi qu'en juge leur ancien ami : lui, peut « réaliser » ce qu'ils ne faisaient que pressentir. Aussi, toutes les fois que, dans son œuvre, les sacrements de l'Église interviennent, un certain frémissement de plume, un air de grandeur et de pureté avertissent le lecteur qu'il s'agit de quelque chose de très grand, de très pur, et que l'auteur parle de ce qu'il adore. Dans *le Sens de la mort*, dans un *Drame dans le monde*, il y a des descriptions qui sont, à leur manière, des témoignages.

Mieux que ces traits hâtivement ramassés, deux pages de nos auteurs classiques résument les goûts religieux de Paul Bourget. L'une et l'autre sont des morceaux d'un

(1) « Les sophismes réfutés et les principes affirmés dans ces magnifiques pages » (l'Encyclique et le décret) ; préface, adressée à René Bazin, du *Démon de midi*, Paris, 1914, t. I, p. VI.

caractère intensément chrétien. La première est le *Cantique spirituel* de Jean Racine « sur les vaines occupations des gens du siècle » ; et il est peu de lettrés qui n'en sachent par cœur les strophes sur la communion :

De la Sagesse immortelle
La voix tonne, et nous instruit.
« Enfants des hommes, dit-elle,
De vos soins quel est le fruit?
Par quelle erreur, âmes vaines,
Du plus pur sang de vos veines
Achetez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaisse,
Mais une ombre qui vous laisse
Plus affamés que devant?

« Le pain que je vous propose
Sert aux anges d'aliment :
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment.
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui veut me suivre.
Approchez. Voulez-vous vivre?
Prenez, mangez, et vivez. »

L'autre page favorite de M. Bourget, plus aimée encore parce que le tour en est plus personnel, et qu'elle vient de son cher maître Blaise Pascal ; la perle la plus rare de nos lettres françaises et le fragment qu'il faudrait sauver si, dans une ruine générale, on n'en pouvait garder qu'un seul, c'est le *Mystère de Jésus*.

LÉONCE DE GRANDMAISON.

LES IDÉES POLITIQUES DE M. PAUL BOURGET

Voilà donc un demi-siècle exactement révolu, Paul Bourget, à peine majeur, publiait sa première page. Date grande et heureuse que célèbre et honore tout ami des lettres, de la pensée et de l'action. Si pourtant j'écoutais la tendance qui m'est commune avec quelques amis d'esprit, ce n'est pas d'un cinquantenaire, c'est d'un « quarantenaire » que je voudrais fêter l'importance, l'autorité, les conséquences incalculables : ce qu'il faudrait commémorer, c'est l'avènement des premières lignes où Paul Bourget amorça son action et « l'action tainienne » sur le siècle nouveau.

***

N'en restons pas à 1873, avançons jusqu'à 1883 ; les dix années passées en études, voyages, observations et méditations ont vite mûri la jeune pensée attentive et fine, étendue et profonde. Elle a sa haute vigueur propre. Mais une partie de sa force et de son charme tient à ce qu'elle apparaît partagée entre son mouvement et le souci constant du mouvement de l'esprit des autres. Chose rare en des jours où fleurissent les doctrines de l'art pour l'art et de la science en tour d'ivoire : en se cherchant, nous le voyons chercher ce que pense et ce que va penser son temps. Il aime ses auteurs, ses idées, ses pro-

blèmes, ses solutions : peut-être aime-t-il encore davantage les auteurs, les idées, les problèmes et les solutions qui passent et qui repassent autour de lui. Non qu'il en estime la faveur ou la mode. Mais c'est qu'il en conçoit l'intérêt palpitant de puissance future. Nulle pensée abstraite ne lui semble pratiquement séparable des hommes et des femmes qu'elle intéresse. Ni les sauvageries secrètes du poète, ni les voluptés du critique et du dilettante ne l'empêchent de se poser, avec la vivacité d'une sympathie toujours anxieuse, la question des résonnances intérieures de chacun des objets, thèmes et motifs à considérer. Pas de logique, ni d'esthétique, ni même de physique sans ce retour constant à la psychologie du logicien, de l'esthéticien, du physicien et de leur public. A tout propos se manifeste son désir ardent de connaître d'abord et le plus tôt possible la réaction vivante des esprits et des cœurs.

Mais on ne connaît pas pour rien. On veut connaître parce qu'on aime. La conservation ou la perte des personnes, de leurs efforts et de leurs biens formaient déjà la préoccupation latente, le souci amoureux de Paul Bourget ; peut-être que déjà, même à son insu, le psychologue était devenu moraliste, le moraliste médecin. Je répète : il avait trente ans ou, pour être exact, trente et un. Les *Essais de psychologie contemporaine* paraissaient chez Mme Adam. Ce jeune homme écrivait d'un crayon qui ne tremblait pas :

« Il y a un mouvement secret des intelligences. Les conceptions de Darwin et de Herbert Spencer se répandent dans l'atmosphère spirituelle et pénètrent les nouveaux venus. Ayons confiance dans la vertu de ces doctrines qui bouleversent la politique comme elles bouleversent les lettres après avoir bouleversé les sciences naturelles. Le temps approche où la société n'apparaîtra plus au regard des adeptes de la philosophie de l'évolution comme elle apparaît au regard des derniers

héritiers de l'esprit classique. On y verra non plus là mise en œuvre d'un contrat logique, mais bien le fonctionnement d'une fédération d'organismes dont l'individu est la cellule. »

Je crois bien, sans en être absolument sûr, que tel est le premier texte explicite de philosophie politique et sociale à relever dans l'*Œuvre complète* de Paul Bourget. En tout cas, c'est le texte qui en contient et annonce le plus grand nombre d'autres. Dans la direction que ce texte indique ou précise, et non point dans les autres, la pensée de Bourget n'a cessé d'avancer et, en s'étendant, de se définir et de s'approfondir. Seule d'abord. Puis avec un petit nombre de compagnes. Puis suivie et flanquée d'une multitude pressée. Il a fallu du temps. Mais le temps n'y aurait peut-être jamais suffi s'il n'avait été abrégé par les insistances, les éclaircissements, les démonstrations supplémentaires de l'écrivain. L'astronome ne peut rien sur le cours des astres ; mais, au rebours de ce qui se passe pour les corps célestes, tout mouvement des intelligences doit quelque chose et doit beaucoup à ses annonciateurs. Cette doctrine de sociétés fondées sur autre chose que le vote arbitraire de volontés étant dégagée et explicitée, l'auteur des *Essais* ne s'est jamais lassé d'y reporter l'attention de ses lecteurs avec une sorte de constance rythmique dont il est bon de voir les points successifs et les formes diverses.

Huit années nouvelles se passent. Page 13 d'un livre où l'on n'irait chercher rien de tel, la *Physiologie de l'amour moderne*, se détache la curieuse silhouette d'un M. Accard, publiciste conservateur, bon Français, qui voit l'Europe et qui la craint, qui tremble un peu pour sa patrie : il partage sa vie entre la correction des épreuves de son journal et la méditation des problèmes sociaux en vue de certain grand ouvrage qu'il a intitulé : *Du droit divin dans ses rapports avec le droit historique.*

M. Accard, dit Paul Bourget, « y établit cette thèse d'où dépend, d'après lui, et d'après moi, l'avenir du pays, l'identité entre la conception mystique de la royauté et sa conception moderne et scientifique. »

Le paradoxe, comme on disait, est accueilli avec un vague intérêt. Nous sommes en 1891. On approuve ou on raille. Mais patience. Deux ans plus tard, la quarantaine vient de sonner, Paul Bourget entreprend un voyage de vérification. A Saint-Pétersbourg, chez le tsar, ou à Vienne? Non pas. A Berlin? Pas davantage. A Rome? Pas encore. A Londres? Il y est allé trop souvent pour avoir besoin de se renseigner de ce côté-là. M. Paul Bourget s'embarque pour New-York. Il en rapporte les inestimables volumes d'*Outre-mer* et ces puissants et profonds retours sur nous-mêmes, inspirés du spectacle de la force, de l'efficacité de la tradition en un pays qui passe pour le plus neuf du monde :

« Nous devons chercher tout ce qui reste de la vieille France et nous y rattacher par toutes nos fibres, retrouver la province d'unité naturelle et héréditaire sous le département artificiel et morcelé, l'autonomie municipale sous la centralisation administrative, les universités locales et fécondes sous notre Université officielle et morte, reconstituer la famille terrienne par la liberté de tester, protéger le travail par le rétablissement des corporations, rendre à la vie religieuse sa vigueur et sa dignité par la suppression du budget des cultes et par le droit de posséder librement assuré aux associations religieuses ; en un mot, sur ce point comme sur l'autre, *défaire systématiquement l'œuvre meurtrière de la Révolution française.* »

Aujourd'hui, les ennemis intéressés d'une pensée rénovatrice ne cessent de se repasser les uns aux autres, avec une horreur comique, les derniers mots de cette sentence. C'est que la parole a agi. Après avoir lentement germé, elle a fleuri et fructifié. Mais elle avait commencé par tomber,

semblait-il, dans le silence et l'indifférence. En réalité, elle ébranlait puissamment la réflexion d'un public nouveau et obscur que Bourget ne connaissait guère, s'il le connaissait, mais auquel il dévouait d'instinct ce mémorable effort :

> Jeunes hommes des temps qui ne sont pas encore,
> O bataillons sacrés !

Franchissons quatre ou cinq médiocres années. Ce que l'on peut nommer le nœud de la tragédie de la France se forme entre 1897 et 1898. Un assaut révolutionnaire est donné à la volonté de vivre du pays. Cette volonté est profonde, mais, diffuse, elle se traduit mollement. Au contraire, l'assaut n'exprime que des forces superficielles qu'il eût été facile de réduire et de vaincre : mais il est violent et organisé. Il l'emporte. Il l'emporte faute d'une bonne tête française et d'une poigne à la mesure de la difficulté. Les dégâts de 1789, 1830 et 1848 sont renouvelés, aggravés peut-être, dans cette Révolution dreyfusienne, qui aboutit au pillage des églises et au désarmement national. Par la défaite provisoire qu'elle impose ainsi à la France, la démocratie libérale désorganise notre armée et lui crève les yeux : elle prononce dans ses journaux et dans ses prétoires la condamnation capitale des quinze cent mille jeunes morts de la guerre future.

Il était difficile d'espérer en un tel moment ; mais on l'a vu, les premières paroles d'espoir de Paul Bourget avaient coïncidé avec l'aurore de la République républicaine, les secondes étaient contemporaines de la défaite du boulangisme nationaliste, les troisièmes d'une épidémie d'attentats anarchistes : il n'est pas étonnant que les quatrièmes aient jailli de circonstances où toute ébauche de réalisation était et devait être considérée comme le plus lointain, le plus inabordable des rêves ! Néanmoins écoutez les termes dans lesquels le premier

volume des *Œuvres complètes*, paru en 1899, reprend les pronostics de 1883 en les fortifiant soit de raisons nouvelles, soit de corrections qui les précisent et les accentuent. L'accroissement et les modifications apportés à cette belle page font partie de l'histoire de l'esprit français. Donnons-la tout entière, avec ses reprises :

« Il y a un mouvement secret des intelligences. Les conceptions des Darwin et des Herbert Spencer se répandent dans l'atmosphère spirituelle et pénètrent les nouveaux venus avec une force d'autant plus grande que leurs résultats se trouvent identiques aux principes que l'instinct séculaire avait proclamés. Cette rencontre imprévue est le fait le plus fécond peut-être de notre âge en conséquences plus imprévues encore. Ayons confiance dans la vertu de ces doctrines qui bouleverseront la politique par contre-coup, comme elles bouleversent les lettres après avoir bouleversé les sciences naturelles. Un temps approche où la société n'apparaîtra plus aux adeptes de la philosophie de l'évolution, comme elle apparaît aux regards des derniers héritiers de Rousseau. On y verra, non plus la mise en œuvre d'un contrat logique, mais bien le fonctionnement d'une fédération d'organismes dont l'individu est la cellule. Une semblable idée est grosse d'une morale publique complètement différente de celle qui nous régit à l'heure présente. Elle aboutit, dès aujourd'hui, à une conception du droit historique qui justifie les adeptes du droit divin, à une conception de l'hérédité qui justifie le principe de l'aristocratie transmise, à une vue des rapports de la terre avec l'homme, qui comporte le rétablissement des biens de main-morte et des majorats. Bref, cet enseignement de la science est la négation totale des faux dogmes de 1789, et il faudra bien que le dix-neuvième siècle s'y conforme, mais il lui faudra, pour cela, lutter contre la démocratie et ranger définitivement cette forme inférieure des sociétés à son rang de régression mentale. »

Comme la pensée coule en flots limpides à travers la souple et ferme canalisation du langage ! De tels discours retiennent le profil de l'objet en fixant l'atmosphère des sentiments qui le colorent. M. Paul Bourget n'a point de rival dans cet art d'évoquer l'innervation délicate et complexe d'une idée dans les réseaux flottants de l'esprit public. Ce qui suit et décrit le flottement de la pensée collective traduit une philosophie qui ne change pas. Mais le langage serait moins beau si la pensée était moins forte, moins utile, et ne laissait paraître tant de pitié des hommes et de généreux amour de l'humanité !

Cela ne se voit pas? Cela se verra. Patientons tous un peu. En 1899, il ne manque rien à la doctrine sociale de Paul Bourget. Il n'y changera plus qu'un terme. En souvenir de Taine et de Spencer, l'individu lui paraît être encore la cellule sociale. Bonald et Le Play vont lui révéler que la dignité cellulaire appartient à la famille. Toutes les autres corrections et additions de cette page de maître expriment quinze années d'observations et de réflexions sur le même objet douloureux, sur la même nation éprouvée et vivace. La flamme de l'esprit passe et repasse avec une attention et une sympathie passionnées sur chaque trait des vérités à faire ressortir. Le texte de 1883 portait une épigramme erronée à l'adresse des derniers héritiers de l'esprit classique ; c'était le vocabulaire de Taine ; le texte de 1899 substitue à ce signe imparfait le nom exact de l'objet qu'il représentait : « l'héritage de Rousseau. » Le premier texte parlait d'une action directe des sciences naturelles sur la politique. Le second, plus précis, stipule : « par contre-coup. » Mais le développement décisif se marque au point vital du système dessiné par M. Accard. Sur la précieuse rencontre des inductions et déductions de la science avec l'instinct séculaire et le sens commun de l'histoire, sur le concours significatif de la tradition et de la raison, le

nouveau texte ouvre la féconde série de ces grands tableaux parallèles où Paul Bourget, romancier et sociologue, fera bientôt saisir au vif les accords de la pensée pure et de la vie pour peu que la pensée ne tende pas à sa propre mort, pour peu que cette vie dise sincèrement la pensée spontanée de sa loi intime. Ce qu'a trouvé en tâtonnant l'expérience des ancêtres se vérifie, se justifie par la réflexion méthodique des descendants.

A quarante-huit ans la pensée de Bourget entrait ainsi à pleine voile dans les directions qu'il avait repérées au sortir de sa laborieuse jeunesse. Directions pathétiques par les rumeurs d'idées qu'elle éveille dans tout homme bien né, et direction fertile par les certitudes et les espoirs qu'elle épanouit.

Néanmoins, le dix-neuvième siècle se ferme sur la victoire de la Révolution, par le triomphe d'une République personnifiée dans son ordre administratif par M. Loubet, dans son progrès moral par M. Jaurès, et j'ose dire avec une égale médiocrité des deux parts. Cette victoire, avec des apparences de force et de durée, ne se soutiendra pas plus de quatre ou cinq ans, jusqu'aux premiers heurts du poing et du fer étranger à la porte de la patrie. Mais, dès les premiers temps de cette période, une espèce de découragement fut sensible chez plusieurs des vainqueurs, les plus intelligents, les plus droits. Une réaction morale, nourrie d'un mouvement de contre-révolution intellectuelle latente, se frayait une voie secrète et rapide vers les sommets. M. Daniel Halévy a constaté ce malaise suivi de revirement graduel, dans son *Apologie pour notre jeunesse*. En a-t-il dit la cause? Qu'il relise les méditations, les suggestions politiques et sociales que Paul Bourget accumulait en France depuis près de vingt ans : toutes les strophes du nouveau chant séculaire s'y retrouveront vers à vers.

Je voudrais l'engager aussi à relire la très belle lettre

datée de Douvres, le 19 août 1900, adressée à l'auteur de l'*Enquête sur la monarchie*. Quand j'y serais moins intéressé, je ne saurais oublier ce témoignage mémorable rendu à « *la haute doctrine de construction et de réparation qui se dégage avec une égale netteté des traités de Bonald et des études de mœurs de Balzac, des monographies de Le Play et du vaste ouvrage historique de Taine, les plus grands génies de philosophie sociale qu'ait eus la France du dix-neuvième siècle.* » Paul Bourget écrivait :

« Si j'avais à caractériser cette Enquête, je dirais que son trait saillant est celui-là : l'emploi de la bonne méthode intellectuelle qui fut aussi celle des quatre adversaires de la Révolution, dont je viens de citer les noms. C'est une démonstration, après tant d'autres, de cette vérité... que la solution monarchique est la seule qui soit conforme aux enseignements les plus récents de la science.

« Il est bien remarquable, en effet, que toutes les hypothèses sur lesquelles s'est faite la Révolution se trouvent absolument contraires aux conditions que notre philosophie de la nature, appuyée sur l'expérience, nous indique aujourd'hui comme les lois les plus probables de la santé politique. Pour ne citer que quelques exemples et de première évidence : la science nous donne comme une des lois les plus constamment vérifiées que tous les développements de la vie se font par continuité. Appliquant ce principe à ce que Rivarol appelait déjà le corps social, on trouvera qu'il est exactement l'inverse de cette loi du nombre, ou — pour parler le langage électoral : de la souveraineté du peuple — qui place l'origine du pouvoir dans la majorité actuelle et, par suite, interdit nécessairement au pays toute activité prolongée. Que dit encore la science? Qu'une autre loi du développement de la vie est la sélection, c'est-à-dire l'hérédité fixée. Quoi de plus contraire à ce principe dans l'ordre social que l'égalité? Que dit encore la science? qu'un des facteurs les

plus puissants de la personnalité humaine est la race, cette énergie accumulée par nos ancêtres, par ces morts qui parlent, pour emprunter sa saisissante image à M. de Voguë. Rien de plus contraire à ce principe que cette formule des Droits de l'homme qui pose, comme donnée première du problème gouvernemental, l'homme en soi, la plus vide, la plus irréelle des abstractions... On continuerait aisément cette revue, et l'on démontrerait sans peine que l'idéal démocratique n'est, dans son ensemble et dans son détail, qu'un résumé d'erreurs, toutes aussi grossières.

« Que l'on essaie la même critique sur la formule monarchiste. Que trouvera-t-on? Pour nous en tenir aux trois points indiqués tout à l'heure, qu'est-ce que la permanence de l'autorité royale dans une même famille, sinon la continuité assurée? Qu'est-ce que la noblesse ouverte — elle le fut toujours, — l'aristocratie recrutée de l'ancien régime, sinon la sélection organisée? Qu'est-ce que l'appel à la tradition, sinon l'appel à la race? Et ainsi du reste.

« Cette conformité de la doctrine monarchique avec les vérités reconnues aujourd'hui par la science est un des faits rassurants de la triste époque que nous traversons. Il est aussi gros de conséquences qu'autrefois l'accord de la forme républicaine avec la philosophie de Rousseau. Qu'un homme comme Taine soit arrivé, par la seule étude des documents et avec une psychologie toute expérimentale, à une vue de la Révolution identique à celle de Bonald, c'est, dans l'histoire de la conscience française, un événement énorme et dont la portée commence à se révéler. Nous voyons grandir autour de nous une génération instruite par l'histoire et qui va recherchant la vitalité nationale où elle est, *dans la plus profonde France*. Cette génération doit nécessairement aboutir à ce que vous avez appelé, d'un terme si juste, le nationalisme intégral, c'est-à-dire à la monarchie. Il était bon

qu'à ceux d'entre ces jeunes gens, les ouvriers de demain qui hésitent encore, il fût démontré que le programme de la restauration monarchique est le plus large, le mieux établi, le plus intelligent de ceux qui s'offrent aujourd'hui aux bons Français. »

Retenons le nouveau recours à la jeunesse ! Et comprenons bien ce que le maître enseigne. La Renaissance nationale était en chemin, orientée par des considérations très diverses, quelques-unes très contiguës, quelques autres éloignées et hétérogènes, toutes sympathiques et convergentes. Pour certains esprits, le retour à *la plus profonde France* procédait de leur expérience personnelle ; ils suivaient la voix claire et distincte de leurs sentiments naturels les plus nobles. D'autres subissaient les justes conséquences de leurs spéculations sur l'essence des Lettres et des Arts. D'autres encore *voyaient* l'Europe autoritaire et nationaliste, organisée et menaçante. D'autres suivaient tout bonnement les préceptes de l'histoire de leur pays. Il en était enfin que menait le souc de faire la synthèse de tout ce que le dix-neuvième siècle avait laissé de constructeur, ou de non destructeur. Entre eux tous, mais à leur tête, Paul Bourget occupait une position très particulière et la mieux définie : à la différence d'un Renan, d'un Barrès, de leurs disciples ou compagnons, Bourget, fidèle à la leçon de Taine, avait écouté presque uniquement le conseil des sciences de la nature. D'après ses références continuelles à Spencer et à Darwin, on peut dire, en termes barbares, que sa sociologie sort tout entière de la Biologie.

***

Que vaut ce processus? Mais d'abord ne nous trompons pas sur sa nature. Il serait absurde de prendre une extension des lois de la vie animale à la vie sociale pour un processus de démonstration ; on ne déduit pas l'in-

connu du mal connu. L'identité, l'analogie des lois vitales et des lois sociales peut être vraie, ou peut être fausse : c'est une hypothèse plausible sans doute, mais dont on discute ; on ne fait pas la preuve à l'aide de ce qui demeure à prouver. Les publicistes démocrates-chrétiens ou radicaux qui ont échafaudé sur ce point tant de doctes remarques enfonçaient une porte ouverte, et jamais Bourget n'a songé à établir, dans un syllogisme, une conclusion sociale sur des prémisses de science médicale. Mais il a fait deux autres choses infiniment plus intéressantes et, dans leur ordre, décisives.

D'abord, historien des idées pour l'histoire des hommes, il s'est placé au point de vue des conséquences humaines des doctrines avant de traiter de leur vérité intrinsèque. Que l'assimilation des organismes et des sociétés soit ou non légitime, que l'on ait ou non le droit de conclure de la discipline imposée aux corps vivants pour condition de leur vie, à la discipline des personnes humaines pour les conditions de leur société (et de leur vie encore), qu'il y ait ou non des sanctions égales (la maladie, la mort) pour les infractions à ces deux sortes de disciplines, un fait préalable s'impose : la naissance, le succès, le progrès de ce rapprochement dans l'esprit public forment un phénomène qui, par lui-même, menace la doctrine de l'individu-roi, de l'individu-Dieu, de l'individu inconditionné, doctrine qui gouverne toute la démocratie libérale. Or, le fait de ce rapprochement n'est pas douteux. Ce ne sont pas des livres, mais des bibliothèques, c'est le vocabulaire courant tout entier, qui manifestent la vulgarisation de l'esprit scientifique appliquée au domaine politique : les Gambetta et les Ferry eux-mêmes invoquaient déjà la science pour dernier recours quand il fallait « sérier » les réformes, ou défendre l'opportunisme contre les vieilles barbes de 1848, absolutistes, métaphysiques et mystiques. Bourget a donc bien vu. Il a aussi bien prévu ce qui devait suivre. Le crédit de la science dans la

politique y devait accréditer ce principe que l'homme législateur n'est pas maître de faire ses quatre volontés, qu'il y a des lois, non seulement des lois morales, mais des lois physiques, capables de le châtier ou de le récompenser : que l'État et les sociétés assurent leur vie en observant ces lois, mais encourent de graves dangers quand ils les violent. Ce n'est pas tout. Plus encore que l'existence des lois, la teneur de ces lois naturelles dérivées de l'évolution animale choque directement le principe du contrat social. Une société peut tendre à l'égalité, mais en biologie, l'égalité n'est qu'au cimetière ; plus l'être vit et se perfectionne, plus la division du travail entraîne l'inégalité des fonctions, laquelle entraîne une différenciation des organes et leur inégalité, même l'inégalité de leurs éléments, de quelque identité originelle que ces éléments primitifs se prévalent : l'égalité peut être au bas degré de l'échelle, au départ de la vie, elle est détruite par les progrès de la même vie. Le progrès est aristocrate. Cela ne prouve certes pas (pas encore) que notre progrès social doive s'accomplir de même manière que le progrès animal, aux dépens de l'égalité des individus ; cela ne prouve pas (pas encore) que les fonctions et les organes de l'État doivent être inégaux. Toutefois cela introduit dans les esprits réfléchis, avec les notions claires des démarches constantes de la nature, le sentiment que ces démarches ne sont pas du tout celles que nous propose le dogme révolutionnaire. Ces esprits réfléchis sont ainsi conduits à hésiter entre deux conjectures : peut-être existe-t-il dans la nature universelle un règne humain, établi comme un empire dans un empire et dont la réglementation générale, différant de toutes les autres lois naturelles, leur est tout à fait opposée et en comporte le renversement absolu ; peut-être aussi, car la première hypothèse, peu vraisemblable, choque toutes les idées du temps, peut-être l'esprit révolutionnaire se trompe-t-il et le statut du genre humain doit-il faire aussi une

large part aux lois d'autorité et de hiérarchie qui sont la providence visible des autres êtres...

Tel est le premier résultat obtenu par Paul Bourget. Voici le second. Il ne lui suffisait pas d'ouvrir un grand et vaste public nouveau à l'autorité de la science, il en chassait, en même temps, une superstition qu'il y avait rencontrée. Pour combattre toutes les traditions religieuses, morales et sociales, l'esprit révolutionnaire s'était tout d'abord présenté comme le lieutenant de la science, son ayant droit, son héritier présomptif. Et l'esprit révolutionnaire enseignait la science contre les religions, mais aussi contre les gouvernements. Si, jusqu'à un certain point, la négation du métaphysique et du révélé, du surnaturel et du miraculeux, pouvait se prévaloir d'un certain progrès général de la connaissance du monde physique, celle-ci n'apportait rien ni ne pouvait rien apporter à la critique des autorités et des inégalités à laquelle s'applique essentiellement la démocratie. La critique démocratique n'est pas physique, elle est métaphysique. Elle n'est pas née de la science, mais d'une religion, et fausse. Néanmoins, la confusion était générale, elle a été faite longtemps. Ni Gambetta ni Ferry ne s'imaginaient de quelles verges ils allaient se faire fouetter quand ils patronnaient le culte de l'instruction et la religion de la science. Quand l'internationaliste Pottier proclamait que « la raison tonne en son cratère », il voulait dire, comme ses maîtres, qu'avec la raison, la connaissance des minéraux, des végétaux et des animaux militait pour la cause sacrée de la Révolution. Nous avons assisté à un assez rapide changement de front sur ce point. Le principal critique de M. Paul Bourget et le plus obstiné défenseur de la démocratie, M. Bouglé, a dû reconnaître que la science ne disait absolument rien en faveur des « idées modernes » et que de ce côté la voie était libre à l'affirmation comme à la négation. La voie libre : le bel aveu ! Et pour Bourget, la belle victoire ! Elle est comparable à celle de Bossuet

quand l'*Histoire des variations* eut obligé les réformés à renoncer à la thèse de l'unité de leur église, à convenir de la diversité et de la discontinuité de leurs confessions, par conséquent à renverser du tout au tout leur apologétique. L'adversaire était délogé de positions indues, une arme déloyale lui était arrachée, le chœur des probabilités et des vraisemblances était retourné contre lui : comme l'astronomie du seizième siècle et la physique du dix-septième avaient détaché les imaginations du concept médiéval qui faisait de l'homme en prière le centre absolu de la terre et des cieux, le préjugé biologique du dix-neuvième les détachait de tout ce qui accréditait le concept démocrate et libéral du peuple souverain ; la mystique révolutionnaire en devenait provisoirement impossible.

Toutefois, l'avantage n'aurait pas eu de lendemain dans le cas où l'argumentation biologique de Paul Bourget eût reposé, comme celle de Voltaire et de son école, sur des confusions de points de vue ou des assimilations sans support. Mais le cas est tout autre. Autant la méthode biologique comportait de danger si on l'eût maniée au titre de preuve, autant elle offre d'intérêt comme stimulant de la réflexion et instrument de la découverte, les idées sociales obtenues par cette voie pouvant être vérifiées et démontrées par une autre voie.

Ne craignons pas de trop accorder à l'analogie dans cet ordre. Elle est la reine de l'investigation pour toutes les disciplines du savoir. Quelque différence qu'il y ait entre l'intestin, le foie, le cerveau chez l'homme et chez les divers mammifères, personne n'hésite à instituer entre ces organes des observations et des comparaisons dont profite la connaissance. Comment les lois très générales qui sont valables, pour tous les degrés de l'être, depuis le bathybius jusqu'au chimpanzé, n'auraient-elles aucun sens pour l'humanité ! Cela reviendrait à dire que le rocher, la plante, la bête sont des êtres pesants, mais

que l'homme social n'a rien à voir avec la balance et les poids. L'unité du plan de la vie s'interromprait absolument et sous tous les rapports au seuil de la société humaine. Même en admettant que nous soyons placés en dehors de la série animale, pétris et façonnés d'un autre limon que tout ce qui vit, est-il moralement possible que nous n'ayons aucune sorte d'affinité avec cette nature qui nous entoure et qui nous presse? Les précautions banales qui empêchent de mourir l'universalité des races animées ne prendraient pas la moindre part à la sauvegarde de notre vie! Si les « sublimes animaux » chers au poète romantique sont aptes à nous offrir des modèles de stoïcisme moral, il serait tout au moins raisonnable de ne pas refuser non plus leurs leçons de persévérance dans l'être, de résistance matérielle, de prospérité et de durée physiques. Tel est au surplus le réflexe spontané de l'esprit humain : la sagesse des nations ne s'en est jamais privée ; ses fables, ses dictons ont souvent fait valoir les rapports parallèles des membres et de l'estomac, des rois et des nations. Les langues humaines identifient couramment le corps social et le peuple, les têtes et les chefs. Pure présomption? Peut-être. L'immense ratification générale apportée par les sciences de la nature n'est pareillement qu'une présomption. Mais cette présomption est corroborée : lorsqu'on aborde l'étude et l'histoire propre des phénomènes spéciaux à l'homme, la doctrine aristocratique et monarchique est démontrée à sa place et à sa manière. Comte et Fustel peuvent confirmer Taine et Bourget, les lois spécifiques qui gardent de la mort l'homme en société ne sont pas celles des abeilles et des fourmis, elles sont du même ordre, de la même famille et s'accordent à refouler tout système de démocratie dans les conditions du mal et de la mort. Dès lors, toutes les présomptions qui avaient annoncé ou fait pressentir la preuve directe, l'enveloppent de ce doux rayonnement d'évidences persuasives qui sont

à la vérité, contemplées face à face, ce qu'est le jeu flatteur de la phosphorescence aux flèches rectilignes, aux coups droits de la lumière pure. Celle-ci fait son œuvre, le reste tient la place du plus utile des ornements. L'évolution peut passer de mode, le fanatisme de la science peut être ramené aux mesures du « scientisme », même pour Bourget et pour ses proches disciples ; leur construction sociale et politique tient par sa force et par sa masse, elle ne sera pas ébranlée.

***

Au surplus, ces raisons strictement humaines, strictement issues de sciences sociales et politiques, pour vouloir le mariage indissoluble, la famille stable, l'héritage transmis, le métier continué de père en fils, la province autonome, l'État aristocrate ou royal, la religion souveraine, Paul Bourget n'a pas cessé de les amasser, de les attester et de les préciser. Il n'eût pas été l'homme de la « soumission à l'objet » s'il eût négligé d'appréhender ses principes régulateurs dans l'humanité de chair et d'os pour laquelle il avait toujours travaillé. Surtout il a voulu voir ces principes briller, parler, agir en des hommes et des femmes animés du feu de la vie. Le romancier est un rêveur de destinées, un inventeur d'êtres : il vient au secours de l'analyste clinicien en lui permettant de représenter de façon concrète l'involution et l'évolution des personnes aux prises avec les lois de leur milieu social.

Le roman d'idées morales lui était familier depuis *le Disciple*. C'est vers le roman d'idées sociales que l'orienta ce souci de vérifier sa doctrine, ce désir d'y ajouter des confirmations imagées. L'hypothèse du récit, l'hypothèse du drame se forme dans le voisinage de telle crise sociale flagrante, crise déterminée par telle erreur observée et déterminée : étant donné le cœur et l'esprit de l'homme, étant donné telle ou telle carence publique

des lois, des mœurs, des institutions, qu'arrivera-t-il? Ce qui arrive, ce qui peut et doit arriver nous est déroulé comme une suite d'observations idéales où l'expérience et la logique se soutiennent et se stimulent l'une par l'autre ; tout ce que le poète sait de la vie, tout ce qu'il en imagine est apporté en contribution sous le contrôle vigilant d'un esprit critique aiguisé qu'oriente une doctrine supérieure.

Si les conclusions de ces récits, leur morale étaient arbitraires, il serait facile de le montrer : soit que l'excès de la logique eût faussé la vie, soit que la complaisance du conteur eût fait plier l'idée directrice. Malheureusement pour eux, la plupart des critiques de Bourget ont été condamnés à fausser leur compte rendu et à frauder leur analyse toutes les fois qu'ils ont voulu le trouver en défaut sur l'article essentiel : tous ressemblent un peu à ce critique genevois qui, pour triompher de *l'Etape*, racontait tout d'abord que le livre, écrit en haine du protestantisme, était destiné à établir la nécessité fatale de l'infortune et de la déchéance au foyer d'un universitaire protestant. Ce beau critique n'oubliait qu'un point : l'universitaire de *l'Etape* n'est pas un protestant.

Ainsi pour réfuter, il faut dénaturer : quel signe et quel honneur !

Certaines de ces fraudes sont volontaires, conscientes, délibérées : payées. Elles expriment un désir et un intérêt. Ceux dont la démocratie pétrit le pain quotidien seraient bien empêchés de gagner leur vie autrement. On comprend qu'ils refusent de se laisser éliminer sans combat. S'il n'en coûtait qu'un assortiment de mensonges, ce ne serait pas cher au gré de ces messieurs. Les erreurs du public sont plus innocentes que celles de ces mauvais maîtres : de fort braves gens supposent encore qu'un doctrinaire antidémocratique, étant aristocrate, redoute ou méprise le peuple, et veut l'enfermer à perpétuité, de père en fils et en petit-fils, dans la catégorie des travaux ma-

nuels et des médiocres fortunes. Ces sottises proviennent en grande partie d'une lecture mal conduite de *l'Étape*, livre type auquel il est juste de s'arrêter.

J'ouvre le premier dictionnaire, et je vois qu'une « étape » est le lieu où s'arrêtent les troupes en mouvement, non pas des troupes immobiles : il ne devrait pas être possible de reprocher à l'auteur d'une *Étape* d'avoir prêché l'immobilité des familles et des métiers. J'ouvre l'Histoire de l'ancienne France. On y voit à toutes les pages comment les hautes classes n'ont cessé d'y être renouvelées par l'arrivée de familles et de tribus entières venues du peuple : la guerre de Cent ans avait fait un énorme carnage de l'aristocratie militaire ; comment s'est-elle renouvelée? Les guerres de religion n'avaient pas été beaucoup moins meurtrières : comment pût-il rester des « nobles » sans le mouvement de transfert qui faisait passer la « robe » dans « l'épée » et qui renouvelait la « robe » presque d'un bout à l'autre? Comment expliquer autrement ce règne de Louis XIV, « règne de vile bourgeoisie », disait Saint-Simon, qui porta la bourgeoisie à tous les sommets? Bien avant Louis XIV, la règle constante de l'État royal était de recruter ses hommes parmi les clercs et les bourgeois : un royaliste comme Bourget doit savoir la politique de ses rois! Est-ce qu'il l'a contredite? Je reviens à son livre et qu'est-ce que j'y vois, au premier plan? Une silhouette de jeune aristocrate en train de déchoir. Reconnaître le fait de la déchéance possible, c'est aussi reconnaître que le déchu, s'il continue à rouler, laissera une place vide et que cette place à prendre sera acquise ou conquise par de plus dignes, venus de plus bas ou de moins haut. Tout esprit loyal se rend compte d'ailleurs que le difficile n'est pas d'*arriver*, mais de *tenir* de père en fils : les hauteurs sociales et même les places moyennes sont extrêmement malaisées à conserver au delà de la première ou de la seconde génération : les tentations sont fortes, l'amollis-

sement est aisé, la chute probable. Comment les tâches de direction sociale seraient-elles exercées, au gré du romancier-philosophe, sans ce puissant et vaste mouvement spontané de translation séculaire qui apporte les bons, emporte les mauvais? La merveille n'est pas que beaucoup se remplacent, c'est qu'un petit nombre ne soit pas remplacé. Quelques familles ont la vie dure par l'énergie de la fibre, la solidité de la tradition et la qualité de l'effort. Elles sont peu. L'État doit plutôt les aider : c'est l'élimination qui est le droit commun.

Bourget en doute-t-il? Non seulement il l'admet, mais il l'enseigne. Ce qu'il ajoute c'est que, le mouvement naturel se faisant de lui-même, il est, en général, nuisible de le stimuler et de le provoquer artificiellement, comme le fait l'État dans les démocraties. Il ajoute que la vitesse de ce mouvement ne doit pas être accélérée contre tout bon sens. L'être qui se déclasse, s'il le fait sans raison ou trop vite, risque de se faire du mal et d'en faire aux autres : un mal double et triple dont il faudrait faire l'économie dans l'intérêt de chacun et de tous.

L'esprit révolutionnaire croit la politique appelée à distribuer des prix aux individus, il ignore que la fonction politique est de faire prospérer la communauté. Où la sagesse universelle pense bonheur collectif, bien public, unité collective, c'est-à-dire famille, État, nation, l'esprit révolutionnaire pense bonheur et satisfaction du privé. Naturellement, au premier bruit de la nouvelle, l'individu accourt, frémissant, demandant sa part. Mais il y est trompé et cette part est vaine. Ce qui fait le malheur des groupes qui l'engendrent fait très rarement son bonheur ; ce qui ferait la paix et l'ordre de ces groupes ferait très fréquemment son ordre et sa paix. L'on appauvrit la substance d'un pays, l'on anémie un peuple quand on soutient que tout enfant intelligent doit passer, comme de roture en noblesse, du travail manuel des champs au travail manuel de la plume, échanger sa blouse contre la

jaquette ou le veston du petit employé et de l'instituteur ; l'ordre de la communauté en souffre évidemment, mais le titulaire de ce transfert n'en est pas enrichi ni amélioré nécessairement ; s'il peut l'enorgueillir, cet avancement comporte aussi une rupture d'habitudes par défaut de préparation, qui peut le faire souffrir en l'exposant à des déboires et à des chagrins qui ne seront pas compensés. La tragique histoire des Monneron ne signifie pas que la famille ne doive pas avancer, mais qu'il serait avantageux pour elle de commencer par avancer sans se déplacer ni se déclasser. Le fils du laboureur qui s'arrondit sur son sol et progresse dans son métier, s'il se développe et se cultive sur place, représente sans doute un ordre de richesses morales et sociales incomparables : élément de progrès certain, exemple de transformation bienfaisante, modèle vivant d'une prospérité mesurée incorporée à la substance même de la vie populaire, peut-être aussi qu'en outre, il représentera une félicité personnelle supérieure à celle du fils de paysan transplanté dans la bourgeoisie par réquisition de l'État.

Même les aptitudes littéraires ne devraient pas suffire à déterminer cette migration sociale : le Monneron de Paul Bourget est un lettré d'un goût exquis. N'aurait-il pu trouver la voie de son destin particulier sans troubler l'ordre du développement de sa race? Si on l'imagine fidèle au champ et à la charrue de ses pères, le talent et l'amour l'auraient tourné peut-être à quelque poésie ; au lieu d'enseigner Virgile et Cicéron à de petits potaches, il aurait forgé pour son compte entre deux sillons quelqu'une de ces merveilleuses complaintes que se transmettent nos paysans et nos pâtres, comme l'honneur durable de leur patrie rustique : toutes choses égales d'ailleurs, une bonne petite édition du *Songe et du Coq* pour les classes est-elle nécessairement supérieure à la chanson triste ou joyeuse léguée à la solide mémoire d'un vieux pays? Qu'est-ce qui est *plus*? Qu'est-ce qui est *moins*?

Le préjugé démocratique se croit capable de choisir, il prononce, il préfère sans appel ni débat. L'expérience montre si le choix de la vanité et de l'ambition inconsidérées est aussi sûr et favorable qu'il le paraît! Que de dégâts! Que de naufrages! Un peu de réflexion aurait dû éveiller, à défaut de prudence, les sourires de la pitié.

Pourquoi la réaction du bon sens, encore timide aujourd'hui, était-elle presque muette aux temps où Paul Bourget entreprenait de populariser en les illustrant ces retours aux vérités premières qui sont le salut? Ni l'honneur, ni la vertu, ni la bonté, ni l'énergie, ni l'intelligence, ni, à raison plus forte, ce qu'on appelle le bonheur, ne sont enchaînés à un palier social quelconque : aucun de ces biens, les vrais biens, ne varie avec les barreaux d'une échelle de *cursus honorum*. Le cœur et l'esprit de l'homme moderne seraient moins misérables si les idées fausses dont la circulation est officielle ne les avaient complètement aveuglés sur ce point. Bourget s'occupe d'ouvrir les yeux. Lorsque le mal est incurable, il le plaint. L'analyse inspirée par la sympathie se résout en compassion douloureuse.

Ainsi ce qui semblait hautain et rigoureux, algébrique, insensible et presque méchant découvre son vrai fond, qui est juste, cordial et bon. Il en est de ces vues comme du livre de l'*Apocalypse*, amer aux lèvres, doux au cœur : la satisfaction virile qu'elles rayonnent suppose chez l'auteur un désir vigilant, une robuste volonté d'agir, de servir, de guérir. On ne comprendra tout à fait ce que sont le démocrate et l'antidémocrate qu'en se rendant compte de ces éléments de la sensibilité puissante, profonde, voilée qui anime l'œuvre et qui passionne la doctrine de Paul Bourget. Que l'on compare cette large et tendre amitié humaine aux envies, aux jalousies, aux cupidités, à la haine semées et cultivées avec tant de soin, par ses censeurs et ses ennemis! Il est naturel que ces basses

passions se dépensent, de temps immémorial, à fabriquer d'absurdes fables, plus nuisibles encore que flatteuses ou spécieuses. Il est naturel qu'une démophilie généreuse, corollaire naturel du patriotisme, compose et offre au peuple les simples et fortes nourritures du vrai. Mais il faut bien aimer ce peuple et beaucoup l'estimer et le respecter, pour lui proposer ce que lui refuse ou lui cache l'assemblée de ses courtisans ! Bourget écrivain est plus et mieux que populaire ; Bourget politique et sociologue ne l'est pas encore. Il le sera. Il faut qu'il le soit. Sinon, quelle ingrate injustice ! Nous sommes quelques-uns à le savoir et dont le nombre va croissant : il n'est point de piété, si profonde soit-elle, qui atteigne aux magnificences du bienfait que ce bon génie distribue à sa patrie depuis si longtemps !

CHARLES MAURRAS.

LES IDÉES MÉDICALES DE PAUL BOURGET

C'est une joie pour moi, qui aime Paul Bourget d'une affection profonde, mais c'est en même temps un honneur qui m'effraye que d'avoir, en ce jour qui consacre la pure gloire d'un écrivain sincère et cinquante années d'un labeur magnifique, à venir parler ici des idées médicales éparses dans son œuvre.

C'est qu'en effet les choses de la médecine y tiennent une grande place, — de plus en plus grande, à mesure que cette œuvre se développe, que les études s'ajoutent aux études, que les romans, souvent d'une si grande puissance dramatique, s'ajoutent aux romans : car Paul Bourget ne connaît pas le repos ! Il se repose dans le travail — qu'il soit dans son modeste cabinet de Paris, avec sa table surchargée de papiers et de livres, ses murs tapissés de bibliothèques ou animés par l'image des hommes qu'il considère comme les maîtres de sa pensée — ou qu'il soit dans son admirable ermitage de la côte enchantée, maison charmante, demeure hospitalière où le travail est doux, au milieu des arbres qu'il aime, près de ce bois sacré où il promène chaque jour son rêve solitaire.

Et d'abord, que faut-il entendre par « idées médicales »? Il y a en médecine des faits, parfois éclatants, souvent obscurs, d'une observation difficile et d'une interpréta-

tion plus difficile encore. Et cela est vrai surtout dans le domaine de la médecine mentale, de cette pathologie de l'esprit à laquelle Bourget s'est attaché avec passion. C'est dans cette interprétation des faits, ce n'est pas dans leur simple constatation, que ceux qui les étudient peuvent manifester des idées et que chacun, suivant ses goûts, ses tendances, son éducation ou la tournure de son esprit peut, soit adopter les idées reçues, soit, quand il est de ceux qui ne suivent pas aveuglément les sentiers battus et qui conservent la liberté de leur esprit, en formuler de nouvelles.

Mais pour pouvoir parler, sans errer à chaque mot, des choses de la médecine, il faut s'en être beaucoup occupé. Il n'est peut-être aucune science qui soit, aussi peu précise que la médecine, et dont il soit, pour ceux qui la connaissent mal, aussi difficile de parler sans risquer de commettre à chaque instant les plus impardonnables erreurs ! Or ces erreurs n'existent pas dans l'œuvre de Bourget où cependant les allusions médicales sont à la fois si nombreuses et si variées. Elles n'existent pas, parce que Paul Bourget n'a jamais parlé que de ce qu'il connaissait — et connaissait bien. Il y a là un admirable exemple de probité littéraire ! Il est si facile pour un homme doué d'une imagination puissante de se laisser entraîner à des descriptions d'allure un peu incertaines, dont les termes imprécis s'accommodent fort bien des obscurités de la médecine et peuvent même paraître à ceux qui ne connaissent pas le fond des choses, et qui sont le très grand nombre, comme autant de témoignages de la sincérité de l'auteur !... Ce sont là des libertés que Paul Bourget ne s'est jamais permises — que ce soit dans l'analyse délicate et subtile des défaillances morbides d'un esprit ou d'un caractère, que ce soit dans la description et le développement des symptômes d'une maladie ou la représentation de quelque opération chirurgicale, tout est précis, tout est exact, tout est vrai, parce que ses descriptions sont le fruit d'une

éducation médicale très développée et d'un long commerce spirituel avec des médecins qui furent en même temps ses amis.

Paul Bourget a eu toute sa vie la passion de la médecine. Il l'a eue depuis sa jeunesse, il l'a eue presque depuis son enfance ! Au lycée, il l'associait à sa passion pour la littérature. Dès la fin de ses études, il déclara à son père qu'il voulait être médecin, et il commença à suivre à l'Hôtel-Dieu le service de Maisonneuve, qui a laissé dans l'esprit de tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre une impression profonde. C'était un chirurgien merveilleux, un des opérateurs les plus prestigieux de tous les temps, le plus hardi de son époque, qui a laissé un grand nom et des découvertes qui le sauveront de l'oubli ! Il n'est pas douteux que ce passage dans le vieil et sombre Hôtel-Dieu, dans le service d'un homme qui n'avait pas encore dépouillé les habitudes de la chirurgie ancienne et qui était coutumier de prouesses d'opérations extraordinaires, n'ait été pour quelque chose dans les peintures chirurgicales qui apparaissent de temps en temps dans les livres de Bourget. Et ce goût de la chirurgie qui pendant de longues années s'est effacé devant sa passion dominante pour les analyses plus subtiles de la psychiatrie, s'est réveillé plus tard, aux jours sombres de la lutte et du sacrifice. Au début de la guerre, alors que Bourget s'efforçait de soutenir le courage et l'énergie morale de tous et qu'il était de ceux auxquels leurs angoisses patriotiques inspiraient les paroles qui savent ramener l'espérance dans les cœurs défaillants, il pensa qu'il ne lui suffisait pas de combattre à sa manière le bon combat. Malgré son âge, il n'hésita pas à reprendre le chemin de l'Hôpital, et cet homme, qui tenait une si grande place dans l'élite intellectuelle de son pays, donna l'exemple magnifique de servir comme le plus humble des étudiants, mettant son dévouement et tout ce qu'il pouvait avoir d'activité physique, au service du chi-

rurgien qui, à l'Hôpital de Clermont, donnait des soins aux blessés arrivant des champs de bataille !

Cependant, l'étudiant passionné pour la médecine l'était davantage encore pour la littérature. Il lisait beaucoup, il faisait des vers — et sans doute les faisait bien — il ébauchait des romans et ses études médicales s'en ressentaient assez pour que son père, qui se rendait compte de ses dispositions littéraires, voulût qu'il abandonnât l'Hôpital pour se préparer à l'École Normale. Son père avait d'ailleurs de lourdes charges ; il ne pouvait subvenir indéfiniment aux besoins d'un fils qui semblait s'orienter vers une carrière incertaine et difficile. Il voyait pour ce fils, dans l'École Normale, la sécurité d'un avenir honorable et il le mit en demeure de suivre son désir ou de s'arranger pour se suffire. Bourget, qui sentait sans doute obscurément qu'il portait en lui-même la force d'arriver au but, suivit alors librement sa voie. Il abandonna la médecine et se lança résolument sur la route où il devait aller si loin et rencontrer la gloire ! Mais si les débuts de la vie qu'il avait choisie étaient passionnants et remplissaient son cœur d'une joie secrète, ils ne suffisaient pas à procurer le pain de chaque jour — et notre jeune homme, qui n'était riche que de courage et d'espérances, s'astreignit à donner des leçons dans les pensions du quartier Latin, pour pouvoir vivre et obéir jusqu'au bout à son irrésistible vocation.

Mais son talent s'affirmait de plus en plus ! L'indépendance vint. Délivré des leçons qui lui prenaient le meilleur de son temps, il put de nouveau donner libre cours à son goût pour la médecine, qui avait survécu aux nécessités de la vie. Il reprit le chemin de l'Hôpital, non plus comme un étudiant enrégimenté dans un service, mais comme un de ces auditeurs libres qui vont où il leur plaît. C'est ainsi qu'il connut Brissaud, esprit d'une originalité merveilleuse et que pleurent encore tous ceux qui l'ont approché, Albert Robin, alors dans tout l'éclat de sa

brillante jeunesse, et surtout Dieulafoy, qui entraînait sur les bancs de son amphithéâtre les foules enthousiastes, et qui savait donner à ses leçons une vie extraordinaire. Bourget apprit beaucoup au contact de ces médecins éminents et il est facile de comprendre ce qu'un esprit comme le sien pouvait retirer des leçons et des conversations de tels hommes, surtout à une époque, où, à la suite des découvertes de Pasteur qui bouleversaient les théories anciennes et nous révélaient la cause jusqu'alors inconnue des maladies infectieuses, les esprits avancés étaient dans un état d'activité presque fébrile devant les horizons immenses qui se révélaient aux yeux des chercheurs et exaltaient les espérances de la médecine nouvelle.

Mais c'est surtout Ernest Dupré qui exerça sur les idées médicales de Bourget et sur l'orientation de son esprit une influence profonde, parce que les études de Dupré, qui s'était adonné à la médecine mentale avec une passion toujours nouvelle, cadraient merveilleusement avec la prédilection de Bourget pour les questions de psychologie. Et puis, ces deux hommes, si différents en apparence, attirés l'un vers l'autre par les hautes qualités qu'ils possédaient tous les deux, n'avaient pas tardé à se lier d'une amitié solide, que la mort seule a pu briser.

Il faut avoir connu Dupré pour se rendre compte de l'action qu'il pouvait avoir sur un esprit comme celui de son ami. Car cet homme, chez lequel brûlait sans qu'il s'en rendît compte la pure flamme du génie, était aussi étincelant de verve, aussi étourdissant d'esprit, aussi enthousiaste, aussi débordant de richesse verbale et de pittoresque éloquence dans l'expression originale des idées qu'il émettait sans cesse sur les problèmes les plus variés de la pathologie mentale et de la psychologie, que Bourget était calme et réfléchi, tout imprégné d'une pénétrante finesse et d'une bonhomie souriante. Et la conversation entre ces deux hommes, sur les sujets les plus divers de la psychologie morbide, à laquelle j'ai eu le

bonheur d'assister à plusieurs reprises, est une des joies intellectuelles les plus complètes qu'il m'ait été donné de ressentir !

C'est en 1904 que Bourget connut Dupré. Celui-ci était alors médecin de l'infirmerie spéciale du Dépôt, où vont échouer chaque jour tant de malheureux que dégradent quelque tare morale ou quelque dégénérescence de l'esprit. Bourget, immédiatement conquis par cette puissance d'attraction qui émanait du jeune maître, n'eut plus dès lors d'occupation plus passionnante et plus suivie que d'aller deux, trois et jusqu'à cinq fois par semaine suivre la consultation du Dépôt. Il a vécu là, pendant des années, une vie qui l'a passionné, cette vie d'observation incessante, dans leur infinie variété, de tous les désordres qui peuvent altérer l'intelligence humaine. C'est là qu'il s'est imprégné de cette méthode de l'observation médicale, qui revient parfois dans son œuvre sous la forme même qu'elle revêt dans les hôpitaux, observation qui s'efforce d'enregistrer avec précision les faits et les symptômes, et d'étudier leur succession et leur développement pour conduire à leur analyse et à leur interprétation.

C'est donc là, dans la lugubre atmosphère du Dépôt, au milieu des anormaux, des déments et quelquefois des criminels, ce n'est pas dans son imagination, quelque féconde qu'elle soit, ainsi qu'ont pu le lui reprocher des ignorants ou des jaloux, que Bourget a puisé les connaissances profondes dont il fait preuve dans tous ses livres et en particulier dans ceux qu'il a écrits depuis une vingtaine d'années, depuis l'époque où il a connu Dupré et où, à ses côtés, il s'est lui-même astreint à cette méthode de l'observation directe, qui est la seule bonne, pour l'étude de la connaissance des qualités de l'esprit ou de ses tares, comme pour l'étude et la connaissance des fonctions normales ou des maladies du corps. C'est la règle féconde de la méthode expérimentale sur laquelle

Claude Bernard a écrit de si belles pages et dont l'application la plus merveilleuse nous a été révélée par Pasteur.

Voilà ce qui donne à Paul Bourget le droit de parler des choses de la médecine, et ce droit les plus éloquents de ses détracteurs ne le lui enlèveront pas. Tout ce qu'il sait en psychologie morbide il l'a appris d'après nature. Il a senti qu'il y avait dans l'application de la méthode scientifique à l'analyse des passions et des caractères, un enrichissement possible de l'œuvre littéraire — et il a enrichi l'œuvre littéraire de la France. Et nous commençons à nous en apercevoir, maintenant qu'après la grande tourmente qui a emporté tant de choses, hélas ! et tant de vies humaines, un grand apaisement, au moins en France, s'est répandu dans les esprits. Il semble qu'un retour se fasse vers la raison, vers le bon sens et que nous assistions à la transformation et peut-être à la mort de cette littérature insensée qui, dans la prose aussi bien que dans la poésie, semble s'être donné la tâche sacrilège de détruire la langue française dans ce qu'elle a de plus parfait, sa divine harmonie et sa souveraine clarté !

Voilà donc, je le répète, ce qui donne à Bourget le droit de parler. Il parle de ce qu'il connaît, et que, sans aucun doute, ignorent la plupart de ceux qui, dans les critiques innombrables suscitées par ses œuvres, ont parlé de sa « manie médicale » et raillé, dans le développement de certains caractères et les péripéties de certains drames, des études psychologiques dont ils ne pouvaient pénétrer la vérité profonde, car le caractère de certaines tares mentales étudiées dans les acteurs de ses drames, quel que soit le nom scientifique dont on les désigne (mythomanes, pervers instinctifs, paranoïaques, impulsifs, anxieux, etc.), est précisément d'échapper à toute logique et de défier toute raison.

Sans doute, dans l'analyse complexe et le développement de ses caractères, malgré tout son génie d'ob-

servation psychologique, malgré les dons d'intuition profonde qu'il possède au plus haut degré, malgré la connaissance approfondie qu'il a acquise de l'évolution des diverses tares mentales et psychopatiques, il peut aboutir quelquefois à des conclusions inattendues et discutables. Mais, en réalité, dans l'étude et la description de l'évolution de ces psychoses où tout est possible, il ne dépasse pas le droit qu'a tout écrivain de dire ce qu'il croit utile à l'intérêt dramatique de son œuvre ou à la défense de ses idées.

C'est ici, cependant, que, malgré toute mon admiration pour le grand écrivain et le grand honnête homme dont je m'honore d'être l'ami, je ne puis me défendre d'une critique qu'il s'étonnerait sans doute de ne pas trouver sous ma plume, puisqu'il sait depuis longtemps qu'elle existe dans mon esprit. Il y a, dans l'œuvre de Bourget et de plus en plus nettement peut-être, à mesure que s'approche pour lui, comme pour nous tous, l'heure du grand repos, il y a une sorte d'interpénétration de l'étude psychologique et de la foi religieuse, qui, si elle obtient l'approbation et suscite même l'enthousiasme de ceux de ses lecteurs qui, par leur naissance, leur éducation ou la force de leur conviction, ont gardé la foi de leurs pères et vivent jusqu'au bout dans le *Credo* de leur enfance, soulève l'ardente critique des hommes que leurs études, leurs réflexions et le libre exercice de leur raison ont conduits à des conclusions opposées.

Cet apostolat religieux ne s'exerce peut-être nulle part avec plus d'ampleur que dans ce *Sens de la mort*, si poignant par l'étude des caractères, si précis et si exact dans tous les détails médicaux, dans toutes les descriptions chirurgicales que comporte l'action, et dans lequel Bourget lui-même, par la bouche d'Ortègue, le chirurgien réaliste, le savant incrédule, donne contre sa propre thèse des arguments irréfutables dans leur simplicité, auxquels il n'oppose que les affirma-

tions nuageuses et les aspirations sentimentales où se complaît la foi !

« La mort », dit-il, « la mort n'a pas de sens, si elle n'est qu'une fin ; elle en a un si elle est un sacrifice. » Si la mort n'est qu'une fin, elle peut aussi être un exemple — elle peut être une leçon pour ceux qui restent et leur apprendre à bien mourir. Et d'ailleurs pourquoi la mort aurait-elle un sens? Elle n'en a pas besoin !

Non ! Les règles éternelles et les lois immuables de la grande Nature ne sont pas faites pour la poussière humaine perdue sur l'astre imperceptible qui roule dans l'infini des cieux ! Depuis toujours, car l'univers n'a pas eu de commencement, elles régissent l'indestructible matière disséminée dans l'espace sans bornes et président, sans en avoir conscience, à ses métamorphoses ! Elles ont fait un jour apparaître la vie sur la terre déserte. Mais avec elle est apparue la mort, car tout ce qui vit doit mourir. Cependant elles ne connaissent ni la vie, ni la mort, qui, nées sur la terre tempérée, disparaîtront un jour de la terre glacée ! La mort n'a pas de sens ! pas plus que la naissance ! Elle est un fait, comme la vie, comme la conception qui met au flanc des mères l'étincelle féconde, comme la maladie, qui porte obscurément le germe de la mort. L'homme vieillit et disparaît, comme la fleur qui se flétrit, comme le feu qui se consume ! Mais il est des hommes qui, souvent même sans redouter la mort, ne veulent pas mourir, et ce sont ceux qui rêvent de la vie éternelle ! Il en est d'autres qui acceptent la mort avec sérénité, qui espèrent en elle comme au repos suprême, et qui préfèrent à l'éternité de la vie, le paisible néant qui doit suivre la mort dans l'éternité des temps à venir, comme il a précédé la naissance dans l'éternité des temps révolus !

Les uns et les autres ont leurs grandeurs et leurs faiblesses, leurs espérances et leurs craintes ! Mais les chimères que se forgent les hommes et la foi dans laquelle

ils bercent leurs angoisses, ne sont que le reflet des croyances lointaines qui chantent dans l'esprit des hommes, depuis que l'esprit des hommes est sorti des ténèbres !

C'est pourquoi dans un livre de construction pourtant si ferme et si solide, quand Bourget nous dépeint, sanctifié par la sublime auréole du sacrifice, celui de ses héros qui partage sa foi — nous voyons tous que son talent s'accommoderait aisément d'intervertir les rôles et de tresser toutes les couronnes pour le front du savant qui se réfugie dans la mort pour échapper à la souffrance, en exaltant chez lui les vertus magnifiques qu'il prodigue généreusement au soldat qui meurt en chrétien !

Mais si la foi n'échappe pas à la critique, elle est profondément respectable et nous n'avons qu'à nous incliner devant la sincérité de l'homme qui n'hésite pas à l'affirmer hautement, alors qu'il sait qu'il sera discuté, critiqué et condamné, dans ce siècle où elle disparaît lentement devant l'évidence des découvertes qui s'accumulent pour détruire la poésie des vieilles légendes humaines .

D'ailleurs si cette tendance à faire intervenir la foi dans des études psychologiques aussi profondément fouillées que celles de Bourget peut entraîner la critique de bien des lecteurs, il en est beaucoup d'autres, et peut-être davantage, qui partagent les idées philosophiques du maître, qui lui savent gré d'exprimer leurs convictions intimes et de répandre ainsi la bonne parole, dans ces temps troublés où on a le droit de penser que ces idées peuvent, dans une certaine mesure, servir de frein aux éléments de dissolution sociale qui tourmentent l'humanité.

Mais je ne puis m'empêcher de penser que, dans l'œuvre immense de Bourget où la méthode scientifique éclaire d'une façon si puissante les problèmes les plus obscurs de la psychologie, ces incursions dans le domaine subjectif de la foi sont une faiblesse qui peut donner prise aux observations d'une critique justifiée.

Quoi qu'il en soit, Bourget conserve la gloire indéniable d'avoir compris tout ce que la médecine, et en particulier la pathologie mentale, pouvait apporter d'éléments nouveaux, vivants d'une vie intense et profondément émouvants dans l'étude des caractères et des passions qui constitue l'œuvre maîtresse des littératures de tous les temps.

Les héros des drames et des romans ne présentent quelque intérêt que parce qu'ils symbolisent les passions humaines, et c'est précisément en étudiant ces passions dans leurs défaillances ou leur exaltation morbide qu'on peut apprendre à les mieux connaître. Bourget a eu le mérite immense de s'en rendre compte, et le mérite plus grand encore, et la persévérance et le courage de consacrer à l'étude sur nature des altérations et des déviations de l'âme humaine de longues années de sa vie.

Chez lui la fantaisie ne dépasse pas le droit qu'a tout écrivain de construire son drame, de faire mouvoir ses personnages dans le cadre qu'il a choisi, de concentrer son récit dans une action dont la puissance dramatique est à la mesure de son talent. Mais le développement du caractère comme l'enchaînement des actes sont conformes aux processus psychiques qu'enseigne l'observation répétée des perturbations sensorielles ou sentimentales qui peuvent assaillir l'humanité dans le désordre de l'esprit ou les altérations de la conscience.

C'est cette puissance de vérité dans l'analyse du mécanisme mental, c'est cette science profonde de l'évolution de toutes les dégénérescences psychiques qui assignent à Paul Bourget une place unique dans la littérature contemporaine et même dans la littérature de tous les temps, et lui donnent le droit d'écrire ce qu'il a écrit.

Cet homme a fait plus que beaucoup de médecins pour la gloire de la médecine. Qu'il en soit remercié par l'un d'entre eux, par un chirurgien qui peut témoigner de son ardeur à s'instruire, de sa passion pour la vérité, de

sa probité littéraire, de sa volonté de ne parler que de ce qu'il sait et de ne décrire que ce qu'il a vu. C'est pourquoi les critiques et les railleries contre son œuvre médicale se briseront sur le granit. C'est elle, c'est cette œuvre médicale, avec son talent d'écrivain et la puissance de son invention dramatique qui fait la grandeur de son œuvre littéraire et qui assurera sa durée.

JEAN-LOUIS FAURE.

LE POÈTE

> « Mais quand j'ai regardé de plus près et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près. »
>
> PASCAL.

Un homme jeune, nourri aux lettres, qui a su manier toutes les idées belles et émouvantes et s'enivrer d'elles, et puis qui considère l'univers et scrute le cœur des hommes, — c'est M. Paul Bourget à l'instant qu'il écrit ses premiers vers.

Il peut bien hésiter

Entre l'Ambition, le Rêve et le Plaisir,

mais son hésitation ne sera ni durable ni profonde, car, avant tout autre amour, il alimente dans son cœur le souci de répandre et de faire régner ses pensées et ses rythmes, de construire et de laisser un monument littéraire qui ne périsse point :

Viens, ne nous mêlons pas à ceux qui passeront,
George, occupons nos bras à quelque œuvre qui dure,

et nous voyons que, pour mieux marquer ce dessein, il a dressé sur sa table de travail l'image de deux héros qui sont encore, et morts, des conducteurs d'esprits :

Les bustes de Balzac et de Napoléon.

Il est triste. Que s'il chante d'une ample voix la strophe :

J'ouvrais à pleins poumons ma poitrine profonde
Au vent qui se roulait sur les arbres en fleur,
Et je sentais aussi la jeunesse du monde
Refleurir dans mon cœur,

ne le croyez pas, ou ne le croyez guère ; c'est dans une heure de révolte, et comme pour railler et dominer les forces de la nature, qu'il propage ce chant que gonfle un faux bonheur ; mais sa véritable pensée, qui n'est que mélancolie, vous la découvrirez quand il module :

N'ayant plus rien debout en moi de ces espoirs
Que je dressais au ciel comme des pyramides...

Encore un soir qui tombe, un soir qui ne m'apporte
Qu'un regret plus navrant de ma jeunesse morte...

ou, mieux encore, dans ce fragment du *Remords dans l'avenir* :

La mer cache en ses flots bien des barques coulées
Que de gais matelots lancèrent au matin,
Et dans les profondeurs de ses nuits étoilées
Le ciel noir cache aussi plus d'un soleil éteint.

Mais les grands cœurs humains, plus troublés que les ondes,
Ces cœurs aujourd'hui froids et jadis embrasés,
Qui donc pourra compter sous leurs douleurs profondes,
Tous les amours éteints et les espoirs brisés?

Qu'il s'enfonce, pour oublier sa détresse, aux forêts indulgentes et sonores dont les poètes ont charmé le feuillage ; qu'il s'écrie :

Je veux lire aujourd'hui les sonnets de Ronsard !

comme Ronsard lui-même s'était écrié :

Je veux lire en trois jours *l'Iliade* d'Homère ;

qu'il loue et envie Leconte de Lisle qui, dédaigneux du triste décor dont il est environné :

Au milieu des guerriers, des femmes et des dieux,
S'enivre de l'oubli de ce monde odieux !

Car le jeune poète, tombé de sa bibliothèque dans la vie, il n'est plus rien qui le puisse enchanter :

Il est dur aux songeurs, le siècle dont nous sommes..

Je méprise l'époque où le destin m'a mis,
Elle me le rendrait, si je disais mes songes.

Ce goût de la grandeur, cet appétit de sublime qui sont en lui, comment les rassasierait-il au spectacle du monde,

Dans ce siècle inhabile aux vertus comme aux crimes?

Il souffre,

Personne n'a souffert comme moi, mon amie,

mais peut-il seulement puiser dans sa douleur l'amer orgueil d'être une exceptionnelle victime, un martyr unique, lui qui sait clairement lire au destin des autres et qui avoue :

Quand nous nous fûmes dit tous nos chagrins passés
Nous vîmes que les cœurs des hommes sont semblables..

***

Cet esprit raffiné, féru d'élégance et qui sait comparer un gant à un ciel :

... Le premier
Est gris pâle, couleur d'un matin printanier,

et réciproquement :

Le ciel d'automne était couleur d'un gant gris perle ;

qui a fait, sans doute, le plus beau vers où se puissent enivrer ceux qui vainement cherchent à instituer une *poésie scientifique :*

> L'Océan monstrueux qu'ensorcelle la lune ;

s'il respire aisément dans les musées, dans les salons : —

> Un orchestre caché dans des feuillages verts,
> Comme on ne dansait plus, nous jouait de beaux airs ; —

s'il chérit l'artificiel au point qu'il écrive :

> Et comme au mois de juin sortent les fleurs de serre,
> Dont la splendeur, éclose à l'abri sûr du verre,
> Fait oublier les fleurs des bois,
> Sur la plage élégante, ainsi les jeunes femmes...

ne pensez point pourtant que le secret de sa poésie s'écarte de la grande prairie où songent à jamais les Muses. Car il n'est qu'une source de poésie, et c'est la destinée humaine.

Que fait l'homme dans l'univers? Il n'y a pas, je pense, de problème qui nous importe davantage, et tout le secret du bonheur n'est que d'oublier qu'une telle question puisse être posée.

> Nul n'adora peut-être avec plus d'espérance
> L'âme de notre obscur et mystique univers,

chanta M. Paul Bourget. Mais comme s'aigrit la belle confiance de l'adolescent studieux, s'il contemple l'impassibilité des choses ! Qu'il tente de se contraindre à croire encore, à renflouer le navire des stoïciens :

> Cet univers si grand qu'il écrase le rêve,
> Ne le redoute pas ! C'est en toi qu'il s'achève ;
> Tout ton cœur naît en lui, vit en lui, meurt en lui.
>
> Fais cet acte de foi dans l'Éternel Génie
> De vouloir aujourd'hui ce qu'il veut aujourd'hui
> Et laisse-toi porter par la Force Infinie ;

qu'il essaye, dans la muette et sourde nature, d'instituer une subtile manière de réconfort :

Si, retrouvant partout l'image de vous-même,
Vous n'aviez jamais pu fuir votre propre cœur,
N'imploreriez-vous point par un autre blasphème
L'immobile univers que hait votre douleur?

Car là, du moins, à l'heure où l'on sent que tout tombe,
L'aspect de la beauté qui ne doit pas finir
Permet au malheureux d'espérer qu'à la tombe
Un éternel bonheur pourra s'épanouir.

Mais comment, fût-ce en lisant ces vers, oublierions-nous les cris, les lamentations du même poète :

Merveilleux univers, sourd à l'homme qui pense...
Gouffre où nous n'entendons battre que notre cœur...

C'est son indifférence éternelle et profonde
Que je hais ! Je supplie et veux qu'on me réponde,
Et je veux être plaint et je veux être aimé...

Hélas ! que l'homme en pleurs tende ses bras ouverts,
Ou qu'il crispe son poing frénétique, et blasphème,

La matière se meut en sa stupidité,
L'affreuse solitude est à jamais la même,
Et l'homme seul répond à l'homme épouvanté.

Mais si, abandonnant la tour d'où il interrogeait les astres, le poète descend dans la vie, ne trouvera-t-il pas des tourments comparables, une pareille solitude?

Mais puisqu'ici-bas rien n'aime une âme qu'une âme ;
Aimons-nous...
Ah ! je veux oublier qu'il est encore un monde,
    Le front sur tes genoux.

Cependant il y a, dans sa confiance, je ne sais quel trouble et quel doute :

Femmes, les livres que j'ai lus
M'ont conseillé de vous maudire,
Mes yeux ne s'en souviennent plus
S'ils rencontrent un beau sourire.

Ce sourire, comme il le voudrait déchiffrer, comme il y démêle, sous les promesses de la volupté, l'annonce de tous les pièges et de toutes les tristesses ! Ce sourire ambigu, il l'a déjà analysé aux tableaux de Vinci :

Ce grand sorcier laissait aux lèvres de ses femmes
Voltiger ce souris cruel et gracieux,
Long souris qui dévoile et qui cache leurs âmes,
Et raille tristement la douceur de leurs yeux ;

mélange inquiétant d'ivresse heureuse et de mélancolie, qu'il saura bien retrouver aux visages réels :

Les plus avisés n'ont pu dire
Si son rire malicieux
Se moque de ses grands beaux yeux
Ou si ses yeux plaignent son rire.

Mais ce cœur trop avide, —

Ce pauvre cœur en vain réclame
L'éternité pour ses amours, —

le voici qui se lamente encore à l'heure des matins amers et des roses fripées :

Je sais trop bien, hélas ! et c'est là ma misère,
Que l'être humain toujours ignore l'être humain...
Tu n'as jamais rien su des douleurs dont je souffre,
Rien su...
Dans mes douleurs tu n'as senti que ta douleur...
Ce n'est pas moi qu'elle aime en moi, c'est sa chimère...

Et, déchiré, comme ivre de désespoir, mais ne sachant plus à quelle porte frapper pour demander ce bonheur qu'il pense toujours être près de saisir et qui s'enfuit toujours, d'une voix où retentit la révolte, il s'écrie :

O toi qui veux, lassé de ton âme ulcérée,
Reprendre un peu de force après de longs combats
Et boire un coup de vin à la coupe sacrée :
N'aime pas, n'aime pas !

Mais vous l'entendez aussi qui murmure ces vers où le *carpe diem* refleurit :

> Aime n'importe qui, mais aime, et sois heureux
> D'un sourire et d'une caresse...
>
> Le sable de tes jours déjà presque à demi
> Remplit le sablier qui penche.
> Jeune Homme pense aux jours où ton cœur endormi
> Aura froid sous la pierre blanche.

***

Jean-Jacques se plaisait à prétendre que l'homme qui pense est un animal dégénéré. C'est — peut-être — un animal malheureux, qu'il faudrait dire.

> S'il est un homme heureux et qu'ici-bas j'envie,
> C'est celui-là qui vit sans penser à sa vie :
> Il laisse s'effeuiller ses jours au vent du sort,

dit le poète, et, d'une manière plus rude, Jules Laforgue, lassé de méditer, devait avouer ce désir d'une existence d'où la pensée fût bannie :

> Ah ! paître, sans but là-bas ! paître !...

N'est-ce point pourtant M. Paul Bourget qui avait écrit :

> Celui-là seul connaît l'émotion profonde
> Qui, grave, ayant cloîtré son cœur aux bruits du monde,
> Comme un bon moine, vit pour jeûner et prier.
>
> Seul le labeur est vrai, la joie est insensée.
> Malheur au lâche à qui sa chair fait oublier
> La seule vie humaine et sainte : la Pensée.

Mais la pensée, quelle compagne dangereuse et sinistre, et qui gâte tous nos plaisirs, et qui raille, et qui fane toutes les roses dont l'odeur est au point de nous enivrer.

> La dupe du désir de n'être jamais dupe

au plus suave des breuvages ne démêlerait-elle pas une saveur empoisonnée?...

Mal triste de tout craindre et tout analyser...

Les heures agréables, loin de les caresser avec passion quand elles palpitent dans ses mains, il médite et songe qu'elles passent et qu'elles ne reviendront plus ; et le plus doux des bonheurs, loin qu'il s'en puisse charmer, il n'y voit que l'image douloureuse et qui le désespère d'anciennes voluptés.

Aujourd'hui si mon cœur tremble, je crois qu'il ment...

Quel bonheur pourra-t-il jamais étreindre sans larmes, ce tortionnaire de soi-même :

Ma pauvre âme ressemble aux étranges tableaux
Des maîtres anciens, où l'on voit des bourreaux
Écorcher lentement, et d'une main dévote,
Quelque hérétique impur qui se tord et sanglote,
Au milieu d'un public de bourgeois sérieux
Qui, pour juger l'artiste, ouvrent tout grands les yeux..

Il ne se faut donc point étonner qu'après le dithyrambe, le poète lance l'anathème, quand, à propos de la mort :

Quoi que ce soit : enfer peuplé de cris sauvages,
Anéantissement éternel, ou voyages
A travers l'infini du monde sidéral,

Tu ne trouveras pas, pauvre chair harassée,
Ni toi, cœur lamentable, un plus terrible mal,
Plus lancinant et plus cuisant que la Pensée.

***

Prisonnier d'un cœur morne et d'un ténébreux monde...

tel apparaît le poète et, dans ses vers, souvent se peignent les images de la captivité :

Ma jeunesse ne fut qu'une longue agonie
Tout entière passée en un ennui cruel,
Comme un lion en cage à regarder le ciel...

Comme le prisonnier qui voit passer dans l'air
Un grand aigle, elle sent tout le poids de ses chaînes...

Un aigle en cage usant son bec contre un barreau...

et le souvenir d'une tendresse lui est triste et doux,

Comme par les barreaux d'une prison, la vue
De quelque verdoyante et lointaine étendue.

Mais ne peut-on, à ce point de la détresse, essayer de s'enfuir? Emporte-moi, wagon, enlève-moi, frégate, s'écriait Baudelaire ; fuir, là-bas, fuir, soupirait Mallarmé. A quoi bon ces vaines tentatives? Horace ne nous a-t-il pas enseigné déjà qu'ils changent de ciel et non point d'âme, ceux qui courent par delà les mers ; — et M. Paul Bourget :

Pour le mal dont je souffre il n'est pas de remède.
Puis-je un jour devenir à moi-même étranger,
Et, contre un autre cœur jeune et joyeux, changer
Ce cœur morne, — mon cœur, — dont le dégoût m'excède?

***

Allons-nous donc sombrer? Un lugubre désespoir nous étouffera-t-il? Le poète prononcera-t-il les paroles qu'il prêtait à l'amoureux d'*Edel* :

Par moments, je comprends que j'aurais bien raison
De boire un de ces soirs un verre de poison
Pour ne plus m'éveiller que là-haut, si la tombe
N'est pas un gouffre obscur où tout à la fois tombe
L'esprit superbe avec le misérable corps.

Ne l'entendez-vous pas qui murmure :

Qu'ils tombent, un par un, dans le gouffre éternel,
Ces jours qui ne feront jamais qu'un autre ciel
A nos yeux rajeunis éclaire une autre terre.

Qu'ils tombent donc, ces jours, et rapprochent celui
Où la Mort ordonnant à nos cœurs de se taire
L'Enfer ou le Néant guérira notre ennui !

Mais, à ce moment, la vieille terreur humaine laisse apparaître son visage :

Et cependant la mort approche, et j'en ai peur...
Et j'ai peur du néant comme on a peur d'un gouffre...

et, dans ce désarroi de l'homme qui se sait voué à la destruction et qui *y pense de près*, pour reprendre le mot de Pascal, jaillit enfin la confidence terrible, où le cœur et l'esprit s'avouent vaincus et s'abandonnent à la chute :

Je songe qu'aucun but ne vaut aucun effort.

***

Un pessimisme aussi sombre, aussi complet, nous l'avons vu s'épanouir encore aux poèmes de Jules Laforgue, et nous savons avec quelle déchirante volupté le poète des *Complaintes* avait bu le désespoir que lui servait le poètes des *Aveux*. Ne dit-il pas dans sa dédicace à M. Paul Bourget :

C'est tout. A mon temple d'Ascète
Votre Nom de Lac est piqué :
Puissent mes feuilleteurs du quai,
En rentrant, se r'intoxiquer
De vos *Aveux*, ô pur poète !...

Et l'on n'a pas oublié l'admiration que Laforgue vouait à la poésie de son ami aîné, et comme avec bonheur il répétait les beaux vers :

O nuit, ô douce nuit d'été qui viens à nous
Parmi les foins coupés et sous la lune rose...

D'ailleurs, si M. Paul Bourget, dans *Edel*, désespérant de jamais adapter à la vie son mortel scepticisme, nous conseillait le renoncement :

Fumons au nez des dieux tombés notre cigare,

Jules Laforgue reprend cette formule nonchalante et désabusée, pour écrire dans *le Sanglot de la terre :*

> Et pour tuer le temps, en attendant la mort
> Je fume au nez des dieux de fines cigarettes...

***

On pourrait, de plus d'une manière, expliquer la douleur qui gémit aux poèmes de M. Paul Bourget ; mais qu'il nous suffise de la rattacher au vers de Baudelaire et de nous souvenir

> D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve,

et de nous rappeler qu'à ses premières rencontres méditatives avec l'univers, l'auteur de *la Vie inquiete* ne ressemblait en rien, si l'on me permet d'écrire de la sorte, à la table rase de Descartes. Il portait en lui tout un peuple de hautes idées et de sentiments plus délicats que l'azur et que chaque minute de l'expérience devait heurter et meurtrir. N'a-t-il pas pris soin d'ailleurs, et à plusieurs reprises, de nous éclairer sur ce point?

> Moi, je vous répondis : « Nous voulons trop du monde,
> Et ce monde épuisé ne peut donner assez
> Pour remplir jusqu'au bord notre âme trop profonde,
> Car nous portons en nous tous les siècles passés.
>
> « Tous les rêves anciens qu'ont caressés les hommes
> Tous les pleurs amassés depuis quatre mille ans
> Nous ont fait les rêveurs malades que nous sommes,
> Et nous sommes très vieux et nos bras sont tremblants. »
>
> . . . .
>
> Les livres que j'ai lus quand j'étais tout enfant
> M'ont fait trop espérer. Ils m'ont gâté la vie,
> Et ma pensée en eux exaltée et ravie,
> En vain d'un grand dégoût du réel se défend.

Il fallait, pour triompher enfin de ces détresses, un cœur ferme, une tête solide, et, depuis ces temps de

trouble et d'angoisse, les livres de M. Paul Bourget ont su montrer aux hommes que leur auteur avait l'âme forte, l'esprit robuste. Il lui fallait trouver une doctrine qui conciliât le rêve avec la vie et qui utilisât heureusement les réserves d'énergie, d'ambition magnifique et tout cet appétit du grand et du sublime qui avaient conduit sa jeunesse au désespoir. Cette doctrine, ses nouveaux ouvrages y puisèrent et y puisent leur puissance.

Mais nous redirons les paroles que Faust adresse à Hélène morte, lorsque au cœur du vieux sorcier retentit encore la voix *des fortes passions qui montent leur marée :*

Qu'importe la rançon d'une ivresse divine?
Lorsque Pâris posait sur ta blanche poitrine
Sa chevelure noire où s'oubliaient tes doigts,
N'as-tu pas frissonné de bonheur jusqu'à l'âme?
Et ce bonheur valait qu'Ilion fut en flamme,
Et que la mer roulât des cadavres de rois.

TRISTAN DERÈME.

LE BALZACIEN

Être balzacien n'est pas seulement lire et goûter Balzac; c'est s'en imprégner au point de tirer de lui aussi bien les préceptes moraux et sociaux pour la conduite de la vie, que les règles intellectuelles pour la direction de l'esprit. c'est aussi pratiquer le culte du héros avec la naïve dévotion du fidèle. Paul Bourget est balzacien ; il l'est, comme il est catholique : il croit, en raisonnant avec toute la force de son intelligence, mais il pratique avec tout le zèle de son cœur.

L'illumination balzacienne l'a ébloui par un coup de foudre, alors qu'il avait quinze ans :

Dans le collège de Paris où j'achevais mes études, a-t-il écrit ici même, nous sortions tous les dimanches. Quelques-uns d'entre nous profitaient de cette liberté pour passer leur après-midi dans un cabinet de lecture établi rue Soufflot. Il a disparu depuis. L'arrière-salle où nous venions d'ordinaire était affreuse : une vaste table recouverte d'une étoffe ignoblement maculée en occupait le milieu. Des journaux et des revues la chargeaient. Un jour de souffrance l'éclairait d'en haut, si terne qu'il fallait, en hiver, allumer le gaz dès les quatre heures, et quelle abominable atmosphère ! La moisissure des livres empilés sur les rayons s'y mélangeait aux vapeurs du coke allumé dans la cheminée. Des vieillards pauvres, de mise délabrée, économisaient là les quelques sous que leur eût coûté ce chauffage à domicile ! Ce misérable endroit m'est sacré pourtant. J'y ai reçu un de ces coups de foudre intellectuels qui ne s'oublient pas.

Je me souviens. Il était une heure quand je demandais, bien par hasard, le premier tome du *Père Goriot* dans une de ces éditions dites du cabinet de lecture, qui ont, elles aussi, disparu de nos mœurs. Il en était sept quand je me retrouvai sur le trottoir de

la rue Soufflot, ayant achevé l'ouvrage entier. L'hallucination de cette lecture avait été si forte que je trébuchais physiquement. L'intensité du rêve où m'avait plongé Balzac produisit en moi des effets analogues à ceux de l'alcool ou de l'opium. Je demeurai quelques minutes à réapprendre la réalité des choses autour de moi et ma pauvre réalité. Ce phénomène d'ivresse imaginative s'accompagnait d'une si complète impuissance à coordonner mes mouvements que je mis un quart d'heure à gagner le collège Sainte-Barbe où je devais dîner. Il n'y avait pas trois cents mètres à franchir ! Aucun livre ne m'avait procuré auparavant les ravissements d'une pareille exaltation. Aucun ne me les a procurés depuis. On pense que mon premier soin fut de me procurer les autres œuvres d'un écrivain à qui je devais des impressions de cette force Je lus ainsi, dans l'ombre de mes dictionnaires, tous les volumes, les uns après les autres, de cette *Comédie humaine*. Si je ne ressentis plus l'accès de fièvre que m'avait donné le premier, leur prise sur moi fut singulièrement profonde. Ma vocation d'écrivain date de là. Si insensée que doive paraître cette confidence, j'ai, pendant des années, été soutenu dans cette dure carrière par l'image des littérateurs imaginaires dans lesquels Balzac a incarné sa propre énergie : le Valentin de *la Peau de chagrin*, le Daniel d'Arthez des *Illusions perdues*.

Et il conclut :

Encore aujourd'hui, ouvrir un volume de cet enchanteur, ce n'est pas uniquement lire un livre, c'est presque entrer dans un autre monde, qui fait, pour parler comme Balzac lui-même, concurrence à l'état civil... Pour moi, Balzac n'est pas un romancier que je préfère, c'est un romancier que je ne peux pas comparer aux autres. Je l'ai trop aimé, je l'aime trop pour n'être point partial à son égard, comme envers un artiste à qui l'on doit des émotions sans analogue.

Ainsi plus de cinquante années auparavant, dans une salle d'études voûtée du collège de Blois, le jeune Augustin Thierry, enivré par la lecture des *Martyrs*, découvrait soudainement sa vocation d'historien.

Mais la carrière d'homme de lettres ne paraissait aux parents de Bourget guère plus sortable qu'elle n'avait paru jadis aux parents de Balzac. Monsieur Balzac père, ancien homme de loi, voulait faire de son fils un notaire ;

Monsieur Bourget père, universitaire, voulait faire de son fils un professeur.

Il fut donc convenu à la sortie du collège que Paul Bourget prendrait ses grades en Sorbonne.

Logé dans une chambrette de la rue Guy-de-la-Brosse, près du Jardin des Plantes, il va pendant de longues années mener une terrible vie de labeur. Le jour, il assistera aux cours, plus tard il enseignera, mais la nuit ! La nuit, comme Balzac dans la mansarde de la rue Lesdiguières, il s'évadera vers le monde des images et des mots. Sa volonté, comme celle du Maître qu'il a choisi, est indomptable, et tout entière tendue vers un seul but : le Chef-d'Œuvre. Mais, s'écrie-t-il, douloureusement dans son poème d'*Edel* (1878),

> ... la paix de la nuit magnétique et du ciel
> Ne me guérissent pas du regret qui m'accable,
> Lorsque levant les yeux je vois là sur ma table
> — Cruelle raillerie à mon ambition, —
> Les bustes de Balzac et de Napoléon.

Il ne compose point de tragédie comme Balzac, car les jeunes gens de 1870 n'ont pas l'âme héroïque. Analystes et pessimistes, ces adolescents qui ont vu la défaite se replient sur eux-mêmes en choyant leur tristesse. Byron est leur modèle ; poèmes désenchantés et méditations philosophiques, voilà le lot des plus délicats, de ceux que blessent les visions trop crues d'un naturalisme envahissant.

A part une nouvelle, *Céline Lacoste*, parue en 1874, les premières œuvres de Bourget sont, comme *la Vie inquiète* (1875), *Edel* (1878), *les Aveux* (1882), des poèmes à la manière de Sully-Prudhomme, ou, comme les *Essais de psychologie contemporaine* (1883), des analyses philosophiques à la mode de Taine. L'ombre formidable de Balzac l'enveloppe et le soutient, mais l'apprenti n'a pas encore dégagé de l'œuvre de son maître la leçon personnelle qu'il doit en recevoir. Cette œuvre n'est encore pour

lui qu'un monde enchanté où il se réfugie aux heures d'abattement pour y retremper son courage.

Et pourtant, dès 1877, à vingt-cinq ans, il a essayé ses forces, il a composé son premier roman. De même que Balzac à vingt ans écrivait un exécrable *Cromwell*, pour conquérir par un chef-d'œuvre l'amour et la gloire, de même Bourget à vingt-quatre ans composait cette *Passion d'Armand Cornélis* — Cornélis ! le nom d'un de ses futurs héros — avec l'intention bien ferme de produire un chef-d'œuvre et d'entrer dans le monde comme le Raphaël de *la Peau de chagrin* pour y exercer les droits réguliers de l'homme de génie.

Il a certainement lu ce premier essai, du moins par fragments, à quelques-uns de ses aînés et camarades d'alors. Par une fiction, qui n'est que la réalité transposée, il suppose, dans *Edel*, que ce jeune auteur qui lui ressemblait comme un frère, réunit ses amis, qui ressemblent aussi comme des frères à ceux de Bourget, pour leur lire cet essai. A coup sûr les jugements qu'il prête à ces artistes choisis par lui sont ceux qu'il a entendus individuellement de chacun d'eux.

Donc, pour cette lecture fictive racontée dans *Edel*, cinq amis — le cénacle de d'Arthez — sont assemblés : Jean d'Altaï, Chambœuf, Alfred Amy, Clergé, Laurens (traduisez : Barbey d'Aurevilly, Richepin, Coppée, Félix Bouchor, Juvigny). Cinq heures durant, raconte l'auteur d'*Edel*,

> ... je lus phrase par phrase
> Ce livre où j'avais mis tout mon cœur dans l'extase.

Mais les amis restent muets ; le jeune auteur les adjure de se prononcer. Alfred Amy, Clergé, Laurens, se taisent ; Chambœuf

> ... prit enfin la parole :
> Voici, dit-il, ton œuvre est étrange, elle est folle,
> Tu fais passer le monde à travers un cerveau
> Fumeux et travaillé comme le vin nouveau.

Tour à tour furieux, pâmé, tremblant, mièvre,
Ton style est d'un malade et sa phrase a la fièvre,
Tes rêves ne sont pas larges, francs, bien portants.

L'aîné de tous, Jean d'Altaï, se lève alors :

Soit, dit Jean d'Altaï, mais c'est qu'il fait ses dents ;
C'est une bonne fièvre, allez ; plus il s'égare,
Plus il est violent, tourmenté, fou, bizarre,
Plus je l'aime, car tout vaut mieux que d'imiter ;
Il a voulu créer à tout prix, inventer,
Ne pas salir ses pieds dans les bottes des autres,
Il a pu se tromper, mais il est bien des nôtres,
Oui, monsieur.

Mais, moi, dit le poète,

... je me sentais des sueurs d'agonie
A répéter : « Malheur à moi s'ils disent vrai !
Je suis perdu, jamais je n'exécuterai
Un coup d'État vainqueur sur cette renommée
Dont j'ai besoin pourtant pour avoir mon aimée. ».

L'insensible *Edel* lui échappe, et dans son désespoir, le pauvre amoureux jette au feu les mauvais conseillers qui l'ont conduit au désastre : Stendhal, Heine, Byron, Musset, et entre tous, Balzac :

Tremblant je leur criais des injures sauvages :
« Toi, Balzac, toi qui m'as donné la passion
Absurde d'une vie à la Napoléon,
Sans toi, j'aurais coupé les ailes à mon âme.
Tiens, brûle. » Et je lançais les livres dans la flamme
D'un grand feu que j'avais allumé tout transi.

Six ans se passent, comme pour Balzac, après son premier échec. Les idées de Bourget ont mûri dans son cerveau, s'y sont classées. Il a pendant ces six années beaucoup lu, beaucoup étudié, beaucoup philosophé et c'est solidement armé, après avoir médité ses vigoureux *Essais de psychologie contemporaine*, qu'il aborde le roman, en 1883, avec *l'Irréparable*. Il sait bien que l'effort suprême de la littérature d'observation est de reproduire à la fois

les mœurs et le caractère, mais il sait aussi que Balzac seul a été capable de cette double vision du monde social et du monde individuel. Il se limitera donc volontairement et sagement à l'analyse des caractères, à la psychologie vivante, suivant une expression chère à Taine.

Peut-être, a-t-il écrit, y avait-il alors quelque courage à reprendre cette tradition du roman d'analyse en plein triomphe du roman de mœurs et quand les maîtres de cette dernière école déployaient une supériorité de talent incomparable.

Ce qu'il va chercher, après les longues méditations des *Essais de psychologie*, c'est à renouveler le roman de caractères par la mise en action des grandes lois connues de l'esprit, et parmi les quelques chefs-d'œuvre qu'il cite comme modèles, il ne manque pas d'indiquer trois romans de Balzac : *Le Lys dans la vallée*, *Louis Lambert* et *la Muse du département*.

Pendant près de vingt ans, de *l'Irréparable* (1883) à *Monique* (1902), Bourget s'en tiendra à la formule du roman d'analyse qu'il enrichira de toutes les données que son intelligence et ses innombrables enquêtes lui ont permis d'acquérir. Mais son évolution est loin d'être achevée. Il n'a encore parcouru qu'une partie du domaine que Balzac lui a révélé dès ses jeunes années.

Lentement, profondément, il s'assimile la pensée de son maître. C'est par l'intérieur, par l'effet d'une méditation continue qu'elle pénètre en lui. Après le Balzac analyste, c'est le Balzac social, le Balzac politique et religieux qui vient vivifier l'œuvre de son disciple.

L'Etape, en 1902, marque le début de cette seconde phase de l'évolution de Bourget, la phase actuelle, la phase du roman social. Mais trois ans avant *l'Etape* on lisait déjà dans la préface de ses *Œuvre complètes* (1899) :

Pour ma part, cette longue enquête sur les maladies morales de la France actuelle... m'a contraint de reconnaître à mon tour.

la vérité proclamée par des maîtres d'une autorité supérieure à la mienne, Balzac, Le Play et Taine, à savoir que pour les individus comme pour la société, le christianisme est à l'heure présente la condition unique et nécessaire de guérison.

Cette influence de Balzac sur les romans sociaux de Paul Bourget est encore plus fortement attestée le 22 février 1912, dans une conférence du *Foyer :*

La littérature sociale, dit-il, est celle qui, rattachant l'individu à la société, derrière les accidents privés aperçoit le travail des grandes causes générales, et qui les cherche, ces causes, qui, sous les événements passagers, discerne les lois durables. Par suite, elle suppose des conclusions ; c'est une des variétés de la littérature à idées... Elle apparaît, chez nous, chez Balzac, dans un génie à double tendance qui tient à la fois de l'artiste et du savant. Toutes les qualités des grands artistes, Balzac les possède. Aucun homme depuis Shakespeare, Molière et Walter Scott n'a mis sur pied plus de figures vivantes et qui ne s'oublient pas. Mais il est en même temps un savant, c'est-à-dire un homme qui va cherchant les conditions nécessaires et suffisantes des phénomènes.

Balzac a transposé dans l'ordre moral et social les théories biologiques de Geoffroy-Saint-Hilaire, et l'avant-propos de la *Comédie humaine,* où la doctrine balzacienne se trouve le plus exactement définie, sera le bréviaire de Bourget composant *l'Etape* et *l'Emigré.* Mais de même que le Bourget psychologue était tout nourri des romans d'analyse de Balzac, *le Lys dans la vallée, Louis Lambert,* de même le Bourget sociologue est tout imprégné des grands romans sociaux de son maître, *le Médecin de campagne, le Curé de village, les Paysans.* Pour lui, la véritable formule du roman social est la formule balzacienne, et *le Curé de village* en particulier lui en fournit le meilleur exemple, car c'est, nous dit-il,

Un roman... qui montre, et qui, après avoir montré, essaye de comprendre la signification du tableau montré. C'est le roman à idées très différent du roman à thèse, parce qu'il est une œuvre de recherche et non pas d'argumentation, aussi scrupuleuse-

ment exact que le roman réaliste, puisque cette recherche suppose une solide documentation ; et c'est le roman social.

Le sociologue aussi bien que le psychologue procède donc de Balzac. Par-dessus l'influence de Stendhal, par-dessus l'influence de Taine, l'influence de Balzac domine l'œuvre de Bourget. Aussi est-il déconcertant de constater que les *Essais de psychologie* qui contiennent un Stendhal et un Taine ne contiennent point de Balzac, non plus que les autres volumes de psychologie et de critique. Pourquoi cette lacune? Elle est si anormale que Bourget a eu le souci de s'en expliquer dès la première publication des *Essais* dans la *Nouvelle Revue*, en 1882 :

Il aurait fallu, pour être logique, écrit-il, commencer par le grand initiateur moderne : Balzac. Mais le travail a été fait par M. Taine, de telle façon qu'il n'y a plus lieu d'y revenir.

Ainsi, Paul Bourget n'a jamais consacré à Balzac d'étude d'ensemble, mais s'est borné à compléter Taine sur quelques points. Nous lui devons, entre autres, l'étude la plus pénétrante qui ait jamais été écrite sur *Balzac nouvelliste* et plusieurs vigoureuses dissertations sur les idées politiques et sociales de Balzac.

On peut dire que nul auteur contemporain n'a plus que Bourget nourri sa pensée de la substance balzacienne. Il a demandé à Balzac, dès sa jeunesse, cette méthode intellectuelle que la fréquentation de Taine lui a permis de porter à son plus haut degré de précision. Au fond de Bourget comme au fond de Balzac on trouve sous le romancier un homme altéré de science, disons le mot, un savant en puissance. Tous deux prônent la méthode scientifique : Balzac ne jure que par Geoffroy-Saint-Hilaire, Cuvier, Buffon ; Bourget jeune homme hante l'hôpital, les laboratoires, et dans sa maturité fréquente assidûment les plus grands psychiâtres de son époque. Les mots : psycho-physiologie, clinique, clinicien font partie intégrante de son vocabulaire. Comme Balzac, il a intitulé

Physiologie un de ses romans d'analyse, il appelle *André Cornélis* une planche d'anatomie morale, les problèmes de l'hérédité, de l'inconscience sont pour lui des problèmes auxquels il s'attaque couramment. « C'est, dit Maurice Barrès, une nature de savant terriblement préoccupé de physiologie, qui possède jusqu'à la manie, si j'ose dire, le goût des études médicales. »

Mais si les ressorts intérieurs de sa pensée sont bien estampillés à la marque de Balzac, combien d'autres éléments de son tempérament intellectuel et moral sont empreints de la griffe du maître !

Les façons de vivre quand il débute dans la carrière des lettres sont copiées sur celles de Balzac à vingt ans ; de même que, plus tard, il aura, comme son héros, sa crise de dandysme, ses cravates, ses cannes. Le charmant René Vincy *(Mensonges)*, qui lui ressemble si fort, sera sensible, comme Balzac, aux satisfactions de la vanité mondaine et déclarera : « Nous autres gens de lettres, nous avons tous cette rage du décor brillant. Balzac l'a eue, Musset l'a eue, c'est un enfantillage qui n'a pas d'importance. » Et ce même René Vincy, enivré par la lecture des romans de Balzac, « cette Iliade dangereuse des plébéiens pauvres, » se promène sans cesse dans les nobles rues du faubourg Saint-Germain, évoquant derrière les hautes fenêtres le profil d'une duchesse de Langeais ou de Maufrigneuse.

On citerait dans l'œuvre de Bourget mille traits de ce genre. Le souvenir de Balzac ne le quitte pas, la *Comédie humaine* est depuis plus de cinquante ans son livre de chevet. Il lui empruntera des titres comme *Séraphita-Séraphitus*, pour une poésie d'*Edel*, la *Physiologie du mariage* nous vaudra la *Physiologie de l'amour moderne.* Ses héros comme ceux de Balzac auront des blasons, composés par quelque Gramont inconnu ; leurs noms seront aussi soigneusement choisis que ceux de Bénassis et de Z. Marcas ; l'Auvergnate de *Mensonges* aura ses tics

de langage aussi soigneusement notés que les *tiyeuls* de maman Vauquer. Et nous verrons, comme dans *la Comédie humaine*, reparaître d'un roman à l'autre Madame Moraines, le baron Desforges, Casal, tels les grands premiers rôles de *la Comédie humaine*. Certains épisodes des romans de Bourget seront même des calques balzaciens et l'on trouvera dans *l'Eau profonde* une Mme de Chaligny, sœur de Mme Jules de *l'Histoire des Treize*.

Mais la vraie dévotion intellectuelle va plus loin encore. Bourget se réjouira avec le vicomte de Lovenjoul retrouvant la fameuse canne aux turquoises, et il préfacera en hagiographe l'inouï Vapereau de Balzac, le *Répertoire de la Comédie humaine* de Cerfberr et Christophe. Comme tout bon balzacien Bourget possédera même sa relique personnelle sous la forme d'un petit carnet rouge où Balzac inscrivait ses achats chez les antiquaires. Un jour même il écoutera religieusement son vieil ami Barbey lui conter comment il a vu le héros une fois dans sa vie :

> J'ai vu Balzac une fois, mon *fî*, lui dit un jour le vieux connétable, et c'était au café de la Régence. Vous comprenez que je le regardais, comme les Alpes. Il a demandé une bouteille de vin de Bordeaux. Il s'est versé un verre qu'il a bu et je l'ai vu rire à sa pensée.

Et Bourget recueillera pieusement, sans sourire, ce souvenir infime, puéril et glorieux, de l'homme qui, des yeux qui le regardaient, avait contemplé le grand homme.

Aujourd'hui encore l'envoûtement de Bourget n'a pas cessé et lorsqu'il montre dans son salon de Chantilly une belle gravure à l'eau-forte représentant Louis XVIII assis sur son trône, en posture d'audience, il vous dit tout bas à l'oreille : « Il attend Félix de Vandenesse. »

MARCEL BOUTERON.

LE ROMANCIER

I

Pour bien juger de l'influence de Paul Bourget et de son importance dans l'histoire de la littérature, il faut d'abord se représenter ce qu'était cette littérature aux environs de 1881 et de 1882, époque à laquelle commencèrent de paraître dans la *Nouvelle Revue* les *Essais de psychologie contemporaine.* On était alors en pleine période de la « tranche de vie »; Zola, puisant dans l'exemple de Balzac, de Flaubert et des Goncourt ce qui était le plus nécessaire à son tempérament, avait promulgué les règles d'un jeu nouveau qui régnait alors souverainement sur les lettres. Il s'agissait de reproduire la réalité à tout prix, en choisissant de préférence la plus sordide, la plus basse, la plus vile. Mais que vaut la réalité si elle est dépouillée des lois secrètes qui l'ordonnent? En d'autres termes, que vaudrait la description purement extérieure d'une maladie, ramenée à ses phénomènes visibles et isolée de l'étude de ses vrais phénomènes, ceux qui affectent le sang, les tissus, les viscères? Les écrivains réalistes estimaient que n'importe quelle description du monde extérieur suffisait à l'art du romancier et du conteur. Le plus comique, c'est que, voulant être réels, ils firent dans cette réalité prodigieusement diverse et multiforme qui nous entoure, un choix extrêmement restreint et que, somme toute, le sujet de presque toutes

les œuvres de cette école tourne autour de quelques manifestations instinctives, très animales.

Cependant l'histoire littéraire du dix-neuvième siècle se résume dans ces deux courants : romantisme et réalisme (celui-ci étant la réaction de celui-là), plus un troisième qui dure encore et qui s'est formé vers 1880 et dont les *Essais de psychologie contemporaine* et *l'Irréparable* sont au nombre des premières manifestations.

Ce troisième mouvement consisterait par son essence même dans la recherche, sous les phénomènes du monde extérieur, des lois de la vie intérieure. (Je résume pour ne pas m'attarder aux définitions et aux formules.) Notez que cette explication ne s'applique ni au romantisme, ni au réalisme. Il faut insister aussi sur le fait qu'il n'y a aucune nouveauté littéraire, sinon purement extérieure, depuis les années 1880. Je vois à tout moment que de jeunes écrivains, bien intentionnés, mais imprudents, se risquent à dire en quoi ils entendent innover. Je n'entends nullement nier leurs nouveautés de détail, souvent même précieuses, mais indiquer qu'ils n'ont créé aucun courant neuf et que souvent, ils déclarent vouloir apporter quelque chose, qui fait le fond des préoccupations des écrivains depuis l'époque dont je parle. *Les Sœurs Vatard* ou *la Fin de Lucie Pellegrin* pouvaient bien surenchérir sur l'œuvre de Champfleury ou de Duranty ; elles ne développaient qu'un des côtés de Champfleury ou de Duranty.

Quand Paul Bourget commença à chercher, à travers la figure de Baudelaire, de Renan, de Flaubert, de Taine, de Stendhal, des Goncourt, de Tourguéneff et d'Amiel (et notez à quel point ce choix, sauf en ce qui concerne Leconte de Lisle et Alexandre Dumas fils est déjà significatif), les secrets de l'âme contemporaine, il donnait implicitement un ensemble de directions qui allait devenir la formule générale de notre temps.

Il est évident que, dans la future histoire littéraire du dix-neuvième siècle, l'influence de Bourget se mêlera à

celle des premiers symbolistes, de Verlaine, de Mallarmé et de Villiers de l'Isle-Adam et que les unes et les autres paraîtront à l'origine de ce mouvement nouveau, à qui il n'a manqué qu'un nom général pour frapper tous les esprits et qui aurait pu s'appeler l'*animisme*.

Remarquez que les hommes sur qui Paul Bourget a fait porter l'effort de son attention scrupuleuse sont justement ceux qui ont créé cet état d'esprit nouveau et que toutes les grandes influences qui ont suivi celles-là n'ont fait qu'en accentuer les tendances. Pour M. Bourget, en particulier, il faudrait ajouter celle de Ribot, le Ribot des *Maladies de la volonté, de la mémoire* et *de la personnalité*, et de William James, qui fut son ami. Pour nous ce fut hier Dostoïewsky, Ibsen, Tolstoï, Emerson, Nietzsche, Gobineau ; c'est aujourd'hui Arthur Rimbaud, Siegmund Freud, Tchékov, et ceux qui sont déjà formés en particulier par ces influences antérieures, Barrès, André Gide et Proust, par exemple.

Je ne dirai pas que M. Paul Bourget fût le seul à son époque à prévoir dans quel sens allait évoluer la vie littéraire. Il faudrait, à côté de son nom, indiquer ceux de Téodor de Wyzewa, d'Édouard Rod, d'Émile Hennequin, d'Eugène-Melchior de Vogüé. On remarquera que ces écrivains furent tous des vulgarisateurs de littérature étrangère. Un des phénomènes essentiels de ce nouveau courant est dans son principe un vaste effort général pour intégrer à la littérature française quelque chose qui était particulier à la littérature anglo-saxonne et slave, et le lui faire intégrer, sans qu'elle y perdît rien de ses qualités primordiales, en lui annexant, non des formes littéraires excentriques, mais une province nouvelle : l'étude des particularités de l'âme. Peut-être paraîtra-t-il arbitraire que nous fassions naître la littérature psychologique en 1880 ; mais il faut se souvenir que les écrits de cet ordre parus avant cette date n'étudiaient que les phénomènes de l'amour, et non les diverses réactions de

l'âme humaine dans toutes les circonstances de la vie (1).

A ce moment, il se passa vraiment un fait moral nouveau. Voici, en effet, les lignes que je trouve à la seconde page de *l'Irréparable*, qui parut en 1883. C'est Adrien Sixte, celui qui allait devenir un des deux héros du *Disciple*, qui parle : « ... — Non, la personne humaine, la personne morale, celle dont nous disons *moi*, n'est pas plus simple que le corps lui-même. Par-dessous l'existence intellectuelle et sentimentale dont nous avons conscience, et dont nous endossons la responsabilité, peut-être illusoire, tout un domaine s'étend, obscur et changeant, qui est celui de notre vie inconsciente. Il se cache en nous une créature que nous ne connaissons pas, et dont nous ne savons jamais si elle n'est pas précisément le contraire de la créature que nous croyons être. De là dérivent ces volte-face singulières de conduite qui ont fourni prétexte à tant de déclamations des moralistes... Nous dépensons toute notre activité à poursuivre un but dont nous nous imaginons que dépend notre bonheur, et ce but atteint, nous nous apercevons que nous avons méconnu les véritables, les secrètes exigences de notre sensibilité. Que d'exemples de ces erreurs intimes fournirait l'histoire des conversions religieuses, si elle était étudiée par un psychologue !... Mais pourquoi remonter à ces témoignages de l'ordre mystique, lorsque l'expérience quotidienne nous permet d'observer sur place la dualité de notre être? »

Ce que Paul Bourget formulait avec un rare bonheur en 1883 c'était justement l'avènement de cette littérature nouvelle. Depuis lors, presque tout ce qui compte en France, — et peut-être en Europe, car les mouvements littéraires sont de moins en moins localisés dans les

(1) Il faut faire, bien entendu, une exception pour Pascal et pour Racine, comme aussi pour Vauvenargues et Joubert. Mais peut-on dire, par exemple, que la psychologie de Marivaux, de Laclos et même de Constant ait quoi que ce soit à faire avec notre vie psychique?

nations, — procède à l'investigation de « ce domaine obscur et changeant » auquel fait allusion Adrien Sixte.

C'est un phénomène psychologique de cet ordre *dualiste* que nous décrit *l'Irréparable;* la profession de foi de Paul Bourget est formelle ; c'est la vie de l'âme qu'il va traduire. Et pour qu'il n'y ait aucune équivoque, il prendra pour héros un jeune rêveur anglais de ces années-là, un disciple et un ami de Dante-Gabriel Rossetti, et il lui fera composer des eaux-fortes sur les vers suivants de ce même Rossetti : « *Ah! dear one, you have been dead so long...* Ah ! chère aimée, vous avez été morte si longtemps ! » — d'Edgar Poë : « *By the side of the pale faced moon...* Tout à côté de la face pâle de la lune » — de Shelley : « *The hopes which thou and I beguiled to death on life's dark river...* Les espérances que toi et moi avons laissées mourir sur la sombre rivière de la vie. » Ainsi en faisant mouvoir ses personnages dans l'atmosphère de ces poètes anglais qui n'ont jamais fait allusion qu'à cette vie profonde et secrète de l'âme, Paul Bourget entendait bien donner aux romans qu'il allait écrire une direction diamétralement opposée à tout ce qu'il voyait se faire autour de lui. Qu'il ait toujours réalisé ce roman du « domaine obscur et changeant », si contraire aux définitions psychologiques de La Rochefoucauld et des moralistes classiques, je ne le dirai pas. D'autres considérations l'en ont trop souvent empêché ; mais sa préoccupation reste présente dans toute son œuvre. Et ce domaine obscur et changeant, ne voit-on pas qu'il a envahi toute la littérature contemporaine et plus que jamais en 1923, cinquante ans après l'apparition de *l'Irréparable*? Angleterre, Allemagne, Russie, Espagne, Italie, Scandinavie, Amérique, tout y passe comme la France. Citerai-je au hasard quelques œuvres étrangères, récemment révélées, le théâtre de *Pirandello* ou les *Cahiers de Malte Laurids Brigge*, de Rilke, *les Montagnes russes*, de John Rodker ou *Légende*, de Clémence Dane, Knut Hamsun ou Bojer,

Tchékov ou Ivan Bounine, Ramon Gomez de la Serra ou Ramon Perez de Ayala? Tout y parle du « domaine obscur », comme les livres des meilleurs d'entre les jeunes écrivains français. Voit-on maintenant que la grande littérature européenne forme depuis 1880 un bloc, une seule coulée brûlante, comme le romantisme de 1820 et le réalisme de 1860? Mais cette période risque de durer beaucoup plus longtemps que les précédentes. Et voit-on aussi à quel point Paul Bourget en a été un des initiateurs et des précurseurs? Et ce n'est pas une des moindres raisons pour lesquelles nous l'honorons aujourd'hui.

II

Ce qui allait intervenir pour modifier la conception fondamentale de Paul Bourget, telle qu'elle apparaît dans ce préambule de *l'Irréparable*, c'est la constatation que l'étude psychologique de l'homme pour garder son caractère abstrait devrait prendre sa mesure comme s'il était seul, comme s'il était l'individu en soi des métaphysiciens. Or, il n'en est rien. Cet homme agit. Ces actions ont des conséquences morales qui font intervenir d'autres êtres que lui. Il est social. Paul Bourget allait être forcé dorénavant de faire intervenir dans chacun de ses romans le réseau de la société ; et bientôt, donner ces vastes consultations sociales qui s'appellent *l'Etape, l'Emigré, Un Divorce*, sans compter ses chroniques de *l'Illustration* et les innombrables réflexions de chacun de ses ouvrages.

C'était suivre la tradition de Balzac, la tradition même de la littérature française. Je n'insisterai pas là-dessus. Brunetière a écrit des choses définitives sur le caractère essentiel de chacune des grandes littératures européennes ; et on pourrait ajouter des réflexions fort spirituelles sur ce fait que pour représenter l'homme solitaire, le Fran-

çais ait choisi un courtisan, *le Misanthrope*, et l'Anglais, un naufragé, *Robinson Crusoé.*

Cependant, vers 1880, il restait encore une tradition byronienne, romantique, d'ailleurs entretenue par Barbey d'Aurevilly : celle du beau ténébreux, de l'homme à bonnes fortunes, sentimental et un peu tragique (qui pourrait bien être, au fond, en France, une déformation, mais une évolution, de l'aventurier de Marivaux et de Le Sage). Ce jeune premier, qui avait été Grandisson, René, Manfred, était devenu Eugène de Rastignac, Lucien de Rubempré, Henri de Marsay, Julien Sorel ; il allait être Armand de Querne, Raymond Casal, Julien Dorsenne, François Vernantes. Le grand art de Paul Bourget fut de créer des caractères si représentatifs de la génération des années 1880 qu'ils sont devenus le type même des hommes de cette époque et que leur influence s'est étendue bien au delà de cette date et s'étend encore aujourd'hui (j'ai déjà dit tout ce que le Bertin et le Mariolles de Maupassant, le François Mintié de Mirbeau et le Dechartre d'Anatole France, — sans compter le Sperelli de d'Annunzio — devaient à cette création).

Cet homme était d'abord un analyste, un « introspecteur ». C'était là le trait essentiel qui le distinguait de ses aînés, même des héros de Stendhal. Ceux-ci s'examinaient tout en agissant et sans cesser d'agir, mais pour le plaisir d'y voir clair. Tandis que les héros de Bourget (et leur innombrable descendance) s'examinent pour s'examiner, souvent sans agir, et parce que pour eux le plaisir de vivre n'existe que s'il est vérifié à chaque seconde par un appareil enregistreur. Sensuels, capables de crimes pour goûter une émotion (puisque ce souci de se connaître a pour corollaire la nécessité de s'expérimenter), leurs fautes sont plus graves que celles des autres, puisqu'ils ne sont jamais innocents, et les conséquences de leurs fautes par conséquent plus tragiques. D'où accroissement de leur responsabilité. Le type du roman de Bourget est

dans cette formule : d'*Un Crime d'amour* à *la Geôle.*

J'ajoute que ses héros, hommes et femmes, sont toujours des êtres de haute culture, depuis Noémi Hurtrel qui lit au retour du bal les *Pensées* de Pascal et l'*Autobiographie* de Stuart Mill, jusqu'à la duchesse de Roannez. Et l'abus de la culture engendre, selon Paul Bourget, les mêmes erreurs que celui de l'analyse. Ici, je ne peux me retenir de dire que je trouve ses conclusions un peu sévères à l'égard de la culture. Rien ne prouve que, moins cultivés, ces personnages n'aient pas commis les mêmes erreurs ; et je tiens que les personnes cultivées et même trop cultivées, si elles commettent des fautes, qui tiennent parfois à cette culture, sont préservées aussi par elles de fautes plus graves et plus terribles qui sont, elles, l'apanage des êtres sans culture. Mais Paul Bourget estime que tout avantage intellectuel, financier ou social, dégénère en abus et par conséquent en vice, s'il n'est pas corrigé par une conscience parallèle et plus haute du devoir correspondant. Cette pensée, si sage d'ailleurs, est une des colonnes morales qui soutiennent l'édifice de son œuvre.

III

Ainsi Paul Bourget avait à la fois comme domaine à explorer le merveilleux afflux psychologique, qui s'était formé dans le dernier tiers du dix-neuvième siècle, et comme terrain d'expérimentation l'homme à la fois candide et méfiant, sentimental et sensuel, brutal et cultivé et par-dessus tout jaloux, qui représentait le type même des hommes formés autour de l'*Année terrible.* A l'aide de ces deux éléments, il allait mener cette vaste enquête psychologique qui remplit aujourd'hui cinquante-huit volumes et qui a occupé cinquante années uniquement vouées à la vie de l'esprit. Mais il lui fallait en quelque

sorte le levier qui mît ce monde en mouvement ; ce levier, il devait le trouver dans une conception du roman presque uniquement dramatique. Il lui a semblé, — comme d'ailleurs à la plupart des grands romanciers, — que les caractères ne se dessinaient tout à fait que si on les forçait de réagir en face de circonstances tragiques. Cela est vrai, avec cette restriction que l'état moral et sentimental de l'homme à l'état, pour ainsi dire, latent, et quand aucune de ces lames de fond ne le soulève, est peut-être plus vrai encore, — mais d'une vérité qui ne se manifeste presque jamais, la vérité du journal d'Amiel, par exemple, — puisque aussi bien, sitôt qu'il réagit en face des circonstances, il se trouve modifié par elles et n'est plus exactement l'individu qu'il se rêvait. Mais cet être intimement vrai n'est pas un personnage de roman ; *Hamlet* n'est sans doute, au fond, que le passage de cet être en soi, du monde de rêves où il s'est réalisé au monde de turbulence extérieure, où les circonstances exigent qu'il se place. Et Bourget a écrit aussi son *Hamlet*, qui est *André Cornélis*, un de ses chefs-d'œuvre.

Du moins, cette conception allait-elle permettre à Paul Bourget de traiter de grands sujets. On a fort ri, à la fin du naturalisme et dans les débuts du symbolisme, du *sujet*, comme on en rit aujourd'hui en peinture ; mais il n'en est pas moins que les sujets de romans existent en soi, en dehors même de la manière dont ils seront traités. Je veux dire qu'il y en a qui comportent par leur développement même une vue plus ou moins élevée de la vie humaine. *Le Père Goriot, l'Idiot* ou *le Moulin sur la Floss* sont déjà par leurs thèmes d'autres livres que les *Scènes de la vie de bohème, les Sœurs Vatard* ou *les Souffrances du professeur Delteil.*

Mais un vrai romancier trouve presque toujours les sujets dont il a besoin, et Paul Bourget est un romancier-né.

Il l'est d'abord par son pouvoir de créer des êtres com-

plets, différents entre eux, des êtres ayant une vie absolument personnelle, opposés par les circonstances dans des conflits où ils se heurteront, moins à cause de leurs intérêts que de la divergence totale de leurs rouages intérieurs. C'est là une des qualités les plus rares du romancier, une de celles que possèdent seulement les très grands, que ce pouvoir de fabriquer des individualités qui n'aient entre elles rien de commun, sinon, chez Bourget, une tendance marquée à l'hyperémotivité. Chacun de ses livres dresse ainsi des individus qui ne possèdent pas entre eux de communes frontières : d'où conflit et généralement désastre.

Il l'est ensuite par la densité de l'atmosphère où se meuvent ses héros. Il a coutume de dire que les personnages d'un livre « doivent être dans la chambre ». Avec lui, ils y sont toujours. Prenez le début de chacun de ses romans, *Cruelle énigme* ou *Cosmopolis*, *André Cornélis* ou *Un Drame dans le monde*, les personnages sont là, présents, aussi présents au bout de quelques pages que si vous les connaissiez depuis des semaines. Quels portraits que ceux du comte Scilly (1), d'Adrien Sixte (2), de Raymond Casal (3), de Philippe d'Andiguier (4), de Ribalta (5), du prince Fregoso (6), de Paul Vernat (7) ! Et quelle merveille que ces portraits de femmes, en même temps vrais et légèrement idéalisés, troublants et profonds, et qui gardent dans toutes les chutes je ne sais quelle pureté fondamentale ! Qui de nous n'a pas été amoureux d'Hélène Chazel (8), d'Alba Steno (9), d'Ely de Carlsberg (10),

(1) *Cruelle énigme.*
(2) *Le Disciple.*
(3) *Un Cœur de femme.*
(4) *Le Fantôme.*
(5) *Cosmopolis.*
(6) *Une Idylle tragique.*
(7) *La Geôle.*
(8) *Un Crime d'amour.*
(9) *Cosmopolis.*
(10) *Une Idylle tragique.*

de Suzanne Moraines (1), de Juliette de Tillières (2), de Gabrielle Darras (3), de Catherine Ortègue (4)? Paul Bourget les a dépeintes avec une tendresse infinie. Elles sont, elles aussi, « dans la chambre », mais elles baignent aussi dans un air différent, dans ce monde fait de mystère et de poésie, où les grands amateurs d'âmes féminines ont toujours à demi plongé leurs créations, depuis Shakespeare jusqu'à Tourguéneff. (Comparez une jeune fille de Bourget, par exemple, à une jeune fille de Zola !)

Il est encore romancier par un don aussi rare que tous ceux-là et qui est le sens de l'émotion. Il est impossible de lire la moindre page de lui avec indifférence. Il vous prend toujours aux entrailles, comme d'ailleurs ses contemporains, Loti et Maupassant. On peut être un admirable artiste comme Anatole France et ne jamais vous émou voir. Mais les plus grands de tous, les vrais créateurs, ne nous laissent pas le temps de formuler sur leur œuvre un jugement esthétique ; ils vous saisissent par la main et ils vous entraînent. Ils vous entraînent comme Walter Scott au sein d'un vieux château où de grands seigneurs douloureux demeurent fidèles à leur souverain dans une solitude où passent des jeunes filles romanesques ; ils vous entraînent comme Dickens dans des rues tortueuses, vers des boutiques obscures et féeriques, sur les quais de la Tamise, ou, comme Balzac, à la pension Vauquer ou chez la baronne Nucingen ; mais ils ne nous donnent pas le droit de ne pas les suivre. Avec eux, il faut s'exalter, rire, pleurer, souffrir, il faut enfin communier avec l'humanité. Il en est de même avec Paul Bourget. A tout moment, un froissement du cœur vous avertit qu'il s'agit de créatures humaines qui souffrent ce que vous avez souffert ou ce que vous souffrirez. Ce don de l'émotion est certainement

(1) *Mensonges.*
(2) *Un Cœur de femme.*
(3) *Un Divorce.*
(4) *Le Sens de la mort.*

une des causes initiales du grand succès de Paul Bourget.

Enfin, il est romancier par son désir de donner de l'homme une idée totale ; cela l'a amené à la fois à considérer en lui l'être physique et l'être religieux. Personne ne connaît aussi bien que lui la physiologie de ses personnages. On lui a reproché lourdement à ce sujet d'être pédant. Mais on a toujours l'air pédant en face d'un ignorant quand on parle de ce qu'on sait. Trop de romanciers ignorent les lois élémentaires de la physiologie. Elles sont pourtant nécessaires à toute création. Et c'est le même écrivain qui donne à ses héros ces racines vivantes, ces angoisses métaphysiques et ces troubles de conscience que seule une religion peut apaiser. Ainsi il a dessiné de l'homme une image vaste et véritable, presque complète, à laquelle on ne peut reprocher que d'être souvent trop rigoureuse et même mécanique à force de logique, au lieu de garder ces contradictions, ces souplesses et cet ondoiement qui sont particuliers à la créature humaine. Mais c'est le défaut propre à tous les créateurs d'esprit critique et qui veulent trouver un motif discernable à nos actes. Si c'est un défaut, il est moins dangereux que celui auquel on n'est que trop porté aujourd'hui et qui consiste à ne tenir compte que des illogismes de l'individu comme si la vérité était seulement dans l'absurde. Je ne peux qu'indiquer le côté médical et religieux de l'œuvre de Paul Bourget ; je laisse à des esprits plus compétents que moi en ces matières le soin de les traiter ; mais il m'était impossible de ne pas les signaler, en tentant, comme j'ai essayé de le faire, de montrer quelques aspects de l'évolution de Paul Bourget et d'expliquer quelques-unes de ces qualités exceptionnelles et fondamentales qui font de lui un des plus grands romanciers français.

EDMOND JALOUX.

LE NOUVELLISTE

On peut lire dans la magnifique étude consacrée par Paul Bourget aux Nouvelles de Balzac : « Balzac savait qu'une nouvelle n'est pas un roman court et qu'un roman n'est pas une longue nouvelle. » Au seuil de ces quelques notes, je voudrais reproduire en manière d'épigraphe une phrase aussi juste, d'une vérité aussi concentrée — en l'appliquant au grand écrivain dont on fête aujourd'hui le jubilé littéraire. Paul Bourget sait qu'une nouvelle n'est pas un roman court et qu'un roman n'est pas une longue nouvelle. Qu'il serait utile de répéter cela sur tous les tons, jusqu'à satiété ! Il est extrêmement rare que le talent du récit court s'ajoute à celui du récit long et qu'on les trouve réunis dans la même personnalité. Les auteurs de romans copieux, les peintres de fresques ne se sont trop souvent qu'amusés à écrire des contes. Ils n'ont pas réduit leur sujet avec la patience des jardiniers japonais pour leurs arbres nains. Ils ont coupé une branche, l'ont plantée en terre et ont pensé qu'elle ferait illusion. Ainsi procèdent certains fleuristes pressés. Mais les feuilles restent trop grandes. Au surplus la branche, plantée dans trop peu de terre, ne tarde pas à mourir. Devant le Christ mort de Mantegna, Paul Bourget s'écrie : « Qu'elle est petite cette toile et que ce tableau est grand ! » Certains prétendent que l'art du miniaturiste est secondaire. Peut-être. Mais Rembrandt est aussi bien dans *le Philosophe en méditation* que dans la *Ronde de nuit.* Il appartient aux nouvellistes de s'ins-

pirer de ces exemples. Un travail utile est la comparaison des contes de grands romanciers avec leurs ouvrages de longue haleine. On reconnaîtra que chez Paul Bourget, comme chez Balzac, il y a brisure de la manière et que *la Grande Bretèche* est aussi loin du *Père Goriot* que *le Mythomane* du *Démon de midi*. Le roman démontre. C'est même une des principales qualités du roman supérieur que de démontrer complètement. La nouvelle suggère. « En revanche, a écrit Paul Bourget, c'est le genre le plus capable d'inquiéter la pensée. » Et plus loin, à propos de cette observation de Balzac : « L'art n'est que de la nature concentrée », il ajoute : « N'est-ce pas son chef-d'œuvre de recréer, comme cette nature le fait, dans ses moindres fleurs et dans ses moindres insectes, tout un monde, dans un si étroit raccourci d'espace et de matière. »

Si nous étudions les nouvelles de Paul Bourget, nous reconnaîtrons avec quel soin les sujets ont été choisis. Car c'est une caractéristique des maîtres du récit court : le choix du sujet. Trop vaste il donne, par une contradiction curieuse, une sensation de vide, de pauvreté. Trop mince, il donne lieu à des développements qui semblent interminables. Et c'est ainsi qu'un conte de trois cents lignes peut paraître plus lourd, plus indigeste qu'un roman de six cents pages ou plus hâtif, plus sommaire qu'une nouvelle à la main. Je cite toujours Paul Bourget : « Une nouvelle est comme un moment découpé sur la trame indéfinie du temps. La durée qui a précédé ce moment et celle qui le suit lui restent extérieures. » Cherchons ce moment dans quelques nouvelles de Paul Bourget, prises au hasard. *Le Père*. Un jeune homme vole deux médailles précieuses dans la cassette d'un moine. Celui-ci, saisi de pitié, dit au voleur : « Vous choisirez deux pièces et vous les garderez comme souvenirs. » L'auteur conclut : « Je reconnus, dans le regard que mon compagnon jetait sur le simple moine, *l'aube*

d'une autre âme... « Ce regard-là, ce moment, c'est celui qui se grave dans la pensée du lecteur. Le drame est court, ramassé, comme dans toutes les nouvelles tragiques de Paul Bourget, « parce que la terreur est de toutes les émotions humaines celle qui a le moins besoin de temps. » Observation que corrobore Edgard Poë. Prenons *Un Scrupule*, qu'il faut retenir comme une merveille de dosage, comme le type de la longue nouvelle remplie et achevée. Le héros a vu une adolescente pure dans un milieu infâme ; il la revoit femme et exquisement jolie et ramenée par la fatalité à ce même milieu. Elle l'a toujours aimé. Lui aussi, peut-être... Il la quitte pourtant, à l'issue d'un dîner fin, et elle lui baise la main avec respect. Le « moment » : ce dîner qui comptera éternellement dans la vie de l'un et de l'autre. Mais pour que l'impression soit profonde, il convient aussi que les portraits, brossés en quelques coups de pinceaux, saisissent par leur simplicité fulgurante. Ainsi font les maîtres qui effacent les détails inutiles pour ne garder que l'essentiel. Je lis dans *l'Echéance* : « Il avait de gros os et peu de muscles, des traits épais et le sang pauvre. » La synthèse du roman est dans une page, celle de la nouvelle dans une phrase.

Mais en poussant ces théories à l'absurde, on obtiendrait une sorte de mosaïque littéraire destinée à être lue avec une loupe et dénuée de toute grandeur d'ensemble. J'ai sous les yeux le portrait funéraire d'une impératrice de Chine. Le visage est supérieur aux plus beaux de Clouet. La robe d'un superbe rouge sombre fait une énorme tache rehaussée d'or ; mais l'impératrice tient entre ses bras un écran. Approchez-vous, prenez un verre grossissant et regardez : sur cet écran l'artiste a trouvé le moyen de peindre un frais et ravissant et compliqué paysage : des saules éclairés par une lueur laiteuse, une rivière d'argent, des coucous aux ailes déployées qui semblent nager dans le clair de lune... On

peut négliger ces enjolivements : le visage suffit, si grave, si triste, avec ces yeux qui hésitent entre la splendeur des beautés éternelles et le regret des choses de la terre...

Or, il faut ce visage, sans quoi il ne resterait plus qu'une anecdote. Dans une nouvelle de Paul Bourget — une de ses plus belles — l'humble huissier d'un ministère a un fils dont il a fait un grand médecin. Pour élever son fils, cet homme, jusque-là d'une honnêteté intransigeante, a volé le dépôt qu'un de ses chefs lui avait confié, à charge de subvenir aux besoins d'un enfant naturel que ce chef avait eu. Le thème de la nouvelle, ce n'est ni l'amour paternel qui pousse le brave homme à un crime, ni le remords du fils légitime pour le bonheur de qui l'injustice a été perpétrée, c'est l'horrible misère de l'autre, du vaincu, du déchet social. Morceau brossé largement, d'un trait de maître, parmi les charmants et émouvants détails.

Inscrire, au moment choisi, le fait caractéristique, voilà donc le secret. Vous connaissez le sujet de l'admirable *Luxe des autres?* Un écrivain qui aurait pu être grand, sacrifie ses rêves d'art au luxe de sa femme. Il devient un forçat de la copie. Plus il monte, plus il gagne d'argent, plus il devient célèbre, plus il prononce sa propre déchéance dans le secret de son cœur. Le « moment »? C'est celui où la fille, découvrant enfin le martyre de son père, cache son visage contre l'épaule de l'écrivain vieilli : « *Cette épaule devenue un peu plus haute que l'autre, à cause des innombrables séances devant la table de travail, la plume en main.* » Nous ne pouvons plus oublier le portrait.

Il est à remarquer que toutes les nouvelles de Bourget, courtes ou longues, ont une signification morale, qu'elles laissent derrière elles un prolongement infini. Nul n'a mieux dépeint le remords, thème inépuisable de contes tragiques. C'est, dans *le Talisman*, l'étude de l'envie chez un garçon de onze ans qui casse et cache la montre d'un

ami — unique instant de défaillance d'une âme droite et qui se ressaisit. C'est, dans *Monique*, l'étude de la jalousie chez une jeune fille, qui la pousse à commettre le forfait le plus atroce. C'est, dans *Reconnaissance*, l'étranger qui vole un tas d'or à Monte-Carlo et restitue la somme augmentée d'intérêts vingt ans plus tard, parce qu'il est redevenu honnête, parce qu'il a été soutenu dans la lutte par le souvenir d'une minute d'égarement. Largeur du plan d'ensemble, de l'idée mère ; conscience et recherche dans le détail. Quoi de plus émouvant que, dans *Dualité*, cette jolie femme, mère dévouée jusqu'au sacrifice mais qui reste quand même vouée à son linge fin et à ses bijoux précieux et qui offre comme cadeau suprême au confident de ses faiblesses, une larme dans « le sabot de Vénus » d'une orchidée. Partout, dans les nouvelles les plus réduites, comme dans les contes qui atteignent les proportions d'un roman, — *le Luxe des autres* est plutôt un roman ; je l'ai classé parmi les nouvelles car moins copieux que les autres romans de Paul Bourget, il a été conçu avec les procédés de Bourget nouvelliste, — l'étincelle se produit, cet effet de surprise qui est une des forces du genre. Dans la *Roulotte*, voici l'opposition d'une fiancée bourgeoise qui a tiré un coup de revolver sur un jeune homme parce qu'il lui refusait le mariage et d'une simple bohémienne qui s'est laissé arrêter et accuser de vol à la place de son amant. Dans ma *Maison de Saint-Cloud*, je relève ce trait : un petit tailleur en chambre, tout vieux, tout laid, tout humble et si pauvre. Or, il fait ses courses à bicyclette et choisit les rues les plus embouteillées : « les autres ne sont pas amusantes. » On remarque chez Paul Bourget comme chez tous les grands nouvellistes le souci du pittoresque dans la vérité. Un personnage curieux est un héros de nouvelle ; un héros de roman doit être un personnage général. Beaucoup de nouvelles — et des plus frappantes — de Paul Bourget sont les illustrations d'une pensée. Avec celle-ci : « une loi mysté-

rieuse veut qu'à côté de tout être dur et implacable, un dévouement se rencontre », il a écrit *la Meilleure part*, conte admirable.

La lecture des pages critiques définitives consacrées par le maître à l'art du conte et, surtout la lecture de ses contes eux-mêmes si prodigieusement charpentés et variés, si vrais, d'un accent si noble et si humain, constituent le meilleur enseignement qui se puisse imaginer. Toutes les ressources de l'esprit et du cœur sont mises en jeu. Le sujet arrive à l'originalité sans effort. L'auteur ne suit pas seulement les méandres de la vie, ce qui ne l'amènerait qu'à l'anecdote, il applique les méditations de sa pensée au riche trésor d'observation dont il dispose.

Ainsi Paul Bourget nouvelliste complète Paul Bourget romancier. Avec une science infaillible du dosage, il assigne à chaque thème les dimensions qu'il comporte. La plupart de ses contes enferment les sujets de volumes plus considérables. Aucun ne donne le sentiment d'avoir été écourté, cette sensation de hâte, de gêne, qui est l'écueil du genre. Il est impossible de les relire sans être frappé d'admiration et de respect pour cette imagination puissante, pour ce choix si artiste et si surveillé, pour ce bonheur d'expression dans les portraits, pour la vérité du dialogue. Comme les morceaux d'un miroir brisé, chaque nouvelle de Paul Bourget est un reflet de son œuvre.

HENRI DUVERNOIS.

LE DRAMATURGE

M. Paul Bourget a connu au théâtre de grands succès. *Un Divorce, la Barricade, le Tribun, l'Emigré,* ont tenu l'affiche de longs mois. Il est, je crois, à peu près unique qu'un écrivain, qui semblait devoir être exclusivement un romancier et qui avait conquis dans cette voie une gloire aussi brillante que solide, se soit laissé tenter par la scène et y ait transporté, avec autant de bonheur, son observation des hommes et son souci des grands problèmes de l'heure présente.

Aussi bien, le talent de l'auteur du *Disciple* a-t-il une infinie variété. M. Paul Bourget fut un poète élégant et précis, le roman lui doit quelques-uns de ses chefs-d'œuvre les plus fameux. Il a donné à la critique moderne l'un de ses titres les plus importants avec les *Essais de psychologie contemporaine.* Pourtant, M. Paul Bourget, de tous nos grands hommes de lettres, semblait, peut-être, celui qui était le mieux armé contre les séductions de l'art dramatique. C'est, en effet, à un don d'analyse, lucide et profond, qu'il dut sa maîtrise, et l'analyse, on le sait, est la vieille ennemie du théâtre qui, lui, ne vit que de synthèses.

Comment M. Paul Bourget passa-t-il du livre à la scène? Pour essayer de le découvrir, il faut remonter assez loin et suivre l'évolution de ce rare esprit chez lequel la volonté de juger toutes choses de haut n'a jamais aboli le sens aigu de la vie. Jules Lemaître a fort exactement défini les influences qui s'exercèrent tout

d'abord sur M. Paul Bourget. De Baudelaire il parut tenir un « mélange singulier de sensualité et de mysticisme » ; à Renan il emprunta « le dédain aristocratique », à Taine « l'esprit scientifique », à Stendhal sa puissance et son application d'analyste. La nécessité même de concilier toutes ces sortes d'influences, parfois contradictoires, poussa M. Paul Bourget vers une sorte de vaste dilettantisme, c'est-à-dire vers « cette disposition d'esprit, très intelligente à la fois et très voluptueuse, qui nous incline tour à tour vers les formes diverses de la vie et nous conduit à nous prêter à toutes ces formes sans nous tenir à aucune ». M. Paul Bourget voulut tout connaître, tout comprendre, tout sentir. Il alla partout et revint de tout. Il voyagea à travers toutes les idées comme à travers tous les pays. Mais sa curiosité ne fut jamais satisfaite et lui laissa une vague amertume et une sorte de malaise. Après ces pérégrinations sans nombre, il retourna un beau jour chez nous, chez lui et s'appliqua à renoncer à ces excursions intellectuelles. Quelques idées très simples et très fortes, coordonnées avec vigueur et finesse et qui peuvent se résumer en ce seul mot : « traditionalisme », lui apparurent seules comme dignes d'être défendues. Il oublia les terrasses embaumées de Florence, les élégances apprêtées de la campagne anglaise, les paysages mouvementés de l'Espagne et il revint en France où l'ombre des vieux arbres sembla lui donner la paix dont il avait besoin. En redevenant pour ainsi dire terrien, en s'enracinant, en abjurant pour toujours les satisfactions passagères et un peu troubles du cosmopolitisme, M. Paul Bourget, sans cesser d'être psychologue, se fit moraliste. Et c'est, je crois, parce qu'il se fit moraliste qu'il voulut être auteur dramatique. En effet, le roman lui avait suffi pour y développer des points de vue d'amateur d'âmes, des doctrines d'essayiste, ou pour nous intéresser à des hypothèses morales ou sentimentales. Mais lorsqu'il estima être en possession de vérités

plus graves et plus solides, de ces vérités qu'il ne s'agit plus de proposer à nos esprits, mais d'imposer à nos consciences, il éprouva le besoin de recourir à une tribune plus sonore et plus retentissante. C'est ainsi, j'imagine, que M. Paul Bourget dut être amené à songer au théâtre.

Il me semble que nous en trouvons la preuve dans *Un Divorce*, un des premiers ouvrages dramatiques de M. Paul Bourget, tiré d'un roman qui n'est point parmi les plus célèbres. La pièce qui lui emprunta ses situations principales est d'une violence et d'un pathétique autrement vigoureux. Il est rare qu'un romancier ait eu lui-même la clairvoyance de discerner le surcroît d'ampleur et de puissance que sa pensée prendrait à la scène. M. Paul Bourget en avait laissé le soin à d'autres pour *le Disciple*, pour *Mensonge*, pour *Une idylle tragique*. Pour *Un Divorce*, il voulut être son propre adaptateur. C'est que, cette fois, il ne s'agissait plus d'une action mettant aux prises les passions de trois ou quatre personnages, mais d'un problème moral et social. Cette remarque s'applique à toute l'œuvre dramatique de M. Paul Bourget; elle se plaît à élire entre tous, les grands sujets, ceux dont le livre semblait seul capable d'accueillir les vastes proportions et les lointaines conséquences, tandis qu'elle néglige les conflits individuels qui ne dépassent point l'aventure tragique dont ils déterminent et limitent les péripéties. Pourtant, de ces aventures-là, combien M. Paul Bourget en a imaginé qui auraient pu servir à tant de drames. Il les a dédaignées, parce qu'au théâtre son but est moins d'émouvoir que de persuader. Il est en cela l'élève d'Alexandre Dumas fils, auquel il a consacré dans les *Essais de psychologie contemporaine* une étude chaleureuse et lucide. « Examinez toutes ses pièces, écrit M. Paul Bourget, à partir du *Demi-Monde* jusqu'à *la Princesse de Bagdad*. Il n'y en a pas une au sortir de laquelle un utilitaire puisse répéter le : « Qu'est-ce que cela prouve? » du spectateur sceptique d'*Athalie*.

Toutes ces comédies aboutissent à un enseignement évident et direct, de même que toutes sont fondées sur un drame de la vie morale. L'auteur le reconnaît lui-même, et s'en fait gloire. A ses yeux, le théâtre qui ne démontre pas ce que l'écrivain croit être la vérité, n'est qu'un jeu de patience, indigne d'occuper un artiste sérieux... Le moraliste n'écrit point pour donner une fête à sa fantaisie, comme le poète, ni pour être ailleurs, comme le visionnaire, ni pour redoubler en lui le sentiment de la réalité, comme le faiseur de mémoires ou le romancier d'observation directe. Non. Il obéit à sa conscience, et ses livres deviennent des actions. » Alexandre Dumas fils n'avait pas voulu exprimer une autre pensée, lorsqu'il disait : « On ne saurait avoir, sans être fou, la prétention de faire à soi tout seul, une réforme générale, mais il est probable que cette réforme doit s'opérer graduellement. On choisit donc, lorsqu'on traverse ce monde, et qu'on a la volonté du bien, un point quelconque où se manifestent d'ailleurs, car ils sont visibles partout, les symptômes de l'imbécillité quasi-universelle. On y devient incessamment attentif et on la combat... Émettre une idée, formuler une théorie, soutenir une opinion devant le public, soit que l'on parle du haut d'une chaire, d'une tribune ou d'une scène, me semblent chose si grave, que mon esprit, je dirai même ma conscience, n'a de repos que lorsque je me suis bien assuré que j'ai agi en toute sincérité. »

Je suis bien certain que cette phrase empruntée à la préface de *la Princesse Georges* a toujours été présente à l'esprit de M. Paul Bourget, chaque fois qu'il forma le dessein d'écrire un ouvrage pour le théâtre. Il ne me paraît pas impossible que si Dumas fils n'avait pas existé, M. Paul Bourget ne se fût jamais décidé à devenir, même par occasion, auteur dramatique. Il ne l'est pas, à vrai dire, de naissance, en dépit de cette autre déclaration de Dumas, dans la préface du *Père prodigue :* « On ne

devient pas un auteur dramatique ; on l'est tout de suite ou jamais, comme on est blond ou brun, sans le vouloir. C'est un caprice de la nature qui vous a construit l'œil d'une certaine façon, pour que vous puissiez voir d'une certaine manière qui n'est pas absolument la vraie, et qui, cependant, doit paraître la seule, momentanément, à ceux à qui vous voulez faire voir ce que vous avez vu. »

M. Paul Bourget, malgré cet aphorisme dont la justesse peut bien comporter quelques exceptions, n'est pas auteur dramatique comme on est blond ou brun. Il l'est devenu, comme il arrive que l'on se teigne. La teinture n'a jamais exclu la sincérité. J'entends par là que M. Paul Bourget n'a pas abordé le théâtre comme un moyen d'expression qui lui fût naturel, mais parce que c'était la seule route qui s'offrît à lui pour atteindre à cette influence contagieuse que l'on ne peut excercer que sur une collectivité. Sa vocation ne provient pas d' « un caprice de la nature », mais d'une méditation de moraliste — d'un moraliste social — trop pressé, lorsque les questions qu'il envisage lui paraissent d'une urgente gravité, pour s'adresser individuellement à des lecteurs. Voilà pourquoi, comme Alexandre Dumas, M. Paul Bourget se plaît à rapprocher la « scène » de la « chaire » et de la « tribune ».

Revenons-en à *Un Divorce,* qu'avec la collaboration de M. André Cury, M. Paul Bourget fit représenter sur la scène du Vaudeville en 1908. Aussi bien de toutes ses pièces, celle-ci manifeste-t-elle le plus clairement les raisons qui l'ont décidé à recourir au mirage de la rampe — mirage qui ne cherche point à faire apparaître à nos yeux des villes enchantées et de merveilleuses oasis, mais les erreurs de mœurs sociales ou l'infirmité des lois. Esquissons rapidement le sujet essentiel de ces trois actes.

Gabrielle Darras fut naguère une chrétienne fervente. Les épreuves, les déceptions, la vie, ont obscurci sa foi. Mariée une première fois à M. de Chambault, un alcoolique dont elle a eu un fils, Lucien, elle n'a pas tardé à

divorcer. Elle a refait sa vie avec son second mari, M. Darras, qu'elle aime et dont elle est aimée. Darras est un homme loyal, probe, d'un esprit élevé et d'un cœur généreux ; serviteur passionné de la justice et libre penseur impénitent. De cette union une fille est née. Darras a consenti que sa femme donnât à la petite Jeanne une éducation religieuse. Mais en conduisant l'enfant au catéchisme, Gabrielle Darras a senti sa foi se raviver. Le désir bientôt ardent de rentrer dans le giron de l'Église s'empare d'elle. Elle s'ouvre de ce projet au père Euvrard, un ancien camarade de Darras à l'École polytechnique. Le père Euvrard déclare à la brebis égarée qu'elle ne saurait à présent rentrer au bercail. N'est-elle pas hors l'Église, puisqu'elle a accepté le bénéfice d'une loi conçue contre l'esprit chrétien? Il entreprend de lui faire la sombre énumération des conséquences du divorce.

Les prédictions du prêtre vont en partie se réaliser. En effet, Lucien de Chambault s'est épris d'une jeune étudiante en médecine, Berthe Planat. C'est une étrange petite personne, acquise aux idées modernes. Élevée par un oncle sociologue et socialiste, elle appelle de tout son vœu chimérique une société idéale. Elle a trouvé l'âme sœur, et surtout le cerveau frère, dans un jeune étudiant enthousiaste et éloquent, — si éloquent qu'il parvint à séduire Berthe, si enthousiaste qu'il l'abandonna en lui laissant un fils. — Lucien ignore le passé de la jeune fille. C'est Darras, son beau-père, qui le lui apprendra. Darras a élevé Lucien ; il a veillé à son éducation. Il l'a chéri et choyé. Il lui a inculqué ses théories et ses opinions, et par-dessus tout, le respect de la conscience individuelle. Le jeune homme refuse de croire aux révélations que lui fait Darras ; il se révolte, il s'indigne, des mots irréparables sont sur le point d'être échangés ; ils ne le seront qu'au second acte.

C'est Berthe Planat, elle-même, qui, simplement, avoue son passé à Lucien. Tout ce qu'on lui a dit est véritable.

Le pauvre garçon s'effondre, mais la jeune femme plaide sa cause. Elle n'a pas été séduite. C'est librement qu'elle s'est donnée à l'étudiant Méjan. L'union libre n'est-elle pas aussi sainte devant la nature que le mariage l'est devant Dieu? Lucien et elle n'ont-ils pas été toujours de cet avis? Berthe se trouve donc dans la situation d'une femme divorcée. Elle a peiné, elle a lutté, elle a souffert, pour élever son enfant. Elle a droit au respect et à l'estime de tous. Ses brûlantes revendications sont d'ailleurs fort désintéressées, puisqu'elle déclare à Lucien qu'elle refuse et refusera toujours de devenir sa femme. Lucien pourtant, a décidé qu'il en serait ainsi et il fait part de sa résolution à son beau-père. La scène entre les deux hommes est belle et véhémente ; c'est le point culminant de l'ouvrage. Le conflit des personnes se fond avec celui des idées. Darras essaye de démontrer à Lucien que l'union qu'il veut contracter est indigne de lui. Il donne ses raisons ; Lucien y oppose les siennes : c'est le choc de l'individualisme et de l'esprit de société. En fin de compte, exaspéré par l'opposition de son beau-père, Lucien va jusqu'à lui jeter à la face que s'il épouse Berthe Planat, son ménage sera en tous points comparable au sien. Berthe n'est-elle pas, elle aussi, une divorcée de l'union libre? Si Berthe a un enfant, Mme Darras n'en avait-elle pas un elle aussi? Et Darras, révolté par tant d'audace, s'emporte et déclare qu'il empêchera par tous les moyens l'accomplissement d'un tel projet. Qu'importe à Lucien? Il ira demander à son vrai père, M. de Chambault, l'autorisation que, seul, il peut légalement lui accorder — car Lucien n'a pas vingt-trois ans. — Mais le jeune homme trouve M. de Chambault agonisant et, quelques jours plus tard, il lui ferme les yeux.

Voici les sombres prédilections du père Euvrard presque réalisées. Le foyer des Darras n'existe plus. Bâti hors l'Église et contre elle, il ne pouvait connaître le bonheur et la vérité. C'est ce que la malheureuse Gabrielle constate

douloureusement. Elle supplie son mari, maintenant que M. de Chambault est mort, de consentir à leur mariage religieux. Darras refuse ; il ne démentira point, par cet acte, toutes ses idées. Lucien qui, depuis douze jours, n'a pas revu sa mère, vient l'embrasser et lui dire adieu. Il ne saurait plus longtemps demeurer auprès de Darras, dont il avoue d'ailleurs avoir toujours été jaloux. Il ira vivre en Suisse où il commencera ses études de médecine à côté de Berthe Planat. Mme Darras quittera son mari et se délivrera de la situation coupable où elle se trouve. C'est le père Euvrard qui, en dépit des insultes que ne lui ménage point Darras, la forcera à ne point quitter son foyer, pour veiller sur l'âme de la petite Jeanne dont son devoir maintenant est de faire une chrétienne qui, elle, ne divorcera pas. Ému par la loyauté du prêtre, Darras lui tend la main et lui demande pardon. Rien n'est plus noble que cette réconciliation des deux adversaires dont aucun ne capitule.

Nous trouvons dans cette pièce tous les traits caractéristiques du talent de M. Paul Bourget, dramaturge. Nous y devinons à chaque scène — et toute la pièce est construite de manière à mettre en évidence cette volonté — l'intention beaucoup moins de nous intéresser aux aventures du ménage Darras et aux amours de Lucien et de Berthe Planat, que d'illustrer par des images vigoureuses les conséquences néfastes du divorce. C'est ainsi que ce drame constitue un réquisitoire éloquent contre le divorce. Le sujet était cependant fatigué depuis les temps, en quelque sorte héroïques, où Émile Augier déchaînait les plus vives controverses en faisant représenter *Madame Caverlet*. Cependant, M. Paul Bourget est arrivé à rajeunir ce sujet qui paraissait épuisé. Comment cela? D'abord, par un singulier mélange de logique et de passion à travers lequel il s'est appliqué à « repenser » ce thème déjà vénérable. La logique passionnée ressuscite tout ce qu'elle touche. Ensuite, par un mérite qui éclate dans toutes

ses pièces, — je veux parler de cette impartialité absolue, totale, qui est la sienne. Celui-là n'avilit jamais l'adversaire. C'est la faiblesse habituelle des pièces à thèse où nous avons accoutumé de voir l'auteur prêter aux personnages chargés de défendre ses idées, les répliques les plus avantageuses, les développements les plus sagaces et les tirades les plus irrésistibles, tandis que celui qui le contredit ne débite que sottises et médiocrités. Ce procédé est vraiment trop facile ; il ne laisse point néanmoins de trouver encore des amateurs. Tout au contraire, M. Paul Bourget se fait une sorte de jeu brillant et probablement un devoir, d'établir aussi solidement les arguments de la thèse opposée que ceux de la thèse dont il entend démontrer l'excellence. C'est à cette intransigeante équité qu'*Un Divorce* doit sa valeur originale. Nous en venons même à nous demander parfois si nous n'allons pas être convaincus par les idées contre lesquelles M. Paul Bourget part en guerre ou, plus exactement, en croisade. A certains moments, nous sentons sa doctrine près de courir un danger dont il est l'artisan. De là l'intérêt de la lutte. Il y a combat et incertitude sur son résultat. Donc il y a action ; donc il y a pièce. Nous ne nous disons pas : que va-t-il arriver à Lucien? que va-t-il arriver à Darras? mais : est-ce Lucien ou Darras qui a raison? Je n'assure point, d'ailleurs, qu'il n'y ait dans cet ouvrage, dans son postulat un peu laborieux, quelque arbitraire, mais un auteur dramatique n'est jamais tenu à une complète vérité dans la position de son sujet. Bourget a édifié le sien en ne se préoccupant des sentiments de ses héros que dans la mesure où ces sentiments favorisaient l'acharnement du duel engagé. Il ne pousse point avant l'étude des caractères et se contente d'en tracer les grandes lignes. En revanche, il dépense toute son énergie et toute sa puissance dialectique dans les deux argumentations en présence. Il s'est attaché davantage à pénétrer les raisons du cerveau que les raisons du

cœur. Cette méthode est tout justement à l'opposé de celle qu'il emploie dans ses livres. Pour nous résumer : rien n'est plus éloigné de M. Paul Bourget, romancier, que M. Paul Bourget, dramaturge. A certaines heures, ces deux hommes ont dû se dire des paroles sévères, mais ils ne s'en sont point gardé rancune, car ils ont l'un et l'autre à leur disposition de la générosité toujours prête.

Nous pourrions, à propos des autres pièces de M. Paul Bourget, que ce soit *la Barricade, le Tribun* ou *l'Emigré,* constater une volonté et un pathétique analogues. Dans *la Barricade,* il a beaucoup moins songé à nous présenter une action fertile en péripéties et en coups de théâtre, qu'à nous persuader du devoir qui s'impose à chacun de nous de demeurer avec sa classe et de combattre avec elle. C'est ainsi que Philippe, qui voue tout son effort à l'avènement de la paix sociale et se fait l'apôtre du syndicalisme, reprend finalement sa place parmi les patrons, bien décidé désormais à penser juste et à taper dur. Dans *l'Emigré,* c'est un débat du même ordre qui s'établit entre le marquis de Claviers-Grandchamp et son fils Landri. Dans *le Tribun,* l'action ne concerne plus la question sociale, mais est un cas de conscience, celui du père qui, chef de parti, et résolu à punir la trahison de son fils, ne peut, au dernier moment, appliquer la sanction que son honneur lui commande. Je ne vois guère, dans le répertoire de M. Paul Bourget, qu'une pièce — et elle est en un acte — qui soit tout entière consacrée à l'analyse des sentiments : c'est *le Soupçon.* Mais alors même qu'il ne s'attaque pas à un grand sujet, M. Paul Bourget entend que la réflexion du spectateur prolonge le drame. S'il goûte *Francillon,* c'est que le rire qui s'en dégage « emporte avec lui une tristesse profonde et un enseignement ». S'il admire *la Femme de Claude,* c'est qu'il y aperçoit des sources de mysticisme.

Quelque temps avant sa mort, Dumas fils écrivait à M. Paul Bourget : « Je me suis remis à *la Route de Thèbes,*

mais je n'en vois pas la fin et je crains bien de ne la voir jamais. L'enthousiasme et l'emballement n'y sont plus. Je sais bien ce que je veux dire, mais je me répète sans cesse ; à quoi bon dire quelque chose? La vérité est que j'en sais trop long sur la nature humaine. Quand vous aurez pioché votre cœur humain encore une vingtaine d'années, vous verrez quelle lassitude. Quand je fais le compte des années que j'ai vécu, — et vécues, — j'arrive au chiffre de cent quarante à cent cinquante mille. »

Au rebours de son maître, M. Paul Bourget est passé, au cours de l'existence la plus glorieuse, de l'indifférence du dilettante à la certitude du doctrinaire. Les idées l'ont consolé des hommes. Mais à la scène où les tentations sont plus nombreuses et où, comme le disait Barbey d'Aurevilly, « Babylone n'est jamais bien loin », M. Paul Bourget s'est éloigné des embûches de l'analyse pour se réfugier dans les solides retranchements de l'idéologie. C'est ainsi que, séduit par le théâtre et le redoutant parce qu'il le séduisait, chaque fois qu'il eut recours à lui, le plus illustre psychologue de notre temps y sacrifia sa psychologie aux grands débats de la morale sociale.

ROBERT DE FLERS,
de l'Académie française.

LE CRITIQUE

J'entends par œuvre critique de M. Paul Bourget les *Essais de psychologie contemporaine*, celui de ses ouvrages de critique qui a marqué une date, exercé une influence encore actuelle, et fait entendre la voix d'une génération montante.

Les *Essais de psychologie* ont innové en cherchant, en isolant, parmi les grandes lignes de leur temps, les inspirateurs, les éducateurs d'où venait une génération nouvelle. Ces éducateurs, groupés en un conseil des Dix, fournissent moins des idées que des « exemples de sensibilité », offerts « à l'imagination des jeunes gens qui cherchent à se reconnaître eux-mêmes à travers les livres ». Les *Essais* s'attachent donc aux écrivains dans la mesure où ils apportent, révèlent et propagent certaines manières de sentir, — où ces manières de sentir sont propres à une génération passée et influent plus ou moins sur une génération présente, — où enfin ils permettent au lecteur de penser la réalité littéraire sous l'aspect de générations

En gros, et en usant des commodités dangereuses du langage abstrait, on peut donc dire que les *Essais* ont installé en critique l'idée de génération, ou, plus précisément, de génération en cours. Évidemment, il y avait longtemps que, dans la littérature du passé, le renouvellement des façons de sentir, de penser, d'écrire, avait été vu en fonction des générations qui vieillissent et se remplacent : la psychologie des générations de 1661, de 1700,

de 1760, revient comme un motif continuel de la critique du dix-neuvième siècle, et l'on sait avec quelle pénétration Sainte-Beuve en a usé. Les *Essais* ont incorporé au présent cette façon de voir. Ils ont fait de la critique un dialogue entre deux générations, ou, pour employer une métaphore plus balzacienne, l'ouverture d'un compte de succession, la *tradition* (au sens juridique latin) des pères aux fils. Le futur auteur de *l'Etape* considérait déjà, dans les *Essais*, la réalité littéraire sous l'aspect organique de la réalité familiale, et, à la galerie de portraits individuels qui embrassent souplement, dans les *Lundis*, la complexité vivante des lettres françaises, substituait l'unité d'une famille, l'image générique de certains traits, l'acquisition, la conservation et l'emploi d'un certain capital.

Notons d'ailleurs que c'est là une façon de voir et de « sentir » plus propre, en général, aux romanciers qu'aux critiques. On en trouve le schème vivant et vibrant dans les premières pages de la *Confession d'un enfant du siècle. Le Rouge et le Noir, Chronique de* 1830, figure le roman de la génération de 1830, voulu expressément par Stendhal. L'immense phénomène balzacien, c'est une famille humaine, une génération en marche qui occupe notre horizon avec une impérieuse unité. Car les assimilations, les passages, l'endosmose qui ont uni, au dix-neuvième siècle, le roman et la critique, fournissent un des aspects habituels de notre monde littéraire, et il était naturel qu'une critique ainsi conçue formât une étape dans une carrière de romancier.

***

Les œuvres d'un jeune mort de la guerre, Henri Lagrange, ont été réunies par ses amis sous ce titre magnifique : *Vingt ans en 1914*. Les dix morceaux des *Essais* et des *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*

pourraient porter un titre analogue : *Vingt ans en 1848*. Baudelaire, Renan, Taine, Flaubert, Stendhal, Dumas, Leconte de Lisle, les Goncourt, Tourgueniev, Amiel, tous les dix, sauf Stendhal, eurent, à peu d'années près, vingt ans l'année où mourut Chateaubriand. Et quand je dis : sauf Stendhal, — l'exception n'en est pas une, puisque la réputation et l'action de Stendhal (« je serai connu vers 1880 ») ont été encadrées par cette génération. *Vingt ans en 1848*, cela signifie qu'on est entré dans la vie d'homme sous le coup d'État, qu'on a passé la fleur de cette vie d'homme sous le second Empire, et qu'on est arrivé à l'état de fruit, de graine, c'est-à-dire d'influence, dans les premières années de la troisième République, qu'on a trouvé son public dans les jeunes gens de l'âge de M. Bourget.

Or les *Essais* mettent particulièrement en saillie ce trait des dix auteurs qui éduquèrent et formèrent les *Trente ans en 1880;* en dépit d'une vie active, intéressée aux plus hauts idéals de la science et de l'art, tous, ils participent à une même idée pessimiste de la destinée et de l'univers. « J'ai rencontré chez ces cinq Français (ceux des *Essais*) de tant de valeur, la même philosophie dégoûtée de l'universel néant. » Et les trois ou quatre Français, les deux étrangers des *Nouveaux Essais*, confirment en gros cette philosophie. Tout se passe comme s'ils avaient souffert, dans leur jeunesse, d'une maladie de croissance, et comme si la brusque dénivellation de 1848 à 1851 coïncidait, chez la plupart d'entre eux, avec une irrémédiable brisure.

De ces maîtres dont il fit le portrait à sa manière, il semble que M. Bourget ait gardé un peu cette figure de ligne brisée. *Le Disciple*, qui flotte sur les limites du critique et du romancier, marque, dans sa carrière, cette dénivellation brusque, cette conversion, ce passage de l'indépendance à la discipline, de la vie d'étudiant au « doctorat ès sciences sociales », dont il souriait

un peu (dans la faible mesure où les *Essais* sourient) à propos de Renan. Et l'on aperçoit facilement entre les lignes de ses livres la persistance d'un certain pessimisme, touchant non seulement le temps où il vit, mais la nature humaine en général, et recouvert, comme chez Renan, Taine, Dumas, Flaubert, par une santé intellectuelle et une volonté de grand travailleur. On trouverait, sur un autre registre, une autre image de ces mêmes traits, chez tels contemporains et tels compagnons de pensée de M. Bourget, comme Ferdinand Brunetière et Melchior de Vogüé, qu'à la manière de ses *Essais* on grouperait volontiers dans la même équipe que lui.



M. Bourget n'a donc pas conçu la critique comme un art de se promener voluptueusement à travers les écrivains et de déguster les grands vins, encore moins comme une curiosité dévorée par la passion de savoir, mais bien comme une manière d'utiliser, de profiter. Chacun des dix personnages des *Essais* lui a apporté des contributions, l'a aidé à se connaître, ou à se chercher, ou à se trouver. Mais il en est un dans les *Essais*, un dans les *Nouveaux Essais*, dont la part demeure prépondérante : c'est Taine et c'est Dumas.

Une longue préparation tainienne est ramassée dans les deux volumes. Le style déjà sympathise avec celui de Taine : comme lui, il est grave, tendu, sévère, oratoire, et bien des pages ressemblent à du Taine un peu décoloré. Les morceaux sont composés, les idées distribuées en une veine abondante et claire, coupée de repos éloquents sur les lieux communs. A l'image de Taine, et guidé comme lui par une habitude de composition oratoire, il groupe ses portraits autour d'une faculté maîtresse. De là des pages générales ou plutôt génériques, qui paraissent encore aujourd'hui solides, sur le Philosophe (Taine),

le Dilettante (Renan), le Psychologue et le Moraliste (Dumas), le Poète (Leconte de Lisle). La faculté maîtresse de Taine, c'est la faculté philosophique, et il est exposé, jugé, avec un lyrisme qui en fait le philosophe pur, le philosophe en soi, « parfaitement insoucieux de l'action et qui se préoccupe seulement de la logique et de la sincérité de ses pensées. » Peu importe que la pensée et l'œuvre de Taine ne nous semblent guère aujourd'hui réaliser ce type de philosophe en soi : ce n'est point d'ailleurs seulement, ni surtout la logique et la sincérité de ses pensées qui font le vrai philosophe, mais leur souplesse, leur finesse, leur complexité critique. L'essentiel est que Taine ait fourni à M. Bourget et à une partie de sa génération le bénéfice d'une pensée complète, ordonnée et ordonnatrice, philosophique en somme, à laquelle ils ont pu s'appuyer.

Car, nous le voyons maintenant, l'influence de Taine devait bien s'exercer sur des romanciers, se tourner sur un point, en production de roman. (Et les romanciers ne faisaient là que reprendre leur bien, puisque sa théorie de la faculté maîtresse semble bien lui avoir été inspirée en partie par le roman de Balzac.) Lorsqu'il s'essayait lui-même, avec *Etienne Mayran*, à écrire un roman, il soupçonnait cette vocation de son talent, tout au moins de son influence. On pourrait imaginer un roman de génie né sous le signe de Taine, et encadré entre les figures prophétiques de Shakespeare, de Rubens, de Saint-Simon, de Balzac, — les grandes admirations du vieux philosophe. Ce roman, il se présenta tout de même, mais sans génie. Ce fut celui de Zola, qui n'avait pas tort de voir dans Taine « son » critique, et dans son roman un roman tainien. M. Bourget l'a remarqué : « L'esthétique des écrivains dits naturalistes est-elle autre chose que la mise en œuvre de la maxime professée par M. Taine, à savoir que la valeur d'un ouvrage littéraire se mesure à ce qu'il porte en lui de documents significatifs? » Mais le

Disciple, placé comme *Etienne Mayran* sur la frontière de la critique et du roman, a révélé une autre figure de l'influence de Taine sur le roman, et du *Disciple* je ne saurais séparer la lettre que Taine écrivit, après l'avoir lue, à M. Bourget, non seulement dialogue d'homme à homme, mais de genre à genre, de génération à génération : « Je ne conclus qu'une chose, c'est que le goût a changé, que ma génération est finie, et je me renfonce dans mon trou de Savoie. Peut-être la voie que vous prenez, votre idée de l'inconnaissable, d'un au-delà, d'un noumène, vous conduira-t-elle vers un port mystique, vers une forme du christianisme. Si vous y trouvez le repos et la santé de l'âme, je vous y saluerai non moins amicalement qu'aujourd'hui. » Taine ne voyait pas que sa génération et ses idées trouvaient en M. Bourget le meilleur point d'appui pour durer et agir. Taine s'est survécu en M. Bourget comme Renan en M. France, les critiques ont produit des romanciers, selon la courbe d'une évolution normale des genres.

Le Dumas fils des *Nouveaux Essais* nous rend également sensible cet effort de M. Bourget pour tourner en substance et en profit un maître d'une génération précédente. Cette étude reste peut-être la plus vigoureuse, la plus éloquente de l'ouvrage. On voit que M. Bourget y joue un peu sa partie, ou plutôt qu'il sent que sa partie à lui est annoncée par Dumas. La place lui paraît libre pour un Dumas fils du roman. Dumas est, dit M. Bourget, plus moraliste que psychologue, mais ce moraliste possède une habileté technique incomparable en un genre particulier, — le théâtre. Et ainsi il moralise au moyen de personnages vivants. Dès lors, M. Bourget songe à un moraliste comme Dumas, en qui resterait la science du psychologue, et dont la réussite technique porterait sur un autre genre, — le roman. Le roman de l'un, comme le drame de l'autre, sera à thèses et à préfaces. Des *Pages de critique et de doctrine* (dogmatiques ; ce ne

seront plus des *Essais*) répondront aux *Entr'actes*. Et le raisonneur, le délégué de l'auteur, demeurera visible et curieux dans son coin, ici avec de Ryons, là avec Claude Larcher et Dorsenne. Gardons-nous d'ailleurs de pousser l'analogie trop loin. Et les deux « destinées » littéraires se ressembleront-elles? je n'en sais rien du tout.

***

Ainsi, en étudiant cette préface critique à une œuvre de romancier, on passe sans cesse de la critique au roman, on se sent au point de contact des deux genres, — et ce n'est pas fini. *Vingt ans en 1848*, avant de pouvoir nous fournir un titre possible des *Essais* de M. Bourget, avait fait le sujet d'un roman célèbre, et même de deux romans : l'*Education sentimentale* de Flaubert, et les *Forces perdues* de Du Camp. C'est Flaubert, en somme, qui a inauguré cette riche matière, aujourd'hui familière aux romanciers et abondante sous leurs mains : le roman d'une génération, vivante et qu'on vit, ou bien passée et qu'on a vécue. Ce roman, un des jeunes gens contemporains des *Essais*, et qui en a le mieux subi l'influence, M. Barrès, l'a écrit pour le compte des *Vingt ans en 1889*. C'est le *Roman de l'énergie nationale*. Et je sais bien que le boulangisme ne représente qu'une assez médiocre aventure, comparé aux années 1848-1851 ; mais il existe plusieurs raisons pour que 1889 ait marqué en effet dans le tissu des générations une coupure importante. Ces *Vingt ans en 1889*, et surtout *les Déracinés*, se relient de manière évidente à *Vingt ans en 1848*, et M. Barrès a pris soin de marquer lui-même, dans la *Visite à M. Taine*, les points d'attache. On pourrait penser que la liaison du roman de M. Barrès est faite avec le *Vingt ans en 1848* romanesque de Flaubert, plutôt qu'avec le *Vingt ans*, critique, de M. Bourget. Il n'en est rien. M. Barrès professe assez de dédain pour l'*Education* qui, dit-il, l'a ennuyé.

Mais ses *Déracinés* descendent presque des *Essais de psychologie*. Le roman, ici, a pris son point d'appui sur la critique et non sur le roman, comme, chez M. Bourget, la critique prenait son point d'appui sur le roman, plutôt que sur la critique, transposait l'*Education* plutôt que les *Lundis*. (On pense bien d'ailleurs qu'il s'agit là d'influences vagues, précisées artificiellement, et qui laissent circuler l'originalité et l'invention de l'un et de l'autre.) Ces communications et ces renversements de genre à genre font d'ailleurs l'ordinaire de la littérature.

Comme M. Bourget, M. Barrès voit dans l'œuvre des maîtres un terreau où plonger des racines intellectuelles et où profiter. Les dix figures des *Essais*, on voudrait leur donner le nom que donne *Un homme libre* à des sources analogues de sensibilité : les intercesseurs. De là, un rayonnement d'influence et d'idées critiques qui nous paraît presque indivis entre M. Bourget et M. Barrès.

Il existe une critique du passé qui demande de l'entraînement, de la science, une vie consacrée principalement à la lecture, et qui exige une spécialisation professionnelle. Il existe une critique du présent, des œuvres au fur et à mesure qu'elles naissent, et qui requiert ordinairement des qualités différentes de l'autre. Les universitaires gouvernent la première et les journalistes exercent la seconde. Entre cette critique du passé et cette critique du présent, celle de la nuit étoilée et celle du jour d'aujourd'hui, il y a place pour une sorte de critique crépusculaire qui flotterait sur les limites de l'une et de l'autre. Elle concerne un passé immédiat encore mêlé au présent, mais qui, à la différence du présent multiforme, commence à s'ordonner, à s'estomper dans un lointain, à prendre une figure simplifiée, à comporter des idées générales et à appeler un jugement. Un jugement qui n'est plus celui des contemporains et qui n'est pas encore celui de la postérité ; un jugement partiel et partial d'une génération qui succède à une autre, qui cherche la transition entre

les idées neuves au milieu desquelles elle s'est éveillée un matin et les idées que la génération antérieure pensait lui léguer ; un jugement non désintéressé comme celui de la critique classique, mais utilitaire, et qui porte sur un inventaire dressé, sur un héritage transmis ; un jugement qui conclut, avec plus ou moins d'autorité et de netteté, le dialogue de deux générations successives, de deux manières de sentir différentes dans le temps, analogues à celles qu'une frontière d'État, de langue ou de climat établit entre deux manières de sentir différentes dans l'espace. Cette critique est aujourd'hui entrée dans notre circulation d'idées, dans nos habitudes. De grandes coupures, comme la guerre, lui donnent un nouvel intérêt. Elle prend dans les « enquêtes » une forme pittoresque, en harmonie avec l'importance du journalisme (et si, pour en marquer les proches origines, il me fallait joindre un livre aux *Essais* de M. Bourget, je nommerais l'œuvre d'un journaliste, l'*Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret). Le trou béant que forme dans l'Europe d'aujourd'hui, dans notre durée sociale, la génération mutilée des *Vingt ans en 1914* (et des *Trente ans!*) attire de ce côté de façon encore plus pressante et plus passionnée notre attention. Si nous nous y portons parfois avec d'autres méthodes et un autre esprit que M. Bourget, reconnaissons que les termes abstraits du problème n'ont guère changé depuis le moment où il l'a, le premier, posé et traité.

ALBERT THIBAUDET.

LE JOURNALISTE

Ah ! si tout directeur de journal, qui accueille un débutant et son manuscrit, pouvait se dire :

— « Voici, peut-être, le premier article de M. Paul Bourget !... »

De son premier article qui parut au *Globe* en 1879, et qui avait trait aux mémoires de Mme de Rémusat, M. Paul Bourget se plaît, en effet, à dater le véritable point de départ de sa vie littéraire. Cet article ne devait-il pas suffire à le signaler au public lettré?

Heureux temps où une telle importance s'attachait ainsi à une chronique, et à une chronique publiée par un journal à la veille de disparaître !

C'est pourtant en parlant de la disparition du *Globe* que J.-J. Weiss allait écrire dans *le Gaulois* que cela seul eût suffi à justifier l'existence de ce journal, et à mériter qu'on le regrettât, cela seul d'y avoir pu lire, à propos de Mme de Rémusat, une page de M. Paul Bourget traçant le portrait de Napoléon...

Heureux temps aussi où un journaliste de l'autorité de J.-J. Weiss mettait spontanément tout le poids de son autorité au service d'un débutant qu'il ne connaissait pas !...

Aussitôt *le Parlement* va faire appel à ce journaliste dont J.-J. Weiss fait si grand cas ; plus heureux que le jeune Alfred Capus, dont on vient de repousser la candidature à la rédaction, cependant modeste, des faits-divers, M. Paul Bourget est chargé de deux chroniques par

semaine, sans préjudice d'un feuilleton hebdomadaire de critique dramatique.

On prendra un plaisir singulier à parcourir quelques-uns de ces feuilletons. Ils sont d'une variété, d'une abondance, d'une grâce infinies.

MM. Belot et Nus font-ils représenter sur le théâtre du *Gymnase* une pièce intitulée *Monte-Carlo*? Écoutez les lignes charmantes que le titre seul inspire à M. Paul Bourget :

Monte-Carlo! Ces syllabes flamboient sur l'affiche et un mirage involontaire montre au souvenir de celui qui les épèle le coin du rivage connu : le golfe découpé, les rochers blancs, les orangers fleuris, et sous l'azur intense du ciel, l'azur plus intense de la Méditerranée frangée d'écume. Les images se précisent. Une voile apparaît sur cette mer, enflée doucement par la brise tiède. Des villas sur cette côte s'étagent silencieuses, et que la rêverie imaginerait habitées par des bonheurs aussi délicats dans leur mystère que les villas elles-mêmes parmi les arbres fleuris, si l'on ne savait que Monte-Carlo n'est guère autre chose qu'une banlieue de Paris, une sorte d'Asnières plus lumineux, un Bougival parmi les citronniers. Et l'autre série des idées se développe : le casino ouvre les portes de ses salons ; autour des tables de roulette et de trente-et-quarante, une foule se presse, bizarrement mêlée de bourgeois et de grands seigneurs, de Parisiens et d'étrangers, de femmes du monde et de femmes du huitième de monde, — et toutes les différences d'âge, de rang, de moralité sont comme nivelées par le coup de râteau du croupier qui enlève et distribue les louis d'or et les billets de banque...

N'est-ce pas là essentiellement le ton léger de la chronique, son développement aisé, rapide et ingénieux?

Et comme le journalisme est un perpétuel recommencement, ayant au moins cette analogie avec l'histoire, dites-nous s'il y aurait beaucoup à changer en décembre 1923 aux « quelques réflexions sur la Comédie française » que M. Paul Bourget publiait en mai 1882 :

Il faut bien avouer que le goût littéraire a subi, dans la société parisienne, une transformation profonde, laquelle est due à l'infiltration des étrangers, à des influences esthétiques très nouvelles

à l'abus de la lecture des journaux, à l'abaissement de l'instruction secondaire. Beaucoup de finesses de langue sont devenues inintelligibles pour la majorité du public, tranchons le mot, de plus en plus ignorant... Voici des années que l'invasion des illettrés s'annonce par toutes sortes de signes qu'on aimerait à croire mensongers. Le demi-abandon du répertoire en est un...

Déjà apparaît ici, à côté de l'annaliste, l'analyste, si l'on ose dire, de la société parisienne, le moraliste et l'observateur ; c'est lui qui écrira :

Les années passent, les gouvernements succèdent aux gouvernements ; les systèmes littéraires remplacent les systèmes littéraires ; les mœurs nouvelles se greffent sur les anciennes mœurs et une conception nouvelle de l'univers sur l'ancienne conception. Les uns crient à la décadence, les autres acclament le progrès. Tous accordent qu'il y a eu changement, révolution, évolution. Qu'importe le mot?... Puis un petit fait se produit, qui révèle la profonde permanence, sous cette apparente mobilité, de quelques grands traits de la race. Toutes les modifications ont porté sur les détails extérieurs. La forme de l'esprit n'a pas été atteinte. Par delà un demi-siècle de bouleversements de tant de choses, nous nous retrouvons pratiquant la même philosophie, nous amusant des mêmes imaginations que nos grands-pères, et si parfaitement logiques avec l'histoire de nos plaisirs que c'est à douter du pouvoir légendaire du Temps... Cette « histoire des plaisirs », qui n'a jamais été écrite, serait sans doute la véritable histoire universelle. Savoir comment un peuple se divertit, c'est savoir du coup comme il pense...

Tout cela parce que MM. Hennequin et Albert Milhaud ont fait représenter *Lili* au théâtre des Variétés ; et quand, sur cette même scène boulevardière, MM. Blum et Toché donnent leur *Grande Revue*, écoutez encore cette profession de foi et cet avertissement délicieux :

La vraie misère de notre littérature et de notre société, c'est que nous avons désappris la moquerie légère et sans amertume qui fut le don incomparable de nos pères. Ils possédaient et pratiquaient, avec une philosophie qui était bien aussi profonde qu'une autre, cet art de réduire les prétentions à ce qu'elles méritent et les événements à ce qu'ils valent par un bon mot et par un sourire... J'avoue que ce m'est un vif plaisir de retrouver dans quelque

pochade improvisée, article de journal ou vaudeville-revue, un peu de cette alerte raillerie qui confond dans une même ironie douce les pantalonnades de la politique, de la littérature et des mœurs.

En 1883, *le Parlement* se fond avec le *Journal des Débats*, et M. Paul Bourget, abandonnant la critique dramatique et les chroniques, inaugure les fameux « feuilletons littéraires » d'où sont sortis la plupart de ses « Études et portraits ».

Mais de véritables « articles de journaux », il ne devait plus guère en écrire que, de loin en loin, au *Figaro* et au *Gaulois*, et surtout à *l'Echo de Paris*, où, le plus fréquemment et jusqu'en ces derniers temps, sa signature s'affirme, se retrouve, ou se devine.

Pourtant, même les *Essais de psychologie contemporaine* dont sa gratitude demeure fidèle à Mme Adam de les avoir, dans la *Nouvelle Revue*, provoqués et accueillis, M. Paul Bourget tient à ce qu'on les considère comme un simple prolongement de son œuvre de journaliste ; et *Outre-Mer* ne fut selon lui qu'un « reportage » entrepris à la demande du *New-York-Herald*...

On voit que M. Paul Bourget n'est pas de ceux qui se lamentent d'avoir traîné le lourd boulet du feuilleton ou de la chronique, ou qui ne veulent se souvenir d'avoir fait du journalisme que par nécessité ou par besogne, pour s'en excuser ou pour s'en plaindre.

C'est que M. Paul Bourget a eu dès ses débuts une ligne de conduite, que nous lui avons vu appliquer même lorsqu'il s'agissait de rendre compte d'une revue ou d'un vaudeville des *Variétés* ; il en a donné la formule dans son admirable et poignant article sur la mort d'Alfred Capus :

— « *Préparer son œuvre à travers son métier; — faire son intelligence à travers son œuvre.* »

Ajoutez-y cette déclaration que M. Paul Bourget, après cinquante ans de vie littéraire, peut apporter sans crainte et non sans quelque juste fierté :

— « Je n'ai jamais abusé de ma plume. »

En cinquante ans une seule polémique : c'était à propos du problème de l'ascension sociale, posé par *l'Etape*, et c'était, — on en devine le ton et les termes mesurés — avec le comte d'Haussonville...

L'application d'une curiosité constante des gens et des choses, des événements et des mœurs, des individus et des groupements sociaux, — la mise en œuvre d'une érudition toujours prête (ah ! la joie de M. Paul Bourget à trouver dans la littérature, la philosophie, ou l'histoire, l'exemple, le texte appropriés, qui projettent sur le fait ou l'homme du jour, leur brusque et lumineuse clarté !...), — par-dessus tout, l'impérieux besoin de comprendre, d'expliquer et de convaincre, de savoir, et de tirer les conclusions utiles et nécessaires de sa science, — voilà la conception que M. Paul Bourget s'est formée du journalisme, voilà pourquoi il en a aimé et fait aimer la tâche noble et rude, lui qui est un grand ouvrier.

FRANC-NOHAIN.

LE VOYAGEUR

L'ANGLETERRE ET L'AMÉRIQUE

Parmi les littératures étrangères qui ont exercé une influence importante sur le développement de la littérature française, l'Angleterre tient, au moins depuis deux siècles, un des premiers rangs. Si, vers 1560, *les Amours* de notre Ronsard portent les couleurs de Pétrarque ; si, dans les grands vers du *Cid*, passe le souffle épique de Guilhem de Castro ; si l'incurable mélancolie de *Werther* alanguit les imaginations romantiques et les assombrit, les philosophes, les essayistes, les romanciers, les dramaturges et les poètes d'outre-mer contribuent à déterminer chez nous certains larges courants de pensée et d'art. Grâce aux *Lettres philosophiques* de Voltaire, Locke devient pour ainsi dire le maître de notre philosophie, au dix-huitième siècle. Richardson, Fielding, Sterne et Swift lui-même créent les modèles de sentimentalité et d'ironie dont s'inspireront l'abbé Prévost, Marivaux, Diderot, Voltaire et Rousseau aussi : bien trois quarts de siècle plus tard, Stendhal ne vantait-il pas encore *Clarisse Harlowe* et *Tom Jones*? Les rêveries de Thomson, de Gray et du pseudo-Ossian contribuent à faire éclore le mouvement romantique et éveillent les âmes de Lamartine et d'Hugo au même titre que les plaintes de Childe-Harold, cependant que la sensibilité plus délicate de Sainte-Beuve s'éprend des vers moins répandus de Wordsworth et de Keats.

On ne dira, de même, jamais assez tout ce que le roman de 1830 doit à Walter Scott, à ce magnifique génie, l'un des plus puissants romanciers de tous les temps. *Notre-Dame de Paris* et *Cinq-Mars* sont les fils légitimes de son art et Balzac, plus que tout autre, est né de sa chair. Enfin, si un Quinet, un Michelet, un Renan ont bu jusqu'à l'ivresse l'onde des fleuves germaniques, si Taine aussi doit une partie de sa formation spirituelle aux enseignements de Kant, d'Herder et d'Hegel, lui tout au moins n'a pas contracté une moindre dette envers un Macaulay, un Carlyle et un Stuart Mill.

On pourrait multiplier ces rapprochements, montrer que la littérature française, elle aussi, a, de génération en génération, exercé son influence sur les maîtres étrangers, et particulièrement sur les grands écrivains du Royaume-Uni. Mais cette esquisse d'un tableau que quelqu'un devra composer un jour n'est ici crayonnée que pour nous introduire au cas de M. Bourget. En se sentant à son tour passionnément attiré vers l'Angleterre, il est demeuré fidèle à cette loi de curiosité intellectuelle qui préside mystérieusement au renouvellement périodique de toutes les grandes littératures.



Il serait intéressant de savoir comment est né chez cet écrivain le goût si vif qu'il a montré, dès ses premières œuvres, pour tout ce qui touchait aux « choses anglaises ». Peut-être nous est-il permis d'utiliser à cette fin certaines pages de « La confession d'un jeune homme d'aujourd'hui », cet étonnant chapitre du *Disciple*, dans la composition duquel sont entrés — M. Bourget l'a dit lui-même — quelques-uns de ses souvenirs d'enfance :

« Entre autres ouvrages, mon père possédait dans sa bibliothèque une traduction de Shakespeare en deux volumes sur lesquels on m'asseyait pour hausser ma

chaise devant la table, quand le temps fut venu de quitter mon siège de bébé. On me laissait ensuite, et sans y prendre garde, manier ces volumes, illustrés de gravures qui incitèrent bientôt ma curiosité à lire des morceaux du texte. C'était une lady Macbeth se frottant les doigts sous le regard terrifié des médecins et d'une servante, un Othello entrant le poignard à la main dans la chambre de Desdémone et penchant sa face noire sur la blanche forme endormie, un roi Lear déchirant ses vêtements dans les zigzags des éclairs, un Richard III couché dans sa tente et environné de spectres. Et du texte qui accompagnait ces gravures, je lus tant et tant de fragments que je finis par me familiariser avant ma dixième année avec ces drames qui exaltaient mon imagination dans ce que j'en pouvais saisir. »

Je crois cette indication capitale dans l'histoire intellectuelle de M. Bourget et peut-être le goût du drame — et même du mélodrame, — qui a parfois été reproché au romancier d'*André Cornélis*, est-il né de ce contact enfantin avec l'œuvre si tragique de Shakespeare. De même, nous voyons, au cours de ce récit du *Disciple*, l'adolescent se familiariser, dès cet âge précoce, avec les œuvres de Walter Scott et de Dickens. Très certainement ces formes anglo-saxonnes de romanesque et de réalisme eurent une influence décisive sur son imagination. Le fait même qu'un jour on lui confisqua ces livres comme dangereux pour son âme acheva de les parer, aux yeux de l'enfant, d'un prestige sans égal et les images qu'ils suscitaient se gravèrent avec d'autant plus de force dans sa jeune mémoire.

Le temps arriva bientôt où Bourget fut mis au collège. On sait qu'il y fit de très fortes études : il songea même à devenir professeur, en passant par la grande porte de l'École Normale. Au cours de ces années d'internat, si douloureuses à sa sensibilité et qu'il ne devait jamais oublier, il dévora en province, d'abord, puis à Paris, ces livres de toutes sortes qui peuplent les bibliothèques

des études, dans les lycées : leur richesse et leur variété, si périlleuses d'ailleurs pour un jeune esprit livré à lui-même, favorisèrent son inextinguible curiosité et lui donnèrent très tôt une rare maturité intellectuelle.

***

L'entrée de M. Bourget en classe de philosophie eut pour lui l'importance d'une révélation : « Dès les premières semaines, écrit *le Disciple*, mon saisissement commença. Quel cours cependant et combien empâté de fatras de la psychologie classique ! N'importe, inexacte et incomplète, officielle et conventionnelle, cette psychologie me passionna... J'en oubliais jusqu'à mes lectures favorites, et je me plongeais dans ces travaux d'un ordre encore inconnu avec... frénésie... » A ce moment, le jeune étudiant fut bien près de renoncer à la littérature. Spinoza était devenu pour lui une sorte de dieu et les seuls auteurs anglais auxquels il accordait maintenant toute attention étaient des philosophes : Hobbes, Berkeley, Locke, surtout Stuart Mill (1) et Herbert Spencer. Taine, qui exerçait sur lui, comme sur toute sa génération, une influence sans égale, l'avait conduit à ces maîtres anglais de la métaphysique et de la psychologie et ils comblaient, semblait-il, toutes les aspirations de cette âme ardente et préoccupée des grands problèmes de la destinée humaine.

L'auteur des *Origines de la France contemporaine* était en effet, au lendemain de la guerre de 1870, le véritable guide de la jeunesse française qui atteignait alors sa dix-huitième année. Par l'éclat et la variété de son œuvre puissante, systématique et toute parée des sortilèges de la forme, il possédait un prestige presque unique auprès

(1) « Oui, j'ai projeté... de célébrer chaque jour, comme les moines, la fête d'un de mes saints à moi... de Stuart Mill... » (*Le Disciple.*)

d'elle. D'une part, il était un philosophe et on pourrait même dire qu'il était pour cette génération « le philosophe » : la dignité de sa vie, discrète et tout entière consacrée à la science, l'originalité de sa doctrine, la sourde poésie que recélait son phénoménisme et qui l'embrasait par instants de façon éblouissante, tous ces mérites rares, déchaînaient dans ces jeunes âmes un enthousiasme incomparable. D'autre part, la diversité des sujets abordés par Taine dans ses livres, à la clarté de sa méthode rigoureuse, amenait pour ainsi dire tous les étudiants, quel que fût l'objet de leur étude, dans le champ de son rayonnement. Qu'ils se destinassent à la littérature, à l'histoire ou à l'esthétique, ils trouvaient dans l'une ou l'autre de ses œuvres une direction. La préface de *l'Intelligence* enthousiasmait les meilleurs esprits du temps, ardents mais enclins au pessimisme, détachés de toute foi. Le *Voyage en Italie* et la *Philosophie de l'art* offraient aux futurs historiens de l'esthétique une doctrine rigoureusement fondée et le plus séduisant des guides. Dans *La Fontaine et ses fables*, les agrégés de lettres des prochains concours trouvaient les éléments d'une critique des œuvres, libérée des poncifs universitaires trop favorablement accueillis au temps de la monarchie de Juillet et de l'Empire. Aucun livre d'histoire ne satisfaisait autant ces cœurs troublés que *les Origines de la France contemporaine* : ils y entendaient l'écho des luttes tragiques récentes et de ces fusillades de guerre civile qu'ils écoutaient, la veille encore, du fond de leurs études, à Sainte-Barbe, à Louis-le-Grand ou à Henri-IV. Il n'était pas jusqu'à un bréviaire de dandysme, — un peu amer, comme il convenait, — qu'ils ne découvrissent, dans *la Vie et les opinions de Thomas Graindorge.*

Ce fut la diversité de ces ouvrages de Taine qui arracha sans doute M. Bourget à la spéculation pure qui avait paru, au premier contact, devoir le soustraire à jamais à la littérature. La passion avec laquelle il se donna à ce

maître, la « frénésie » qu'il apporta à étudier ses livres, empêcha, sans même peut-être que le disciple s'en rendît compte tout d'abord, qu'une rupture irrévocable se consommât dans son intelligence entre les lettres et la philosophie.

Sur ce dernier point, l'œuvre de Taine procurait à M. Bourget toutes les satisfactions et toutes les sûretés dont son esprit avait besoin. Elle lui fournissait d'abord, quel que fût le sujet étudié, une vue spéculative des choses, mais, en même temps, elle le maintenait dans le plan de la réalité et elle l'habituait à ne pas séparer la vie de l'idée. Elle l'aidait à pousser ses travaux de métaphysique, de psychologie et de morale, mais elle ne lui permettait pas de perdre le goût de ces œuvres littéraires qui avaient enchanté son adolescence. Au contraire, elle contribuait à le lui restituer, puis à le développer.

Nul ouvrage de Taine n'eut, à cet égard, une influence plus marquée sur la formation de M. Bourget que l'*Histoire de la littérature anglaise.* Avec tous ses défauts, elle demeure un des grands chefs-d'œuvre du maître et elle ne pouvait manquer d'attacher tout particulièrement l'attention de l'étudiant, familiarisé depuis longtemps déjà avec quelques-uns des plus grands écrivains d'outre-Manche. Sans doute elle lui présentait les poètes, les romanciers, les dramaturges anglais avant tout *sub specie philosophiæ*, comme l'exemple d'une doctrine et de telle façon que tout ce qui, dans cette étude, eût pu paraître au jeune homme indigne des nobles soucis qu'il avait récemment contractés s'effaçait à ses yeux, tout en subsistant en réalité. Les côtés excessivement romantiques de Byron s'évanouissaient à ses yeux à cause des admirables pages de réflexions qui élargissaient le thème, mais cependant les plus beaux vers de *Childe-Harold* et de *Don Juan* demeuraient dans la mémoire de celui qui avait lu ce morceau. La simple note sur Shelley — si inexplicablement injuste dans sa brièveté — incitait le prochain auteur

de *la Vie inquiète* à découvrir l'*Epipsychidion* du poète et sa *Sensitive*. En achevant de lire l'étude sur Stuart Mill, il rencontrait les essais sur Tennyson et sur Dickens. Ainsi, insensiblement, sous couleur de philosophie, se continuait son éducation littéraire et son commerce avec les grands écrivains anglais.

Il semble bien, au reste, que l'influence exercée par Taine sur M. Bourget, influence que celui-ci n'a jamais reniée et qui donne un accent émouvant à la manière dont il cite le nom du grand philosophe, — l'accent de Robert Greslou parlant d'Adrien Sixte, — ne fut pas seulement « éducative », si l'on peut dire. Sans les *Notes sur l'Angleterre*, le disciple eût-il jamais écrit ses *Etudes anglaises* et même son *Outre-mer*; sans le *Voyage en Italie*, eût-il rédigé ses exquises *Sensations d'Italie?* Du moins, eût-il donné, autrement, à ces divers ouvrages, ce ton si particulier qui révèle la formation originelle?

Assurément, on retrouve de même dans la *Physiologie de l'amour moderne* trace des influences de Spinoza, de Carlyle et de Balzac. Mais le véritable modèle qui inspirait l'auteur de ce livre, tandis qu'il l'écrivait, n'était-il pas l'amer créateur de *Thomas Graindorge*?... Quand *la Vie parisienne* accepta de publier cette œuvre dans ses colonnes, comme jadis elle avait inséré le profond divertissement du philosophe, M. Bourget dut éprouver, à cause de cette identique destinée, peut-être recherchée, une de ces fiertés intimes qui donnent à un homme ses joies les plus délicates.



Ainsi, l'influence de Taine, qui semblait devoir définitivement détacher M. Bourget de la littérature, l'y ramena plus fortement que toute autre et l'achemina vers la carrière de l'homme de lettres. Elle fut, si l'on peut dire, la justification de son retour dans le siècle et leva

les derniers scrupules qu'eût pu éprouver le jeune philosophe à céder définitivement aux charmes de la poésie et du roman.

Cette influence n'éloigna pas toutefois celui-ci de ces graves études sans l'avoir muni d'une austère méthode qu'il devait appliquer par la suite, tant à la direction de sa vie qu'à l'élaboration de ses livres. Ce fut elle qui le guida dans leur préparation, qui lui inspira le goût des voyages, le besoin de se documenter avec une rigueur toute scientifique, de ne jamais craindre, quel que fût le succès qui accueillît ses productions, de rester toujours un « étudiant », l'homme de laboratoire poursuivant son enquête avec toute la conscience possible, réservant pour l'avenir le droit à des conclusions.

Telle fut sans doute l'origine de ces voyages en Angleterre que M. Bourget renouvela maintes fois et dont nous avons, pour ainsi dire, le journal dans les *Etudes anglaises* (1) — tout au moins à l'état fragmentaire. Ce *diary*, qui va d'une excursion à l'île de Wight, excursion faite en 1880, au séjour à Londres effectué à l'occasion des fêtes du Jubilé de la Reine, en 1897, est, dans sa simplicité charmante, révélateur de la profonde influence exercée par la vie et l'esprit anglais sur l'écrivain.

Qu'il visite ces campagnes paisibles et vertes que nourrit la mer prochaine, décor souriant et riche si souvent chanté et peint par un Tennyson ; qu'il gagne cette région des lacs, tour à tour délicieuse et sauvage, où vécurent quelques-uns des poètes les plus originaux de ce peuple ; qu'il erre avec une joie enfantine dans cette ville unique au monde, Londres, si fertile en contrastes, si féconde en « faits » pour un observateur, si différente de notre capitale ; qu'il se fasse une âme de *graduate* dans cet Oxford tellement étranger à nos conceptions universitaires ou

(1) *Etudes et portraits*. Éd. Plon, in-18 ; t. II, « de simples feuillets détachés d'un journal de route ». (Avant-propos, 1906).

qu'il scrute de façon admirable le problème irlandais, toujours et partout, dans ce « besoin de revenir dans cette Angleterre si hospitalière », ce que M. Bourget cherche, c'est « de quoi comprendre mieux quelques vers de Tennyson, quelques pages de Dickens ou d'Eliot. »

Pendant cette première période de sa carrière, en effet, ce qu'il poursuit avant tout, c'est l'enrichissement de son esprit, de ses données psychologiques, de son talent qui se manifeste dès lors et qui se révèle considérable. Voyons donc quels reflets ces voyages et cette fréquentation quotidienne de la vie anglaise laissèrent sur ses livres.



Il ne saurait être question de suivre ici, par le détail, les manifestations de cette influence. Mais il est possible de résumer les caractères dont elle marqua les différentes parties de l'œuvre de M. Bourget, son œuvre de poète, d'essayiste et de romancier.

Si les lectures de son adolescence, ses études universitaires, la discipline de Taine avaient orienté très nettement son goût vers la littérature anglaise, et en particulier vers les lyriques, il serait injuste de méconnaître le rôle non moins important que Sainte-Beuve — le Sainte-Beuve de *Joseph Delorme* et des *Consolations* — put avoir sur sa formation. Le critique des *Lundis* fut aussi — l'auteur des *Essais de psychologie contemporaine* l'a proclamé à maintes reprises — un des vrais pères de l'intelligence de M. Bourget : or, ce maître connaissait admirablement les poètes anglais de la fin du dix-huitième siècle et de la période romantique. Ses études sur Cowper, Gray, Wordsworth, Byron témoignent d'une merveilleuse compréhension de l'art et de l'âme britanniques et il ne faut oublier qu'il avait dans les veines, par sa mère, un peu de ce sang. Il exerça donc très certainement une influence directe sur ce cadet, lui commu-

niquant quelque chose de sa sensibilité féminine, romanesque et douloureuse, discrète et scrupuleuse, accessible aux seules consolations de la nature, sensibilité qu'il tenait lui-même en partie des lakistes.

Cette influence, M. Bourget la subit pour ainsi dire deux fois : d'abord directement, au contact des œuvres de Sainte-Beuve, puis, de façon imprévue mais plus forte encore, à travers l'œuvre de Baudelaire. Si l'auteur d'*Edel* a pu écrire à l'occasion de ce dernier : « La vision de la beauté poétique particulière à Baudelaire ne lui vient-elle pas en ligne droite de la critique anglaise? » il eût pu ajouter plus précisément encore que, cette vision, le traducteur de Poë l'avait — en partie tout au moins — découverte dans l'œuvre poétique du grand critique.

Ces éléments divers entrant en combinaison se reconnaissent dans les recueils de vers que M. Bourget publia au début de sa carrière ou, tout au moins, pendant la première phase de sa vie littéraire : *Au bord de la mer, la Vie inquiète, Petits poèmes, Edel, les Aveux.* Ce fut même leur présence qui détermina, en dépit d'un certain prosaïsme apparaissant ici et là, le succès de ces plaquettes. La critique ne discerna guère la trace de ces influences qui leur avaient donné cet accent si personnel, où l'on rencontrait, étrangement accordés, un goût très marqué de l'analyse associé à la plus romanesque des sensibilités. Mais il n'est personne ayant fréquenté un peu assidûment l'œuvre de Wordsworth, de Shelley, de Keats, de Rossetti et de Tennyson, qui puisse se méprendre. Quelque chose de la délicatesse morale du premier, de l'ardent panthéisme mystique du second, du culte païen envers la beauté, la nature et la femme célébré par le père d'*Endymion,* de la vision morbide, subtile et passionnée du Préraphaélite, a passé dans ces stances, ces poèmes, ces sonnets. Ce jeune Français, fils d'un siècle agonisant qui fut tumultueux, saturé de gloire, de littérature et de science, a trouvé dans cette poésie, — en dépit de ses

hérédités si différentes, de son éducation si éloignée de celle qu'avaient reçue ces maîtres, en dépit d'une autre religion qui, pour être alors méconnue par lui, continuait tout de même à vivre dans son sang et aussi dans son cœur, — des sources nouvelles d'inspiration. De même, on a le droit de penser que cette charmante et fugitive *Edel* est fille du Nord, elle aussi, et sœur de *Maud*, cette exquise enfant de Tennyson.

C'est peut-être toutefois sur l'œuvre critique de M. Bourget que l'influence anglaise s'est manifestée le plus expressément. Pour s'en rendre compte, il suffit de comparer un *Lundi* de Sainte-Beuve avec l'un ou l'autre des *Essais de psychologie contemporaine* ou même avec un chapitre des *Etudes et portraits*. En dépit de son commerce familier avec Addison, Lamb, Hazlitt, Macaulay et Matthew Arnold, l'auteur de *Volupté* demeure prisonnier de nos traditions littéraires, le continuateur, au moins dans la forme, des La Harpe, des Villemain, des Augustin Thierry. Taine et Renan eux-mêmes, malgré leur fervente admiration pour l'esprit anglais et allemand, restent absolument classiques dans l'ordonnance des morceaux qu'ils composent. Le titre d'*Essais* qu'ils donnent à leurs recueils ne fait pas d'eux des *essayistes*. Si Émile Montégut à son tour incline à s'inspirer des écrivains anglais qui cultivèrent ce genre, il ne semble pas avoir eu, quel qu'ait été son talent, les forces nécessaires pour acclimater définitivement parmi nous cette forme littéraire et pour la réaliser parfaitement.

L'essai, tel que le comprennent les Anglo-Saxons et tel que le pratique M. Bourget, est, en effet, quelque chose de très particulier. Il tient de la critique littéraire, du traité moral, des mémoires, du fragment de journal intime. Toutes ces formes d'expression s'y rencontrent ou peuvent s'y rencontrer avec la plus extrême aisance. Il n'a pas la raideur de composition d'une œuvre coulée dans le moule latin. Bien plutôt, il évoquerait les dialogues de Platon

car il supporte même la conversation, ou les *Essais* — précisément — de Montaigne. Un Allemand dirait que c'est une œuvre subjective que ne saurait concevoir l'objectivité des peuples méditerranéens. En réalité, le désordre germanique, lui, ne s'accommode pas davantage de cette véritable liberté littéraire que de la rigoureuse composition classique. La littérature anglaise seule, avec des maîtres tels qu'Addison, Hazlitt, Lamb, Matthew Arnold, cités plus haut, avec Walter Pater ou Stevenson, a su nous donner les modèles du genre.

Aussi quel n'a pas été l'heureux étonnement suscité quand M. Bourget, s'inspirant de cette forme littéraire, nous a donné ces œuvres critiques si solidement construites et cependant si personnelles, si artistiques de tour et de ton. Pour étudier un poète, un dramaturge, un exégète, pour dégager la valeur littéraire de leur œuvre, il n'a pas cru devoir resserrer ses idées dans l'étroite et impersonnelle formule de nos maîtres français, bornant l'examen d'un livre ou d'un auteur à l'analyse technique ou dogmatique du style ou des idées. Avec une bonhomie, une candeur ou, ce qui convient mieux à la personnalité de l'auteur de *Crime d'amour*, avec une sincérité psychologique à peu près inconnue jusqu'à lui, il a été de l'homme à l'homme, ne craignant pas d'associer le lecteur à l'auteur, de noter les réactions du livre sur celui qui se passionne à son endroit. Qui a pu oublier les pages de l'essai sur Baudelaire où le critique évoque ses souvenirs de collège, celles sur le cosmopolitisme où, pour mieux donner l'idée de ce goût nouveau, il décrit le salon d'une mondaine, composé avec la fantaisie élégante qu'impose ce penchant, celles encore consacrées à l'étude de l'amour, d'un accent si grave et si humain, qui se trouvent intercalées dans son étude sur Dumas fils? Telle description d'une matinée d'hiver dans les rues de Cannes, introduisant à une dissertation sur la poésie anglaise, nous enchantait par l'absence de pédantisme qu'elle révélait,

par une charmante liberté intellectuelle, brisant tout à coup les entraves qui trop longtemps avaient enserré, comme des bandelettes rituelles, la critique.

Peut-être les jeunes générations, qui se plaisent toujours à lire les *Essais de psychologie contemporaine* et qui admirent les puissantes analyses qu'ils renferment, n'y découvrent-elles pas aussi vivement que nous-mêmes le charme et la nouveauté que nous y reconnûmes. Je me souviens d'une conversation que j'eus avec Albert Samain, dans son bureau de l'Hôtel de Ville, un jour que nous échangions nos impressions sur l'écrivain aimé. Sa qualité d'aîné lui avait valu d'être en âge d'apprécier les *Essais* de M. Bourget lorsque leur auteur les publiait dans la *Nouvelle Revue.* J'ai encore dans l'oreille, à vingt-cinq ans de distance, l'accent enthousiaste qu'il eut en me parlant de la « révélation » qu'avait été ce livre pour sa génération. Nous-mêmes, au reste, quelque dix ans plus tard, quand nous dévorions ces pages « en étude », nous goûtions encore pareille ivresse intellectuelle ; nous avions le sentiment de découvrir une contrée inconnue en dépit de toutes les lectures antérieures que nous avions pu faire... Aujourd'hui, tout en conservant le même sentiment d'admiration et de gratitude à l'égard de cette œuvre et de l'écrivain, je me rends mieux compte de l'influence heureuse exercée par la littérature anglaise sur la critique de M. Bourget et l'aspect tout nouveau qu'elle lui avait donné.

Le romancier, lui aussi, n'a pas été sans recevoir de diverses façons l'empreinte des écrivains d'outre-Manche. Pour avoir été moins absolue et par conséquent moins facile à relever, elle n'en a pas été moins certaine. Tels paysages — celui de Folkestone, par exemple, dans *Cruelle énigme,* cadre délicieux d'un charmant amour, — tels goûts, telles silhouettes de personnages révèlent une connaissance parfaite de l'Angleterre, de ses sites, de ses mœurs et de sa société. Et si nous avons pu dire que

l'exemple de *Thomas Graindorge* avait peut-être suggéré pour une part à M. Bourget, sa *Physiologie de l'amour moderne*, est-il bien sûr que l'âpre ironie du *Sartor Resartus*, la façon dont Carlyle avait campé son héros, n'a pas eu sa part aussi dans la construction de ce livre?

Mais cette action est surtout diffuse et malaisément reconnaissable à première vue dans les romans de l'écrivain. Ce qu'il peut devoir à un Dickens, à une Eliot, à d'autres artistes anglais, est si complètement assimilé qu'il ne semble pas qu'on en doive faire légitimement état. D'ailleurs, la maîtrise du romancier est devenue telle qu'il ne subit plus l'inspiration mais qu'il la fournit à son tour.

Je ne serais pas éloigné, en revanche, d'admettre pour ma part la persistante influence de Shakespeare sur M. Bourget : je dirai plus, l'obsession que cette œuvre exerce sur sa pensée, aujourd'hui encore. Elle a toujours été très forte puisque, dès *André Cornélis*, on rapprochait ce livre d'*Hamlet*. Mais c'est peut-être surtout depuis *l'Etape* que chacun des romans de l'écrivain comporte dans son affabulation un drame violent allant du meurtre à l'empoisonnement ou à l'attentat anarchiste et que cette violence, sournoise ou brutale, fait songer au tragique anglais. Certains critiques ont même imaginé de lui reprocher avec quelque ironie ces intrigues, et des lecteurs, naïvement convaincus que notre époque est plus civilisée, ont même déclaré que c'était là excès d'imagination : on a été jusqu'à prononcer le mot volontiers dédaigneux de « mélo » à l'occasion de ces catastrophes, comme si la vie sociale ne voyait plus se dérouler qu'exceptionnellement de semblables crimes inspirés par la passion. En réalité, il me semble bien que si, de plus en plus, l'auteur de *Némésis* s'est plu à nourrir de crimes ses histoires, c'est que l'œil du clinicien a vérifié parmi nos contemporains les géniales intuitions du créateur d'*Othello* et de *Macbeth*. Au zénith de leur destinée, les grands maîtres des littératures se rencontrent pour reconnaître dans l'humanité

les mêmes tares originelles qu'ils expliquent par la fatalité ou par le péché.

En élargissant le champ de ses études, du domaine passionnel au domaine social, M. Bourget a rencontré encore un autre maître anglais qui a suscité dans sa pensée de nombreuses réactions, contribuant pour une large part à orienter définitivement ses opinions politiques. Autant qu'un Balzac, un Burke, par son impitoyable et puissante critique de la Révolution, a imposé sa conviction au rigoureux enquêteur sollicitant de façon désintéressée et avec l'intelligence la plus libre, une solution aux angoissants problèmes qui se posent devant notre société française d'aujourd'hui. La logique de l'orateur et du théoricien « tory » ont fait passer dans cette œuvre, tant littéraire que sociale, une chaleur et une force dialectiques qui ont procuré aux jeunes générations la plus ferme et la plus bienfaisante des doctrines.

Bien mieux même, l'enquête menée au jour, *crossed the pond*, l'Atlantique franchi, en « outre-mer », par cet incorruptible observateur nous permet de sentir plus vivement encore à quel point l'influence anglaise s'exerça sur lui. Quand M. Bourget débarqua aux États-Unis, il arrivait dans la grande démocratie américaine, fille de Washington, de Franklin et de Monroë, avec l'idée qu'il allait retrouver, par delà l'immensité des ondes qu'il venait de franchir, un rameau des forêts anglo-saxonnes enté sur l'arbre des sylves vierges découvert par les émigrants de la *May flower*. Quand il regagna toutefois l'Europe, mère des civilisations, tout en rendant hommage aux efforts étonnants d'une activité sans cesse en quête d'efforts nouveaux et de perfectionnements, il ne put dissimuler la mélancolique surprise éprouvée : « Cet autre monde existe à côté du nôtre », écrivait-il aux dernières lignes de cette consciencieuse et sympathique enquête.

Certes, chez ce peuple nouveau, M. Bourget n'avait pas

compté retrouver grands vestiges de notre hérédité méditerranéenne. Mais chez les descendants des Puritains qui s'exilèrent un jour pour sauver leur âme, il s'attendait à pouvoir relever sous les apports nouveaux, au moins dans les États du Nord, l'empreinte ancestrale. Or Newport ne ressemblait pas à Wight ou à Brighton, Harvard à Oxford, Pittsburg ou Chicago à Birmingham ou à Sheffield, Mgr Ireland à Newman ou même à Manning. Si *Outre-mer* peut paraître sévère aux Américains, ce fut sans doute en raison même de la longue intimité que M. Bourget avait eue depuis sa jeunesse avec l'âme anglaise, avec ses mœurs et avec sa culture, si différentes.

Un examen, même aussi rapide, de l'influence qu'exerça la littérature anglaise sur l'esprit de M. Bourget suffit à nous convaincre qu'elle fut d'importance. Or, rien de ce qui touche à la formation intellectuelle d'un écrivain, qui a tenu depuis un demi-siècle la place qu'occupe, dans nos lettres, le romancier de *Mensonges* et du *Sens de la mort*, ne saurait être indifférent. Bien mieux, quand il s'agit d'un artiste ayant eu ce rayonnement, ayant à son tour inspiré un d'Annunzio, l'histoire littéraire du pays est intéressée à de semblables observations : elles importent à l'étude générale de son développement.

Que le maître qui, au temps de notre vingtième année, suscitait notre tendre et enthousiaste admiration par l'originalité et la séduction de ses œuvres, par la noble image de l'homme de lettres qu'il nous offrait, veuille bien accueillir, à quelque cinq lustres de distance, ces notes écrites en l'honneur de son jubilé. Elles ont été rédigées pour apporter, à l'auteur du *Démon de midi* et des *Pages de critique et de doctrine*, l'hommage renouvelé, et accru, de ces sentiments juvéniles.

GEORGES GRAPPE.

LE VOYAGEUR : L'ITALIE

La première fois que nous rencontrâmes Paul Bourget (sans lui parler, sans qu'il soupçonnât notre présence), ce fut à Sienne, voici un peu moins de vingt ans. Nous accomplissions, dans une pieuse ivresse, notre premier voyage d'Italie. Presque depuis l'enfance nous rêvions à ce cher voyage-là. Les *Sensations d'Italie* faisaient naturellement partie de la bibliothèque qui nourrissait nos rêves. On le sait : Sienne et la Toscane siennoise sont décrites et vantées dans *Sensations*. Avant d'avoir quitté la gare, au bas de la ville, nous connaissions donc déjà les Pinturrichio de la Librairie et la tour du *Mangia*, l'Ève rose dorée (cette rose-thé) que peignit Sodoma et les déserts de craie qui séparent Sienne du couvent olivétain où, sur les murs d'un cloître, les gaillards de Signorelli tendent leurs muscles sous les maillots rayés. Mais eussions-nous convoité, par surcroît, la bonne fortune d'apercevoir, à Sienne même, notre initiateur et notre guide?

Nous logions à la pension Chiusarelli, farcie d'Anglaises, dans l'ombre de l'église Saint-Dominique où logent deux princesses : la sainte Catherine pâmée de Sodoma (sœur de la sainte Thérèse du Bernin) et la sainte Barbe du quattrocentiste siennois Matteo di Giovanni, aux joues pâles comme le jade, aux yeux étroits et noirs, si triste, si mystérieuse dans ses robes vermeilles. Le lendemain de notre arrivée, nous passâmes vers midi devant l'hôtel Royal ; il est situé le long de la Promenade (la Lizza), un peu en contre-bas. La salle

à manger de l'hôtel prend jour sur cette promenade. Au delà d'un jardinet tranquille, derrière l'une des fenêtres, Paul Bourget, déjeunant, était assis. Il y avait sur la table l'un de ces rusés appareils de métal, sortes de paniers métalliques, petites balançoires, petits berceaux, dans lesquels le camérier pose, enveloppés de langes comme des nouveau-nés, ces fiasques respectables où deux litres de chianti sont enfermés. Ces fiasques sont lourds : les paniers mobiles évitent aux buveurs tout effort. En effet, pas besoin de soulever les gros flacons ; penchez-les au-dessus du verre : la fontaine de rubis ruissellera. Les virtuoses parviennent à faire manœuvrer du seul index ces curieux nids et leur bel œuf, tandis que, des autres doigts, ils maintiennent, sous le goulot du fiasque, le gobelet.

Les indigènes vont nous railler ; mais, avouons-le : le plaisir qui consiste à manier ces porte-fiasques tient une place appréciable dans nos souvenirs italiens. Assurément, là-bas, il y a Michel-Ange et le Pausilippe ; les grands songes noirs de Tintoret ; Donatello et ses fleurs de jeunesse ; il y a les camélias cramoisis qui saignent comme des cœurs sur la tombe de Shelley ; la petite main de marbre que Pauline de Beaumont laisse pendre si docilement, au bord d'une chapelle, à Saint-Louis des Français ; mais il y a aussi l'odeur des truffes blanches et la saveur des Virginia, le sambayon de Stendhal au Pedrotti de Padoue, les *Sospiri* du vieux Ghecco (germanophile pendant la guerre, dit-on) près de la place d'Espagne et ces petits bouquets si odoriférants qu'une fillette chétive et agile tend aux voyageurs, le long des rapides, sous la verrière sonore de la gare de Pise (cassie, géranium-rosat, olea fragrans, jasmin blanc).

Nous pourrions allonger la liste de ces souvenirs mineurs. La mémoire les a reçus sans y prendre garde, comme des « échantillons sans valeur » ; cependant, ils survivent à certains « colis recommandés » (par Burckhardt, par

Ruskin, par Boissier). De plus, en parlant sans brièveté de notre porte-fiasque, nous traitons cependant le sujet proposé : « Paul Bourget et l'Italie. » En effet, cette pièce caractéristique du couvert italien, outre qu'elle figurait sur la table devant laquelle nous aperçûmes jadis le romancier de *Cosmopolis*, est signalée à deux reprises par notre auteur lui-même. D'abord au début du premier chapitre de *Sensations d'Italie* (Volterra, le 21 octobre 1890) ; puis dans *Némésis*, roman qui se passe à Sienne même (p. 21). Mais est-ce vraiment, comme le dit Paul Bourget, de l'osier qui revêt ces fiasques, ou, comme nous l'avions cru jusqu'alors, des feuilles de maïs desséchées?

Près de ce porte-fiasque, que nous mettons ici à l'imitation de ces peintres d'autrefois qui plaçaient près de leur modèle quelque humble accessoire scrupuleusement décrit, essayerons-nous l'esquisse d'un visage, que, depuis cette lointaine rencontre, nous apprîmes à connaître et à aimer? « Indiquons » l'impression dominante : des traits à la fois puissants et fins ; un regard tour à tour gravement méditatif (comme tourné vers l'intérieur, voilé) et amusé, tendrement expansif, presque enfantinement gai. Nous avons rencontré chez bien peu d'hommes âgés le passage dans les yeux de cette grâce soudaine et privilégiée, de cette « candeur immortelle » dont parle Henri Heine ; chez un Rodin, chez un Élémir Bourges, (chez un Cézanne, nous assure-t-on).

Il est fort probable que ce lointain jour-là, à Sienne, nous n'eûmes, au cours d'une vision rapide, qu'une impression très vague, très passagère. D'ailleurs Paul Bourget dut quitter Sienne le jour même : nous ne le rencontrâmes plus. Mais bien des fois, depuis lors, nous nous sommes félicité de notre chance. Sienne est en effet la patrie d'élection de Paul Bourget. Dans *la Pia*, nouvelle qui ouvre le recueil *Voyageuses*, il l'a écrit : « ...En Toscane, autour de Pise, de Florence, de Sienne, il est des

coins dont le seul nom, gravé sur une carte, fait battre mon cœur... De Sienne surtout. Beyle a ordonné que l'on mît sur son tombeau : *Milanese*. Je suis parfois tenté de demander que l'on écrive sur celui où je reposerai : *Senese*... « Étranger, est-il écrit sur l'une de ses portes, Sienne t'ouvre son cœur... » Je n'ai jamais lu cette inscription sans m'attendrir.

Étant donné cette « profession d'amour », le fait d'avoir rencontré, pour la première fois, Paul Bourget à Sienne est, pour un fervent de l'Italie, une véritable faveur, qui pouvait être relatée ici. De même sommes-nous bien content de nous être promené dans Venise avec Henri de Régnier. D'autres ont sans doute mérité la chance d'être à Tolède avec Maurice Barrès, à Constantinople avec Loti, à Athènes avec Charles Maurras, à Oxford avec Abel Hermant, à Florence avec Anatole France. Et quel est le jeune Français, hanté par « le songe ardent et vain des livres », qui n'a pas eu, dans ses heures romaines, son heure d'hallucination? L'ombre de Chateaubriand est visible, même par les nuits sans lune, sur les murailles du Colysée.



Chez un écrivain de notre pays, l'amour de l'Italie n'est pas une exception, une originalité, tout au contraire. C'est bien plutôt une sorte d'obligation, de fatalité. Depuis quelques siècles, le voyage d'Italie est un complément d'éducation. De nos jours un Français de vingt ans ne va pas seulement visiter là-bas les prestigieuses beautés locales, il y va aussi appelé par une sorte d'esprit de famille. Rien de plus émouvant que ces Mémoires d'artistes, où, de génération en génération, l'on suit les mêmes itinéraires : le petit-fils cherche et trouve les traces de l'ancêtre ; il laisse lui-même des empreintes que sa descendance reconnaîtra. Ce qui est

vrai pour certaines dynasties du sang, l'est également pour certaines dynasties de l'esprit. Où un Paul Bourget va chercher un Taine, un Taine aurait pu rencontrer un Stendhal. De même Corot, au bord du lac Némi, ou sur les terrasses de la villa d'Este, reconnaît Poussin.



Ouvrons d'abord *Sensations d'Italie*, livre de voyageur. Puis nous feuilletterons les romans, les nouvelles à décors italiens.

Paul Bourget ne voyage pas comme un Gautier, épris d'abord du monde sensuel, ni comme un Loti, qui demande au voyage l'excitation de sa sensibilité ; il ne voyage pas non plus comme un Sterne, comme un Heine entremêlant d'aventures personnelles les étapes d'un itinéraire capricieux. Si de pareilles classifications n'étaient pas un peu sommaires, un peu grossières, l'on pourrait voir en Paul Bourget le type du voyageur intellectuel. Le plus souvent, il pense moins à sa délectation visuelle, à son exaltation sentimentale qu'à exercer son intelligence, qu'à enrichir son esprit.

Les descriptions ne sont pas nombreuses ni prolongées, dans *Sensations d'Italie;* en tout cas elles ne sont jamais des morceaux, des « pièces détachées ». On ne trouve point non plus dans ce livre ces méditations vagabondes qui, dans un recueil comme *le Livre de la pitié et de la mort*, naissent comme des fumées. L'on y chercherait en vain les ombres furtives de la petite gantière du *Voyage sentimental*, de la signora Francesca, « la belle danseuse » des *Bains de Lucques*. Mais n'évoque-t-on des villes et des paysages qu'avec la complicité des « transpositions d'art », des rêveries désenchantées et des fantômes à demi vrais, à demi imaginés? Partout où il passe, Paul Bourget exige et obtient le thème le plus fécond et, à la fois, le plus particulier. Certes Paul Bourget

goûte et fait goûter la saveur et la chair du fruit, mais, sous l'enveloppe éclatante et délicieuse, voici le substantiel noyau. La beauté d'une œuvre d'art lui plaît d'abord par ce qu'elle expose, mais le retient, ensuite, par ce qu'elle révèle. Paul Bourget parle quelque part dans ce livre de « raisons de renseignement, très indépendantes des qualités d'art ». Cette faculté investigatrice (où, cela va sans dire, la sensibilité collabore avec l'intelligence) est particulièrement féconde lorsque Paul Bourget parle d'un peintre qu'il aime. Qu'il s'agisse de Pinturrichio et de Sodoma à Sienne, de Signorelli à Orvieto, de Pérugin à Pérouse, il est surtout retenu par la « virtualité secrète » que les œuvres de ces peintres dégagent. Ainsi certains hommes font-ils moins de cas, chez une femme, de la perfection pleine de promesses matérielles du corps que du mystère difficile et attirant qui nage dans les yeux.

Les pages où Paul Bourget, dans *Sensations d'Italie*, s'applique à traduire par des mots ce qu'il y a d'idéologique dans un ouvrage d'ordre plastique sont parmi les plus belles qu'il ait écrites. Nous aimerions à les rapprocher (si la place ne nous faisait pas défaut) de certaines pages de Walter Pater, de Maurice Barrès ou de Marcel Proust. Paul Bourget sollicite avant tout, d'une œuvre d'art, des confidences d'ordre spirituel : « toute la question, par delà les habiletés techniques, est toujours et partout d'avoir de l'âme. » Les œuvres de pure ordonnance, qui valent moins par leurs qualités de suggestion que par leurs qualités d'expansion, ne le touchent guère. Il n'hésite pas à sacrifier, par exemple, la peinture des Carrache à celle des Primitifs (ce qui, personnellement, nous peine un peu). Mais, en somme, quoi de plus naturel chez un psychologue, chez un analyste? Ce goût, ce besoin de trouver « l'âme » dans l'œuvre d'art devait fatalement conduire Paul Bourget à préférer les « figures isolées », les individus, dans une fresque, dans un tableau, aux vastes ensembles composés où la « figure isolée », simple

signe, n'a plus qu'un rôle de soumission; un rôle comparable à celui d'un instrument dans une symphonie. On rêve au livre étonnant que Paul Bourget écrirait s'il voulait s'intéresser à quelques magnifiques portraits, chargés de vie intérieure comme un épi l'est de grains, et arracher cette vie à ces portraits dans de pénétrantes et lucides « biographies imaginaires ».

Mais Paul Bourget, pour les animer, ne recherche pas seulement les figures peintes. « J'aime aussi des femmes mortes, » dit le Maximilien de *Reisebilder*. Et voici, dans *Sensations d'Italie*, l'évocation de quelques figures particulièrement capables de conférer aux lieux où elles vécurent un attrait qui ajoute, au plaisir des yeux, l'émotion de l'esprit. Leopardi à Recanati, Murat à Bari, ou, à Lucera, à Foggia, ce Frédéric II, « César à demi mahométan », si bizarre et si attachant par lequel, on le sent, le voyageur a été despotiquement hanté. Tour à tour Paul Bourget les appelle pour les consulter, les recherche pour les honorer. Ce culte de la fidélité, cette piété de l'admiration, Paul Bourget l'a eu toute sa vie. Dans ses pèlerinages, il est moins guidé par la curiosité que poussé par l'amour : « Il y a, écrit-il à propos de Leopardi, dans toute personne humaine qui a pu un jour faire œuvre de beauté, un je ne sais quoi de sacré qui justifie et qui commande cette dévotion posthume. »

Entre ces analyses d'œuvres d'art et ces hommages motivés, dédiés à d'illustres ou singuliers disparus, on trouve, dans *Sensations d'Italie*, bien des richesses encore. Un pareil livre frappe par sa densité. Certains recueils de voyage, d'ailleurs délicieux, ne sont que de jolies bulles d'air; on pourrait les comparer à ces entremets alléchants, ces « soufflés », qui ne conservent qu'une seconde toute leur vertu et qui perdent leurs qualités si on ne les déguste pas à temps. Ce n'est certes point le cas de *Sensations*, livre qui ne donne pas d'abord tout ce qu'il contient et qui (pour poursuivre notre comparaison gastro-

nomique) est, comme certains plats sérieux, composé d'éléments variés, complexes et dont, parce que les papilles y découvrent toujours des saveurs nouvelles, on ne se lasse pas.

***

Le désir, le besoin d'apporter dans les œuvres d'imagination un élément de nouveauté, de dépaysement, par l'emploi de décors étrangers sinon exotiques, existe depuis les romans de chevalerie. On a voulu voir dans ce goût de l'ailleurs, une manie, une maladie romantiques ; mais on aurait pu diagnostiquer beaucoup plus tôt cette maladie-là. L'avidité d'évasion par et à travers l'espace et le temps est sans doute aussi vieille que le cœur de l'homme. Ulysse, Jason, Énée, Alexandre sont des nomades. Chez Corneille, l'Espagne du Cid, chez Racine, la Palestine de Bérénice sont des témoignages de cette nostalgie éternelle qui fait qu'Ellenore s'en va jusqu'en Russie, tandis que Corinne escalade le cap Misène. (Nous ne multiplierons pas les exemples.)

Bien des personnages des romans et des nouvelles de Paul Bourget peuvent répéter, se l'appliquant, le vers du poète de *la Belle Vieille :*

> J'ai montré ma blessure aux deux mers d'Italie...

Mais Paul Bourget est beaucoup trop soumis aux devoirs de son métier pour ne pas presque toujours faire dépendre, dans un roman, le décor du personnage. Nous ne voyons guère qu'un roman et une nouvelle signés de lui où le cadre l'emporte sur le portrait : *Némésis* et *la Pia.* Or, les deux ouvrages se passent à Sienne ou dans la campagne siennoise, et nous avons vu plus haut Paul Bourget chérir Sienne comme un être vivant. On peut donc dire sans doute que dans *Némésis*, que dans *la Pia*, les êtres vivants ne sont que des projections de la ville et du paysage, des figures emblématiques pareilles à celles que

peignit Lorenzetti au cœur même de la cité élue.

Mais dans *Cosmopolis*, dans *la Terre promise*, Rome et Palerme ne sont là que pour éclairer et commenter l'action ; nullement pour la susciter, pour la conduire (1). Au début de *Cosmopolis* (dédicace au comte Primoli), Paul Bourget prend soin d'expliquer que le drame dont il va faire le récit aurait aussi bien pu se passer ailleurs. Mais Rome offrait « un contraste saisissant » et, grâce à ce contraste, le caractère particulièrement cosmopolite d'un milieu « flottant » s'accusait et se précisait. Toutefois, et c'est là le privilège des grands romanciers, Paul Bourget impose non seulement ses personnages mais encore le décor où ils évoluent. Rome est désormais, pour le lecteur, inséparable de Julien Dorsenne ou de Fanny Hafner ; quant à l'ombre sacrifiée d'Alba Steno, qui n'a pas rêvé de la rencontrer au delà de l'église Saint-Paul, sur les bords du fiévreux et secret petit lac de Porto?

Ainsi les romanciers surpeuplent-ils les villes les plus riches de fantômes. Nous nous en souvenons : la première fois que nous allâmes à Rome, nous ne cherchions pas seulement la trace de certaines grandes vies humaines. Que de figures imaginaires nous attendaient aussi ! Au hasard des voyages, d'autres hôtes, qui n'ont de substance que dans les pages d'un livre, nous accueillirent de la sorte bien souvent. Ils étaient parfois plus réels et plus impérieux que les indigènes. Nous pourrions dénombrer ici cette troupe fictive. Chacun de nous possède

(1) Voici la liste des romans et des nouvelles de Paul Bourget dont l'action se passe, tout au moins partiellement, en Italie :

Romans : *Terre promise* (Palerme), *Cosmopolis* (Rome), *Une idylle tragique* (Gênes), *Némésis* (Sienne), *le Roman des Quatre* (Pise).

Nouvelles : *Profil de veuve* (Florence), *Inconnue* (Venise), *A quarante ans* (Pise), *l'Adoration des Mages* (Rome), *Un Saint* (près de Lucques), *la Pia* (près de Sienne), *Dualité* (Rapallo), *Complicité* (Gênes), *la Dame qui a perdu son peintre* (Milan), *la Seconde mort de Broggi-Mezzastris* Bologne), *Une ressemblance* (Venise), *l'Accident* (Alpes de Cadore).

la sienne, fidèle et choisie. N'est-ce pas Edmond Jaloux qui proposait d'écrire une histoire des rues de Paris d'après les personnages de roman qui y vécurent?

Le prestige d'un bel endroit est assez grand pour que, parfois, le souvenir le plus vivant que l'on garde d'un livre est celui de la scène qui se passe dans ce bel endroit. Si nous songeons à *Idylle tragique*, notre mémoire nous donnera presque confusément, d'abord, Monte-Carlo, Cannes, la Riviera ; mais presque automatiquement nous serons contraints de retourner dans cet étonnant palais Fregoso, à Gênes, près du vieux prince maniaque, montrant des débris archaïques. Exagérerons-nous si nous ajoutons que les personnages de ce roman acquièrent, après avoir traversé ce palais, une sorte de grandeur mystérieuse qu'ils ne possédaient pas avant? Pour notre part, le couple Corancez-Andriana est transfiguré, à Gênes, par le couple des Van Dyck romanesques, par le petit oratoire à fresques où le « *matrimonio segreto* » a lieu.



Lorsqu'on chérit ardemment un être, on finit par ne plus se contenter des attraits réels que cet être possède, mais on en invente d'autres, dont la fausseté vous dupe bientôt. Paul Bourget n'a pas manqué de subir, en Italie, cette cristallisation en quelque sorte *a posteriori*. L'un de ses derniers romans, *Némésis*, se passe presque entièrement dans une demeure feinte, placée par l'auteur, nous l'avons dit, près de sa Sienne chérie. Nous nous représentons aisément la promesse de plaisirs tendres à laquelle, en jouant à ce jeu, Paul Bourget a cédé. Jeu raffiné, presque sournois, dont les règles vous laissent une liberté entière (où la liberté est la seule règle). Il s'agit là de plaisirs personnels, dont la qualité peut échapper à certains lecteurs, mais que d'autres partagent avec une avide et joyeuse complicité. La Castellina de Valverde, dont

Paul Bourget est l'architecte, le décorateur et qu'il offre libéralement à sa fille Daisy de Roannez, pourrait être repérée sur la carte, pourrait occuper un alinéa du Bædeker. Nous voyons d'ici l'astérisque, à côté de l'indication du logis des nains. Et, entrant à notre tour dans la capricieuse fiction, ne serons-nous pas tenté, au cours d'une promenade dans un musée transalpin, de chercher, dans quelque portrait d'*ignota* ou *d'ignoto*, les traits de la belle Guadagni ou ceux du bâtard Hercule qui, au seizième siècle, construisit ce château qui n'existe pas? Remarquons en passant que *Némésis* a été écrit par Paul Bourget en 1917-1918. C'est-à-dire à une époque où la guerre vous interdisait le loisir du voyage ; à une époque où l'on cherchait dans d'heureux souvenirs menacés une sorte d'amère consolation. Il est permis de supposer que Paul Bourget, en créant Valverde et la *magna dea nurtia* du couvent de San Marcelliano, a cédé au désir de revivre d'anciens voyages, de retrouver, dans une illusion minutieusement entretenue, tout ce que les circonstances, alors, vous défendaient d'approcher.



Disons, avant d'achever ces pages déjà trop longues (cependant bien incomplètes), un mot des nouvelles italiennes de Paul Bourget.

On peut sommairement les classer en deux types : celles où le sujet a été choisi pour le décor, celles où le décor a été choisi pour le sujet. Par exemple, nous trompons-nous si nous supposons que l'aventure de *la Pia*, cette courte et touchante merveille, a été combinée par l'auteur afin de pouvoir célébrer une fois de plus un pays bien-aimé? Au contraire, il est vraisemblable que l'*Inconnue* se passe à Venise parce que Venise « créait l'ambiance », si nous osons nous exprimer ainsi. Ne disons pas qu'une pareille aventure, mystérieusement

romanesque, ne pouvait se passer ailleurs qu'à Venise; mais l'idée que le lecteur se fait de Venise, s'il n'y a pas été, ou le souvenir qu'il en garde le prédispose à trouver vraisemblable ce qui, ailleurs, lui semblerait sinon moins vrai, du moins plus insolite.

***

En terminant, nous voudrions exprimer ici un vœu. Paul Bourget, en 1890, a publié *Sensations d'Italie*, livre écrit sur place et qu'on peut comparer à ces toiles (portraits ou paysages) que les peintres exécutent d'après le modèle en s'astreignant à une vérité aussi directe que possible. Nous rêvons d'un livre qui, écrit trente ans après l'autre, contiendrait non plus des *sensations*, mais des *souvenirs* d'Italie. Paul Bourget n'y relaterait point ce qu'il voit à Pienza le 31 octobre, ce qu'il voit, le 26 novembre, à Tarente ; non ; mais, sans souci de dates, sans s'astreindre à une exactitude documentaire, il nous décrirait Rome ou Florence, la campagne siennoise, les golfes napolitains, et les œuvres, et les êtres, tels qu'il les voit, aujourd'hui, après vingt voyages. Il ne s'agirait plus de peindre d'après nature, mais de peindre, comme on disait naguère, « de ressouvenir ». Ce seraient là des portraits encore, non point mensongers, mais transposés ; non point décantés, mais enrichis par la mémoire comme de grands vins le sont par le temps. Quelle collection que ces « tableaux composés », où un homme qui a vu, senti et compris tant de choses, Paul Bourget lui-même, figurerait le personnage central et permanent !

JEAN-LOUIS VAUDOYER.

PAUL BOURGET
ET L'ARISTOCRATIE

Parmi les écrivains contemporains il en est un dont la réputation bien établie est d'aller chercher ses modèles dans la société élégante. J'ai nommé Paul Bourget.

Certes il a peint aussi — et avec quel vigoureux relief ! — la bourgeoisie probe et laborieuse. Mais, devant l'opinion courante, justifiée par la majeure partie de l'œuvre de ce puissant écrivain, il passe surtout pour s'être appliqué à analyser des personnages appartenant à ce que l'on appelle, d'une locution bien exclusive, le *monde*, comme si l'univers n'existait pas en dehors d'une coterie. Pourquoi cet intérêt certain et continu d'un des maîtres de la pensée actuelle pour une société, pour une classe qui semble, de moins en moins, avoir part aux affaires publiques, et qui, de plus en plus, battue en brèche, parfois elle-même envahie par les idées démocratiques, paraît n'agir souvent qu'à la façon d'un décor d'existence sur les manières de penser et de vivre, en un mot sur les mœurs? Est-ce à cause — on l'a dit — de sentiments plus tentants pour le psychologue parce que plus affinés, plus libres de soucis, moins entravés par la chaîne des nécessités matérielles? Désir de vérifier une théorie, chère à M. Bourget, celle du milieu, dans une catégorie d'hommes et de femmes où il doit être plus constant, tout au moins plus en lumière? — Goût d'un théâtre où se complaisent à la

fois les imaginations favorites de l'auteur et la curiosité de nombreux lecteurs?

Peut-être toutes ces raisons ensemble. Quoi qu'il en soit, il apparaît clairement que ce sont presque toujours ces brillantes existences, ces existences fortunées, avec leur dessous, leur envers de misère morale, d'inquiétude, de tourments, d'hérédité maladive, d'amours secrètes ou publiques, coupables ou licites, qui ont séduit M. Paul Bourget.

***

Dans cette assemblée chatoyante, parmi ces figures légères ou tragiques, l'aristocratie a naturellement sa place, puisque sa place dans ce qu'on est convenu d'appeler le *monde* est la seule qui, de nos jours, ne lui soit pas contestée. Cette place, M. Bourget l'a largement reconnue, dans son œuvre, à l'aristocratie. Les personnages de plus de la moitié de ses romans et de ses nouvelles appartiennent à la noblesse. Ces personnages, quels sont-ils?

Voici d'abord des dames : Madeleine de Vaivre, d'*Un Crime d'amour,* la comtesse de Candale, la comtesse de Tillières, d'*un Cœur de femme,* Mlle de Jussat, du *Disciple,* la comtesse de Mégret-Fajac, de *Charité de femme,* Odile d'Estinac, du bijou de nouvelle qui s'intitule *Odile,* Odette de Malhyver, d'*Un Drame dans le monde,* pour ne retenir que les plus caractéristiques.

Il faut, en bonne et légitime justice, reconnaître que, toutes ces femmes, M. Paul Bourget les a dessinées en maître pour la postérité. Il a exprimé leurs plus intimes pensées, dévoilé les mouvements les plus cachés, les plus subtils, les détours les plus mystérieux et imprévus de leurs âmes. A elles seules — et comme elles sont nombreuses et différentes entre elles ! — toutes ces héroïnes assigneraient à celui qui les a conçues, crées, rendues vivantes, attachantes, mobiles, passionnées, et profon-

dément *vraies*, la première place parmi les romanciers contemporains.

Coupables, elles demeurent fières et délicates. Odette de Malhyver, complexe et fiévreuse créature, excessive dans le crime, sublime dans le repentir, capable de tout le mal et de tout le bien ; Madeleine de Vaivre, si aimante, si bassement trompée par l'amant misérable et sceptique en qui elle a mis sa confiance ; Mme de Tillières, si véritablement, si complètement femme, dont le cœur, troublé par le beau Casal, ne peut se détacher de la rare et haute nature de Poyanne ; Mlle de Jussat, si digne, si absolue dans son amour, dans sa faute et jusque dans son dédain pour la vie, constituent tout à fait des types aristocratiques par leur idéalisme ardent, quoique faussé quelquefois, et par leur générosité d'âme.

Et, chez les vertueuses, que de générosité aussi, de renoncement, de sacrifice entier à ce qu'elles ont rêvé, cru, ou aimé ! Chez la comtesse de Mégret-Fajac au souvenir d'un ami dont elle n'a pas voulu écouter l'aveu et qui, désespéré, est allé mourir au loin, chez Mme de Candale au sentiment de sa race, chez Odile d'Estinac à la mémoire de sa mère. Malheureusement, les pères, les maris, les amis de ces natures délicieuses ne les valent généralement pas. Loin de là !



Voici, à leur tour, les Candale, les Mégret-Fajac, courts d'esprit, vigoureux de corps, chasseurs et grossièrement viveurs, les Armand de Querne, les Xavier de Larzac, les Jules de Maligny qui, soi-disant déçus, comme Armand de Querne, de n'avoir pu s'attacher à une grande cause, occupent leur existence à conquérir des femmes, « ainsi qu'un lévrier chasse », et à les abandonner ensuite, puis encore les d'Estinac, en qui M. Bourget aperçoit une survivance des roués du dix-huitième siècle et qui sont des

monstres purement odieux. A côté de ces viveurs papotent de gentils inutiles, type Corcieux, de la si curieuse nouvelle *Neptune Vale*, type Chézy d'*Idylle tragique*.

Enfin trois gentishommes, de plus de branche et de meilleur aloi, en qui paraissent s'incarner trois représentations du rôle de la noblesse : Claviers-Grandchamp, de *l'Emigré*, Malhyver, d'*Un Drame dans le monde*, Henry de Poyanne, d'*Un Cœur de femme*. Le marquis de Claviers-Grandchamps vit noblement, ainsi qu'on s'exprimait jadis, dans le domaine hérité de ses ancêtres, qu'il aliène peu à peu à force de vivre ainsi. Il chasse à courre, il invite ses voisins à des dîners somptueux, il pensionne sans compter ses fermiers et ses vieux serviteurs. Tout en se ruinant, il raisonne et nous fait part de ses théories. Il se tient délibérément à l'écart de toutes les activités contemporaines. Il blâme son fils qui est entré à Saint-Cyr et jette l'anathème à son époque. Bref, il est *l'Émigré*. Il maintient un principe, assure-t-il. Lequel? Serait-ce celui d'une opulence oisive et hautaine, méprisante, hors de laquelle il n'y aurait point de salut? Crions-le bien haut. C'est un être déconcertant, pour ne pas dire plus, malgré ses fortes et belles qualités, sa personnalité originale, son intelligence cultivée dans les limites du cercle assez borné qu'il s'interdit de franchir. N'a-t-il pas existé? N'existe-t-il pas? C'est une autre question. Il a existé et il existe. La vérité de l'observation n'est pas contestable dans *l'Émigré*. La vérité du symbole, si symbole il y a, c'est différent. Heureusement pour l'honneur de l'aristocratie française contemporaine, et même passée, le marquis de Claviers-Grandchamps n'est pas le moins du monde représentatif. Il est un spécimen d'exception. L'une des traditions de notre noblesse, tradition assez généralement respectée, est au contraire de servir le pays, soit dans l'armée, la marine, la diplomatie, soit, en vivant sur sa terre, en s'intéressant à l'agriculture, en rendant des services locaux, en acqué-

rant ou en conservant une influence sociale autour d'elle. Dans *l'Émigré,* il nous paraît trop que M. Paul Bourget confond un décor de théâtre avec un rôle d'utilité sociale.

Aussi, quand parut le livre, des protestations — et des plus autorisées — s'élevèrent parmi ceux que le livre prétendait peindre. S'il y avait une méconnaissance cruelle, c'était celle des efforts si fréquemment tentés par la noblesse pour s'associer aux activités de son temps.

Un Drame dans le monde suivit *l'Émigré* à une quinzaine d'années d'intervalle. M. Paul Bourget, avec son incontestable probité d'écrivain, avait sans doute réfléchi. Peut-être certaines des critiques qui avaient salué l'avènement de M. le marquis de Claviers-Grandchamps l'avaient-ils frappé. La guerre mondiale avait passé. Pendant cette guerre, où un si grand nombre de gentilshommes se montrèrent par leur courage dignes de porter le nom de leurs aïeux, M. Bourget avait-il été conduit à penser qu'il y avait pour la noblesse un autre rôle à jouer que de vivre avec élégance et prodigalité dans des châteaux, à Paris, ou dans des villégiatures à la mode? Toujours est-il que le comte de Malhyver, personnage central d'*Un Drame dans le monde,* ne ressemblait pas à son aîné, M. le marquis de Claviers-Granchamp. Avec une sorte de fureur maladive dans l'esprit, lui, à tout prix, entendait être de son époque ; avant la guerre, il épousait à l'instant telles qu'elles se présentaient les idées les plus neuves, les plus hardies, les plus contraires à son espèce. Survient la guerre. Malhyver est simple soldat. Un jour d'attaque, il a conscience que ses camarades le regardent. Subitement, il se rend compte que, de par son nom, sa situation, il est un chef. Ce chef qu'il a su être dans la guerre, il veut le rester dans la paix. Il revient à son château de Malhyver, malgré sa femme, élève son fils dans le domaine familial et reprend la vie traditionnelle des siens parmi ses fermiers et les gens de sa commune. La scène où l'un de ceux-ci vient trouver Malhyver pour la

solution d'une affaire que le maire est impuissant à régler est très vraie, très observée, très suggestive. Elle montre le rôle que la noblesse peut encore jouer, même dans une contrée où elle n'est pas élue à des fonctions publiques. On aimerait lire d'autres exemples de même sorte dans *Un Drame dans le monde* et voir se développer, s'affirmer l'action de Malhyver dans le domaine où il est rentré. Malheureusement sur ce sujet si important, si peu souvent traité, du rôle social de la noblesse, le livre s'en tient là et sa plus grande partie est consacrée à l'aventure passionnelle de Mme de Malhyver et de Xavier de Larzac.

De ce rôle social, un autre personnage de M. Bourget est pourtant convaincu. C'est le comte Henry de Poyanne. Poyanne est le type le plus complet d'aristocrate que Paul Bourget ait conçu. Ce député de la droite est l'homme d'une cause, d'une cause vaincue. Il plaide avec ardeur et conviction ses thèses pleines d'idées, d'intelligence et de foi, devant des assemblées hostiles ou indifférentes. Quel beau chapitre eût été celui qui aurait analysé le succès ou l'échec de Poyanne dans la société contemporaine ! Mais, dans *Un Cœur de femme,* sa vie d'homme politique, son influence, n'existent que comme des accessoires. Tout cela reste dans la coulisse du roman, dans l'ombre du piédestal sur lequel se tient Mme de Tillières. Le plus clair, c'est que Poyanne ennuie son amie.



Contraste assez piquant : M. Paul Bourget, par le sens général de ses propres théories, est disposé, non seulement à vouloir admettre, mais à vouloir prouver l'utilité d'une aristocratie dans une société. Les *Nouvelles pages de critique et de doctrine* sont formelles à cet égard. De l'ensemble de ses romans, sauf d'*Un Drame dans le monde* et, très accessoirement, d'*Un Cœur de femme,* cette utilité ne ressort pas. Sans le vouloir probablement, Renan a

mieux montré, en racontant ses souvenirs, dans le *Broyeur de lin*, une aristocratie remplissant sa fonction et gardant son prestige jusque dans la pauvreté. Aussi, mais beaucoup plus volontairement, Balzac. Le baron du Guénic, de *Béatrix*, est possédé par les mêmes sentiments qui animent le marquis de Claviers-Grandchamp. Le premier semble construit en profondeur autant que le second paraît l'être en façade. Les personnages aristocratiques de M. Bourget sont trop des êtres de luxe. Ils sont d'abord cela. Ceci ne leur était pas nécessaire et leur a été très nuisible. Les Candale, les Bonnivet, les Mégret-Fajac, les Querne, les Larzac, les Claviers-Grandchamp, et même Malhyver appartiennent trop uniformément au monde élégant, au monde qui s'amuse. Ils existent, c'est indéniable, et M. Bourget a peint certains d'entre eux avec une maîtrise saisissante qui hante le souvenir, mais à eux tous, si nombreux qu'ils soient, ils ne peuvent revendiquer la plénitude d'une représentation aristocratique. A côté de la noblesse qui oublie ses devoirs pour ne songer qu'à ses plaisirs, il y a celle qui s'efforce de garder sa place dans son époque. Je sais bien que c'est la moins voyante. M. Bourget ne l'aurait-il pas aperçue, à part Poyanne? Ce maître romancier, au talent si fécond, si consciencieux, si investigateur, se réserve-t-il de nous la montrer dans une prochaine œuvre qui complétera sa série? L'écrivain qui a su exprimer le sens du domaine, son action sur les futiles Corcieux dans *Neptune Vale*, ou la vie traditionnelle reprenant ses droits chez un Malhyver, ne pourrait-il aussi bien s'attacher à ceux qui n'ont jamais abandonné le domaine, ni le rôle patronal, petit ou grand?

> Et sans peur, sans regrets, laboureur ignoré,
> Creuse au sol ancestral qu'a fécondé ta race
> Le sillon que tes fils pourront revoir doré !

Ainsi s'exprime M. le marquis de Dampierre en des vers remplis d'un profond sentiment qui unit le passé à l'ave-

nir. Ils pourraient servir d'épigraphe à la nouvelle œuvre de M. Paul Bourget. Comment se défendre de quelque peine en constatant qu'elle manque encore dans une longue liste de livres et qu'un grand penseur envisageant l'aristocratie avec une sympathie réelle, n'a retenu d'elle que des curiosités de musée — Montfanon ou Claviers-Grandchamp, ces deux cousins spirituels — ou des compagnons de plaisir parce qu'ils sont les plus pittoresques ou les plus en évidence? M. Bourget n'est pas malheureusement le seul auteur à qui l'on puisse reprocher cette figuration artificielle. Ainsi s'explique d'ailleurs en partie l'incompréhension actuelle de la noblesse par l'opinion courante. Beaucoup d'existences obscures et méritoires continueront d'être ignorées, et même dans les ouvrages d'un écrivain ami, nous continuerons aussi à être jugés par les yeux du dehors sur des Candale, des Bonnivet, des Claviers-Grandchamp.

Comte LOUIS DE BLOIS.

Bourg-d'Iré, 9 octobre 1923.

L'HOMME SENSIBLE

En 1877, l'auteur d'*Edel* écrivait :

> Tout se paie et j'ai dû chèrement expier
> L'imagination qui m'a fait romancier.

Et, comme s'il avait eu, dès cette époque, le mystérieux pressentiment de ce que serait, après un demi-siècle consacré au service des lettres, la maîtrise de son œuvre, le jeune poète d'alors déclarait :

> J'ai dit ce que je vois, comme je vois. C'est tout.
> Mais que j'ai travaillé...

Voilà donc l'aveu de ce que fut l'effort qui lui apprit à tirer de l'épreuve sincère la fiction et qui, par la conscience précise de la vie, le fit passer du rêve qu'il aimait à la réalité concrète qu'il continue à observer, pour la ressusciter par l'interprétation directe. Une méthode sévère, mais point d'esprit systématique ; une volonté de regarder, pour fixer au fond de sa prunelle le spectacle du monde, que va ordonner sa raison, une idée dominante, mais point de thèse posée *a priori;* une constante ascension vers les régions spirituelles qui accordent la paix sereine à l'intelligence insatiablement curieuse, mais point d'abstraction pour nous isoler de la terre, avec laquelle il demeure en contact par les clameurs ou les sourds bruissements qui percent le silence de la solitude ; unc foi

mûrie par l'étude, mais point de sectarisme ; une prodigieuse culture qui ne gêne point la spontanéité, créatrice d'images ; une mémoire infaillible qui ne ralentit point l'élan original ; une pénétration critique aiguë qui n'altère point la fluidité de sa pensée ; une clairvoyance de praticien, accoutumé aux misères du prochain et qui n'a pas glacé le cœur — tel apparaît M. Paul Bourget sous la figure morale qui anime cette encyclopédie, dans laquelle ses contemporains se sont reflétés, comme dans un miroir à facettes et dans laquelle les nouvelles générations ont trouvé, avec la clarté, la subtile intuition qui ne cesse de les aider à se mieux connaître elles-mêmes. Quelle variété, quel renouvellement aisé, par une persistante jeunesse, quelle force se manifestent par ces volumes, dont chacun ajoute une pierre au monument qu'une main infatigable se plaît à parachever, alors que le faîte en est couronné, et qui, du *Disciple*, en passant par *le Démon de midi*, ont été arrêtés à *la Geôle*, pour un instant, ce pendant qu'ils nous enseignent par les *Essais de psychologie* ou les *Nouvelles pages de doctrine* comment un Français, témoin des crises les plus cruelles et les plus glorieuses traversées par son pays, apprécie son époque et a su conserver, sans aveuglement, l'admiration de ses aînés et la fierté du génie propre à sa race.

Faut-il croire que cette riche floraison soit sortie d'une austère doctrine et que l'unité de cette œuvre soit le fruit d'une hautaine et volontaire éthique, progressant par étapes, le long desquelles, par un goût survivant de la poésie initiale, le moraliste narrateur se soit parfois reposé, en contemplation devant le décor de la nature et des paysages intérieurs? N'est-il pas aussi plausible d'admettre que la même sensibilité émeuve le parnassien débutant, le critique et le romancier qui, inlassablement, poursuit l'étude patiente, minutieuse par les détails et large par l'envergure, des mœurs, des croyances, des doutes, des passions, des caractères enfin, de son temps?

Le roman est l'histoire telle qu'elle pourrait être. Il ne se propose pas de démontrer : il raconte, et du récit se dégage l'intelligence des faits et des créatures. « Comme il se peut — notait dans ses *Pensées* un poète cher à M. Paul Bourget — que les sentiments apportent quelque vérité touchant le monde extérieur, au même titre que les sensations, il faut toujours penser la main sur le cœur. » Ne nous y méprenons pas ; il ne s'agit point de maquiller ni de transformer la pensée de M. Paul Bourget : il s'agit, simplement, d'indiquer, dans une certaine mesure, comment la sensibilité garde sa part à l'œuvre, comment cette sensibilité demeure, peut-être inconsciemment, associée à l'analyse même et comment elle relie, par la sincérité, l'évolution de l'écrivain à celle de ses facultés affectives.

Reprenons, pour nous en convaincre, dans *la Geôle*, ces chapitres poignants intitulés « La belle-mère et la bru » et « La maîtresse et l'amant ». Le romancier s'érige-t-il en arbitre? Tire-t-il d'un dogme ou d'un système les arguments pour condamner des coupables? Non ; il s'adresse aux sentiments, il plaide la cause de la pitié, de la tendresse et, lorsqu'il nous montre la maîtresse prête à suivre son amant, à déserter le foyer et à y provoquer la catastrophe, accuse-t-il cette femme? Nullement : il explique sa conduite, il nous rend, s'il le faut, indulgents pour elle ; il se substitue à ses personnages et par quel privilège aurait-il reçu ce don de dédoublement de lui-même, si ce n'est, comme il le confessait dès l'abord, en expiant chèrement l'imagination qui l'a fait romancier? Ainsi, qu'il se propose de nous édifier sur la valeur de nos entreprises, en établissant les responsabilités, la vie est plus forte encore que son réquisitoire contre nos erreurs et le sentiment submerge la thèse.

« Nous pouvons... nous représenter que la pensée, cachée à l'intérieur du monde et dont tous les êtres sont des moments, procède comme notre propre pensée, a écrit M. Paul Bourget, à propos d'Amiel. Il suffit, pour nous

assimiler à elle, de nous laisser aller à cette efflorescence continue d'images que suscite une contemplation vague et prolongée... » Il semble que le psychologue, avant de chercher à pénétrer le secret des autres, ait été comme condamné à se chercher lui-même par un impitoyable et constant contrôle. Cette étude est tributaire d'une intime souffrance qui menace de désenchantement l'âme, dans son germe, alors qu'elle ne s'est pas encore découverte et n'a pas pris conscience de sa valeur. Mais qu'est-elle donc, au surplus, cette âme, hôte mystérieux qui nous parle tour à tour par nos instincts et par notre intelligence? La définir, ne serait-ce pas lui enlever de son charme et peut-être de sa puissance?

Ton âme, mot si vague et cependant si doux...

Le poète en respectera-t-il la qualité ou bien l'ana lyste la soumettra-t-il à son implacable examen? Cédera-t-il aux sollicitations du rêve, qui est « une vision réparatrice » ou bien desséchera-t-il jusqu'aux sources de l'émotion? Dès l'abord, se pose la dualité du sentiment, peut-être absorbant, et des facultés cérébrales, qui menacent de stériliser la passion spontanée. Le drame se noue, afin que de ces contradictions sorte la vision des créatures et des choses. Pour l'artiste, la loi morale qui règle sa spéculation est celle de l'équilibre, ou plutôt de l'harmonie intérieure. Tout jeune, il cède à ses enthousiasmes; il lit tout; il se promène dans « tous les mauvais lieux de la pensée » et désire rencontrer, en approchant celle des maîtres qu'il a choisis, sa propre personnalité. Balzac lui communique le désir « d'un bonheur impossible à saisir ». Stendhal, « railleur lucide et tendre... étrange maître... cruel analyste », lui défend de céder aux ivresses de ses élans; Henri Heine est « moqueur et pénétrant », Byron l'a « ensorcelé » et il doit à Musset de souffrir et sans savoir pourquoi. Ces admirations liminaires, ces rêveries, ces tortures ne sont-elles pas purement illusoires et ne vont-

elles pas s'écrouler en se brisant contre le premier obstacle? L'analyse s'insinue dans le cœur, elle fait « qu'on doute d'une larme », elle ne permet plus de trêve à la curiosité, elle

Mêle le scepticisme à l'attendrissement,

elle convie à l'amertume, rend âpre et méchant le sincère. Pourtant, a-t-elle raison de l'homme et la douleur ne reste-t-elle pas maîtresse, assez pour qu'après s'être plaint de « trop bien » comprendre l'âme, le psychologue ne discerne les causes de son mal dans le spleen :

Le spleen s'exaspérait à raffiner le cœur

et ne déclare, ayant reconquis sur son tourment la sérénité : « Il arrive qu'à nous regarder de très près vivre et sentir, nous rendons permanentes chez nous des nuances de cœur et d'esprit qui eussent été transitoires si nous les eussions négligées. » Ainsi le passé reprend ses droits avec ce qui n'en peut mourir, serait-ce dans l'inconscience, par l'atmosphère spirituelle qu'il apporte, par ce on ne sait quoi qui laisse une âme aux désabusés, marqués par les atteintes d'un premier deuil ou d'un premier amour.

Tandis qu'à l'âge qui était celui de l'auteur d'*Edel*, dans son journal de 1864, Sully Prudhomme notait : « Le passé a des regards voilés qui tuent » et se repliait mélancoliquement sur lui-même, la vocation du romancier s'éveillait et le poussait irrésistiblement à observer et à raconter la vie des autres. Son esprit, assoupli par l'expérience et avide de vérité, atterrissait, plutôt que d'y retomber « à plat », sur « le monde réel ». Il ensemence son champ d'investigation, afin que se lève une nouvelle moisson sur les sillons, prolongeant le domaine de Balzac. Il le creuse, le laboure ; il en fixe les bornes. « Je vois bien les limites de mon intelligence, répétait volontiers M. Taine ; je ne vois pas les limites de l'intelligence humaine. » Ces limites, incommensurables pour l'analyste

et le réaliste, le croyant, les survole. Que la dialectique chrétienne et que le dogmatisme catholique codifient les convictions du sociologue, la pensée du chercheur demeure compréhensive même de ceux qu'il juge dans l'erreur et seconde leur bonne volonté, ne serait-ce que parce qu'elle a sondé les replis du doute, que le tourment de l'incertitude ne lui est pas resté étranger et qu'elle a conservé, comme une source captée, le sentiment qui rayonne pour élargir l'horizon de la vie intérieure. Le génie critique de Sainte-Beuve s'adaptait à l'objet de son étude ; son caractère, toutefois, lui rappelait qu'il n'était point isolé dans une époque sur laquelle s'exerçait parfois son humeur jalouse. M. Paul Bourget, par sa vigoureuse attaque, envahit l'idée sans s'arrêter aux contingences qu'il bouscule par son élan et la replace, en quelque sorte, sur son plan, en dégageant de ses préférences une conclusion qui donne au débat son ampleur. C'est que, chez lui, la critique n'a pas ralenti la vertu créatrice : « Ce n'est pas, nous explique-t-il, que la contradiction soit aussi grande que le préjugé courant l'imagine, sous cette réserve cependant que les doctrines du critique concordent parfaitement avec la nature du poète. » N'est-ce pas l'aveu de ce que, secrètement, la sensibilité continue à l'inspirer jusque pour l'examen impartial de la connaissance de ses semblables?

Pourquoi, dès lors qu'il a déterminé la « place inguérissable de l'amour-propre à laquelle peuvent frapper tous ceux qui le veulent », pourquoi s'attarder à disserter sur ce qui manque à autrui, au lieu de voir ce qu'il possède? Il accorde à son prochain l'immunité qu'il a acquise par une rude patience, il désire pour son prochain ce détachement qui lui permet « de s'abandonner entièrement à une sorte d'instinct de conservation », révélateur « des besoins profonds de sa pensée au travail, inconnus de lui-même et à plus forte raison des autres. Son esthétique sera d'autant plus féconde qu'il l'aura réduite à la mesure de

son pouvoir créateur. » Et cette mesure même n'est-elle pas la preuve de l'émotion survivant à l'étreinte de l'analyse? N'est-elle pas expressive de cette discrétion imposée par « l'amer orgueil de taire mes tortures? » L'écrivain n'obéit-il pas au même mouvement affectif qui faisait dire à Sully Prudhomme : « J'étouffe l'exclamation pour en faire un soupir, j'arrête les pleurs pour les faire retomber sur le cœur? » En remplaçant le mot « cœur » par le mot « intelligence », il semble que nous soit révélé, par une divination de leurs affinités, le secret du moraliste et du romancier.

« Il arrive, écrivait M. Paul Bourget, qu'une pierre jetée dans un gouffre obscur rencontre une nappe souterraine. Elle y émeut un clapotis et ce dernier retentissement de sa chute en mesure la profondeur. Certaines paroles sont ainsi. A peine tombées, elles rendent comme un son d'abîme. » Cette citation ne date point de ses débuts, elle est extraite d'un livre encore récent, de *Némésis*. Le don de toucher le lecteur par une sympathie communicative et persistante, trahit une émotivité qui émane de l'homme et qui a progressé avec l'évolution même de sa pensée. Dès sa jeunesse — à écouter les confidences du poète — il eut cette notion angoissante du temps qui s'écoule et ne reviendra plus. Il apprit à goûter âprement la vie » par la sourde ambition

D'être heureux pour les jours que nous avons perdus.

Mais cette clairvoyance ne l'a pas exilé dans un pessimisme cruel et stérilisant. Pour avoir étudié les maladies morales, au point peut-être de s'exposer à leur contagion, il n'a pas été atteint par leur intoxication : il sait, il savait par intuition, que dans toutes les crises « l'âme peut conserver sa noblesse et agoniser comme une belle et pure jeune femme, sans laideur et sans souillure. » Et des épreuves observées, il fait naître de la vie, par cette émotion intime qui le gagne, lorsque, jetant les

yeux sur une page qui lui est chère, sa voix s'assourdit pour la lire et en transmettre la beauté :

Créer ! sentir les mots palpiter sur la page...

Après le demi-siècle de travail les mots continuent à éclore sur la page nouvelle au souffle de l'inspiration. « Le problème de la valeur du monde et de la vie, notait-il encore, est avant tout un problème sentimental qu'il faut résoudre par une solution sentimentale. » Et la lumière du sentiment rayonne sur son œuvre.

Cette œuvre ressemble à quelque symphonie, que domine le thème de l'intelligence sur les harmonies de la sensibilité et que rythme la raison, pour ramener la pensée sur les réalités immédiates. Elle est puissante, elle est subtile, elle est vivante par le renouveau de sa fraîcheur et par les nuances de ses accents.

ALBERT-ÉMILE SOREL.

GRATITUDE

M. Paul Bourget m'en voudra-t-il si, parmi toutes les causes de l'affectueuse gratitude que je nourris envers lui, je prends la liberté d'en évoquer une bien petite, bien mince et peut-être ridicule?... Mais au fait, une émotion d'enfance qui modifie sans doute le cours entier d'une vie, ce n'est pas déjà si ridicule, ni si mince, ni si petit.

Donc, il était une fois un gigolo prétentieux et dépourvu du moindre intérêt. Je ne me rappelle plus s'il songeait dès cette époque à publier un jour des livres et à écrire dans les journaux ; mais ce dont il me souvient trop, par exemple, c'est le romantisme dérisoire et arrogant de ce potache, son désir d'étonner plutôt que de travailler, et sa superbe à l'égard des femmes. A quinze ans, on est ainsi. Les femmes que l'on connaît, c'est la petite cousine ou quelque triste demoiselle des rues : mais on les méprise, ou du moins on dit, on laisse entendre qu'on les méprise comme don Juan sa première conquête.

On ne s'en tient même point là : on témoigne aussi, généralement, le pire dédain envers « le monde ». On est bien revenu de ces plaisirs puérils qu'on goûte dans les salons. L'ambition, les grâces mesurées de certaines élégances? Cela fait sourire de pitié un rhétoricien. Au contraire, parlez-lui de la débauche, d'où l'on sort pâle à jamais, des nuits dévorantes passées au jeu, des aventures terribles, des passions démoniaques, à la bonne heure !

Quant aux femmes du monde, chacun sait que tout collégien tient ça pour un vicieux bétail à plaisir, où il

n'y a qu'à choisir. Des sottes, d'ailleurs, de petites âmes de perroquets...

Résultat : on vit en proie à une suffisance indiciblement grossière, à une sorte de jactance intellectuelle qui mène tout droit à la paresse d'abord, à la grossièreté ensuite. Et tel se trouvait, hélas ! vers les années 89, le hautain gigolo dont il s'agit.

Or, en ce temps-là, on parlait volontiers de M. Paul Bourget au lycée Condorcet. On prononçait familièrement « Bourget », si l'on avait seize ans : mais ceux qui venaient de renouveler au printemps précédent leur première communion, disaient « le jeune Bourget », comme faisaient leurs parents. Notre éphèbe, qui se piquait d'être à la mode, ne se trouva pas des derniers à lire les romans de cet auteur à succès. Et aussitôt, le charme opéra.

Entendez par là que le garçon si mal élevé se mit à réfléchir, à ne plus porter des jugements simples à l'excès sur les gens qui l'entouraient. Il consentit peu à peu que tout ne fût pas seulement niaiseries et enfantillage dans la société distinguée, ou qualifiée de la sorte. Il commença de se taire avec plus d'attention, donc plus de politesse, de bienveillance, et partant de modestie, devant toute femme qui ne semblait pas absolument heureuse, même si c'était une dame qui n'avait pas cet air scandaleux ou fatal particulièrement apprécié des collégiens. Telle était la séduction de l'esprit, et tant il y avait de grâce, pour un humaniste débutant, à appliquer toutes les ressources de l'analyse psychologique, de la philosophie et de la culture intellectuelle à des problèmes d'amour, les seuls qu'à cet âge on daigne considérer.

Qui sait si le prestige inouï de M. Paul Bourget, lors de *Mensonges* et de *Cruelle énigme* — prestige qui, depuis, est devenu de la gloire — n'a pas contribué à détourner plus d'un freluquet des aventures faciles et des amours ineptes?... Grâces en soient rendues !

Depuis lors, j'ai dû à M. Paul Bourget — car le gigolo ridicule, hélas ! on devine qui c'était... — bien d'autres émotions et des plaisirs d'une qualité plus fine. Tout jeune, j'appris de lui, en lisant *le Disciple*, combien c'était chose grave qu'une théorie intellectuelle, et qu'il y avait des cerveaux d'honneur (dans le sens où l'on dit un homme d'honneur), mais aussi d'admirables intelligences, capables pourtant de se montrer parfois félonnes envers l'humanité, si l'on peut s'exprimer ainsi. Je connus davantage encore le prix de la tradition, en suivant le grand psychologue à travers les années, tandis qu'avec René Boylesve je m'enchantais de cet idéal choisi, exquis, poli, net et à jamais parfait, né en France, qu'on appelle « l'honnête homme ». M. Paul Bourget m'enseigna même le respect de certains maîtres auxquels je ne songeais plus, ou ne voulais plus songer — leçon difficile !

Enfin, ma dette est ancienne et considérable : mais qu'il me le pardonne, c'est au lycéen de Condorcet que le maître a peut-être rendu le plus touchant service...

Même à trente ans de là, il faut que toute mon affection respectueuse m'avertisse et me gronde pour me forcer à laisser à son rang cet engouement, encore informe et incomplet, pour le professeur de tenue sentimentale dont l'influence fut si vive sur un jeune mirliflore de collège.

Quant aux derniers, aux tout récents souvenirs que je garde de M. Paul Bourget, ils sont bien lourds d'émotion et de douceur, eux aussi. Je vois un prince des lettres qui parcourt le plus beau des parcs français, notre cher Chantilly, en devisant d'histoire, de philosophie, d'art et des délices de l'âme française. De temps à autre, il s'arrête, déchiffre quelque inscription charmante sur un vieux hêtre, ou de sa main flatte un vase de marbre, plein de crépuscule et de silence...

On me demandait quelques notes sur M. Paul Bourget.

Voici du moins un rappel de ma lointaine adolescence, et un autre, bien proche : toute gratitude est en celui-là, tout attachement en celui-ci. Et en tous deux, l'amitié profonde — celle du moins que dut éprouver le sergent La Tulipe envers son général.

MARCEL BOULENGER.

LE BON GUIDE

Il faut se rappeler la date à laquelle les écrivains de ma génération débutaient dans les lettres pour comprendre ce qu'ils doivent à Paul Bourget... Il était alors de bon ton de préférer à l'auteur des *Essais de psychologie contemporaine*, de *l'Etape* (ce chef-d'œuvre), de la *Physiologie de l'amour moderne*, du *Disciple*, je ne sais quels petits tyrans inquiets, « pouillards » de la couvée symboliste et incapables, par leurs seules œuvres, de se substituer à un Rimbaud, un Mallarmé, un Corbière, un Laforgue, un Verlaine, dans notre admiration. Je ne citerai personne, mais entendons-nous bien, et qu'il ne soit plus question de rendre responsables Rimbaud, Corbière, Verlaine, Mallarmé, Laforgue, d'une influence qu'ils n'avaient point prévue... Sans doute, cette influence — en s'exerçant, voilà quinze ans, sur quelques-uns de nous — les préparait à donner dans la mode qui, vers 1908, fit éclore d'innombrables petites revues... Temps héroïques où Jean-Marc Bernard, Jean Pellerin, Tristan Derème et tant d'autres collaboraient aux publications symbolistes ! Cela ne pouvait pas durer. Certaine enquête d'Henri Clouard — dans *la Phalange* — fit couler beaucoup d'encre et nous permit soudain de réagir, de nous reprendre et d'oser brusquement voir clair dans les brouillards qui, de toutes parts, nous entouraient.

Nous n'avions pas, certes, en ces années charmantes où les meilleurs de nos amis étaient encore vivants, l'audace de nous découvrir d'autres maîtres que ceux de

deux ou trois cénacles, mais nous avions tous lu Bourget, Barrès, Maurras, et cela nous sauva. De tels exemples — si extravagants pour l'époque, quand j'y pense — n'ont pas tiré que nous hors des eaux croupissantes du pseudo-symbolisme. Ils ont formé à la mesure du goût et de l'esprit français, de leur lyrisme, de leur clarté, de leur nette précision, des écrivains incontestables qui, réunis ici dans un hommage tout spontané, sont particulièrement reconnaissants au Maître que nous aimons et admirons, de les avoir guidés vers une plus haute et plus vaste conception de leur art.

FRANCIS CARCO.

LA RUE ET LA MAISON

La rue est belle et sereine. Elle n'est pas une rue de passage. Elle est élégante, noble, silencieuse, retirée ; cependant, à deux pas du tumulte. C'est l'une des belles rues de France. Ces choses anciennes qui sont restées vivantes, parce qu'on en a gardé l'usage...

Là, un opulent nouveau riche, s'il a du goût et de l'âme, cesse de pétarader ; il s'arrête, saisi de respect, il se félicite de posséder une belle auto quasi muette, qui glisse, dont on n'entend pas le souffle. Et il retrouve dans sa mémoire l'image qui s'effaçait du Paris de 1890. Le même luxueux Paris que M. Gustave Geffroy vient d'admirablement décrire aux premières pages de *Cécile Pommier*, le Paris des équipages et des belles dames à tournure, qui paraient leur petite tête d'un chapeau pareil à une touffe.

Il était chic d'avoir des chevaux alezans, dont la basane fût remarquable. Si l'on avait le goût plus sévère, les chevaux étaient bais, mais toutes les autres robes disparaissaient. Dans la livrée, le bleu finissait par dominer les marrons et les verts. Les cochers au brillant chapeau étaient campés comme des seigneurs sur leur siège oblique. Ils se rengorgeaient dans leur grand col évasé, brillant comme la porcelaine, au-dessus de leur plastron candide dont l'empois raidissait les trois pièces plates. Ils tenaient, entre leurs mains gantées de fauve, leur fouet d'épine, jaune, à la cordelette blanche tendue en arc de cercle. Le soir, au retour des voitures, quand le pied des chevaux sonnait sur le pavé, on enten-

dait magistralement sommer les concierges des hôtels : « La porte, s'il vous plaît ! » Les harnais brillaient (qui sentaient la cire et la propreté lorsqu'on les tenait dans sa main). Les chaînes étincelaient. Il n'y avait pas de cheval de bonne maison qui n'eût, sous l'oreille, une églantine, un bouton de rose. Dans la nuit, les lanternes du coupé enfermaient la flamme des bougies entre le cristal et l'argent. L'été venu, la courbe nacelle des victorias, haute et d'un seul arc, livrait à l'admiration son précieux fardeau : une belle bien rencognée, impassible comme un philosophe, et voilée, les yeux insaisissables derrière la dentelle où marquait son nez mignon.

Vous me croyez égaré ; mais n'est-ce pas là ce Paris que Bourget a peint et qu'il admirait, qui lui a donné cette première gloire qu'il nous est seulement permis de confirmer? Vous n'avez ni cœur ni esprit si, passant par là, vous ne voyez ces mêmes tableaux se former, s'animer, vous émouvoir. Soit qu'ils naissent du souvenir ou, si vous êtes trop jeune, qu'ils doivent l'essor à votre imagination, traces d'un passé que vous n'avez pas connu, premiers lambeaux de la rêverie historique.

Les années ont fui, elles ont transformé Paris, la France, l'Europe, le monde. Elles ont tout bouleversé. Si le cœur humain n'a pu changer parce qu'il est invariable, nos mœurs et tout le décor de la vie ont été modifiés. Mais dans ce Paris nouveau, la souveraineté spirituelle de notre maître n'a pas diminué. Gardant tout l'ancien prestige, elle a acquis un autre caractère, qui n'est plus du tout contesté, les plus hostiles, ceux que l'esprit de parti et de secte gouvernait, ayant dû rendre les armes. Il paraît à tous notre Ancien, avec tout ce que les siècles ont donné à ce mot de significations respectueuses et de tendres nuances : le maître, l'exemple, la vertu et la confiance, l'autorité, l'expérience, un syndic, un patron. Il n'y a pas un de nous qui voudrait encourir son blâme. Il n'y a pas un de nous qu'une approbation

venue de lui ne rende fier, d'une fierté louable, qui a sa source dans la conscience littéraire. L'honneur de notre métier a chez lui son témoin et son garant. Voilà ce qui trouble un jeune homme de lettres quand il monte à son tour cet escalier. Il sent la présence d'un juge paternel : et il craint, un peu, il admire, il vénère, il doute, il ne sait s'il est digne... Les Lettres françaises lui paraissent incarnées dans celui qui veut bien le recevoir avec le sourire de la bonté, et qui l'écoute, et qui parle.

Comme il parle sagement ! Sans méchanceté ni duperie, connaissant les hommes sans pouvoir se résoudre à les haïr. Toujours prêt à comprendre et à révéler, ayant tout lu, se souvenant de tout.

Sa voix s'élève dans la tranquille maison qu'il a ornée. Dans l'antichambre, vous avez admiré ses petits Longhis Chacun une tête masquée ou découverte, exacte, peut-être ressemblante comme une photographie : visages que des hommes du dix-huitième siècle ont réellement exposés à l'air du temps. Vous avez admiré les deux toiles de l'École du Bordone que le maître est content d'avoir un jour découvertes ; surtout celle où, dans l'eau d'une fontaine, baignent ces belles formes que l'art italien a prodiguées. Les célèbres cannes ne sont plus réunies dans l'entrée comme autrefois. Elles sont rangées dans une galerie, où il faut que tu mérites, ô catéchumène, d'avoir accès. Alors, tu admireras vingt merveilles de jonc, de rotin, de bois des Iles. Tu demanderas à voir celle qu'il nomme « la canne de M. Franklin ». Tu voudras contempler celle « du Bailli de Mirabeau ». Ces noms, ce n'est que façon de parler, image, fiction poétique. Mais la canne du chevalier d'Orsay, avec ses arabesques d'argent, cette terrible baguette en bois de fer, qui casserait une tête, celle-là est authentique. Pareillement, celle de ce malheureux prince, le grand-duc Paul, immense dans sa gaine d'étoffe, un chef-d'œuvre de jonc à la pomme en belle corne.

La pièce où tu es maintenant, tu la dévores des yeux, car c'est Son cabinet de travail. Il parle pour que tu sois à l'aise. Il le sait bien, que tu es intimidé. Tu te reproches aussi de ne pas l'écouter sans distraction parce que tu ne peux détacher tes regards des murs tendus de rouge, des deux hautes fenêtres drapées, du fauteuil anglais, des rayons de noyer où se presse la foule des livres.

Tu regardes le masque rustique et moscovite de Tolstoï. Tu regardes le gilet blanc de Balzac, si bien coupé, dont le revers est si gracieux, te jurant *in petto* que non, jamais plus tu ne croiras les détracteurs du Tourangeau. Ils disent qu'il n'entendait rien à l'élégance, et toi, tu vois, tu *touches des yeux* la preuve du contraire. Tu regardes les belles boucles, le front délicieusement naïf de Musset dans le médaillon de David d'Angers. Tu regardes la belle face de George Sand comme elle a été dessinée par Couture, et tu comprends mieux soudain ce calme olympien qu'elle savait garder dans l'amour. Tu regardes...

Paul Bourget vit au milieu des souvenirs littéraires. Fidèle à tout ce qu'il a aimé, fidèle à tous ceux qu'il a connus, à Taine, dont voilà le portrait, à Barbey d'Aurevilly, dont voilà le portrait, à Zola lui-même, dont rien n'a pu le détacher, ni la mort ni les dissentiments. Si tu lui parles de Balzac, il te montrera les éditions originales sur papier rose, avec la reliure commandée par le grand homme pour son usage. Balzac a touché ces livres, et Bourget, et toi que voilà, dont la main tremble, j'espère. Si tu parles du délicieux Barbey, Bourget te montrera l'exemplaire des *Diaboliques* que Coppée lui a donné, avec la haute dédicace du maréchal, en écriture lancéolée. Si tu parles de Stendhal, il te montrera le petit horaire de sa vie que l'on a dressé, moins complet que le livre d'Henri Martineau sur le même sujet (*l'Itinéraire de Stendhal*) mais maniable, que tu peux mettre sur ta table, et tu penseras tous les jours aux faits et gestes du

curieux homme. Ceux qui osent mépriser ces pratiques de la gratitude et de la piété ne savent donc pas ce que c'est qu'aimer? Parle à M. Bourget de Rivarol, tu l'entendras rendre justice à celui qu'on méconnaît stupidement, l'un des plus purs écrivains et l'un des vrais « penseurs » que la France ait eus. Tu le verras peut-être si ému, qu'il s'en excusera avec une bonne grâce dont tu seras touché.

Tu l'es beaucoup pour avoir découvert sur la table du maître le manuscrit de la journée. Un manuscrit pareil aux tiens. Malgré la gloire et les années, Paul Bourget ne dicte pas à une dactylographe, il n'a pas recours à un secrétaire. Il travaille de sa main. Il a tranché ces feuillets dans ce papier blanc qui est le même en France pour les écoliers et les auteurs. Il s'est assis devant sa table, dans la solitude, content de se mettre à la besogne, l'esprit éveillé, le cœur en repos, fort et lucide. Cette petite écriture assidue est la sienne...

— Allons, blanc-bec, va-t'en. Et si le maître a dit qu'il prenait intérêt à ce que tu essayais, tu peux t'en aller tranquille. Tu as reçu l'investiture, tu es un écrivain. Tu appartiens légalement et légitimement à la République des Lettres, — comme tu le rêvais déjà quand tu savais à peine lire.

EUGÈNE MARSAN.

L'ANIMATEUR

Mon cher Le Grix,

Je vous remercie de m'avoir permis d'apporter ici le modeste tribut de mon admiration et de ma reconnaissance spirituelle à notre maître Paul Bourget. Nous lui devons tous beaucoup ; et même quelques-uns qui ne s'en doutent pas. Nous devons tous beaucoup à ses livres, et à sa personne. Il est parmi nous ce qu'il a lui-même écrit qu'avait été Stendhal : un grand homme de lettres. Aux premiers temps de notre formation littéraire, c'est par ses livres éclatants d'intelligence et de lucidité — le *Disciple, la Physiologie, Cosmopolis, Pastels, Mensonges* — que nous avons découvert, avec un étonnement subjugué, que la littérature n'était pas seulement un divertissement, mais représentait une vue supérieure portée sur la vie et tous les problèmes de l'esprit et du cœur, à travers le jeu des passions, des croyances et des intérêts. Nous avons connu et vu de nos yeux, grâce à lui, en Dorsenne, Casal, Poyanne, Claude Larcher, Adrien Sixte, Robert Greslou, quelques-uns des types les plus représentatifs de la société française du dernier demi-siècle : représentatifs à ce point qu'ils vivent désormais dans notre souvenir comme ces personnages que l'on voit figurer dans les Mémoires du passé et qui s'imposent à notre attention avec autant de netteté que si nous les avions réellement connus. Dans les livres de M. Paul Bourget, une société tout entière est peinte ; et on les peut tenir, dans leur ensemble, pour le document le plus

authentique où nos petits neveux devront revenir puiser quand ils voudront prendre un sentiment exact de ce qu'aura été la vie française de l'entre-deux-guerres, tant il est vrai qu'une époque ne demeure compréhensible à ses successeurs que dans la mesure où elle a été synthétisée et illustrée par une forte représentation romanesque.

Mais n'oublions pas que l'œuvre de Paul Bourget est double, quoique fort unie en sa continuité, et qu'il appartient seulement à un écrivain très intelligent de confondre en lui d'une manière permanente les dons de l'animateur et du romancier et la pénétration du moraliste et du critique. N'oublions pas que c'est à ce maître que nous devons la première mise à leur place exacte des grands écrivains auxquels il a consacré les magnifiques et définitives études des *Essais de psychologie contemporaine*, sur lesquels nous vivons encore aujourd'hui : Baudelaire, Stendhal, Leconte de Lisle, Taine, Flaubert. Mais non moins que par ce livre et par ceux de la même veine qui l'ont suivi (*Pages de critique et de doctrine*), c'est à travers la conversation même de Paul Bourget que notre génération a pu considérer de plus près ces maîtres disparus. Entre Flaubert, Barbey d'Aurevilly, Maupassant, Tourguenieff et nous, Paul Bourget demeurera toujours pour ceux qui l'auront une fois entendu, l'intermédiaire actif et diligent qui non seulement nous aura initiés à la technique de leur art, et appris par ses écrits à les aimer et à les comprendre, mais encore appris par le récit de ses souvenirs personnels à les mieux connaître. Sa conversation a le pouvoir prestigieux de nous les rendre présents et, bien que nous ne les ayions jamais pu voir ni rencontrer, plus vivants et plus chargés d'humanité qu'ils ne nous apparaîtraient dans l'attitude, fatalement figée et sans communication, de leur glorieuse statue. Ce n'est pas pour la satisfaction d'un fétichisme naïf et d'un goût exagéré de l'anecdote que nous savons gré à Bourget de nous introduire ainsi au plus près de ceux qu'il a tenus

pour ses maîtres, et que nous vénérons encore aujourd'hui parmi les nôtres : notre impérieux désir de connaissance a besoin de tous les documents capables de nous renseigner sur la condition humaine du génie et même du simple talent. Nous ne pourrons jamais considérer comme des morts les écrivains fameux dont nous avons aimé les livres : ce que nous adorons en eux, c'est leur miraculeux pouvoir de récréer, dans leurs écrits, une vie idéale et durable, supérieure à notre misérable vie matérielle et passagère, et jusqu'à leur fantôme en doit être encore lui-même à nos yeux animé et tout palpitant.

C'est pourquoi ce rôle d'intermédiaire dont nous faisons honneur à notre maître est surtout un rôle d'animateur. Par ses livres, par sa parole, M. Paul Bourget a le don d'exciter l'esprit, de le révéler à lui-même, de faire réfléchir et penser. Nul plus que lui ne professe un goût aussi vif et désintéressé pour le jeu des idées, un amour aussi parfait pour le service des lettres, elles-mêmes servantes de l'esprit. Il les chérit même lorsqu'il leur arrive de recouvrir avec force et talent les idées les plus éloignées des siennes, et il est le seul parmi nos aînés que nous ayions entendu parler dignement, parler honnêtement, parler bien, avec admiration et avec mesure, de Zola. C'est que Paul Bourget place au-dessus de toutes les autres considérations, pour l'écrivain, le culte et le respect de l'art, la connaissance du métier, la vertu du travail honnête, les dons du créateur de vie.

Chez un homme si fortement attaché à ses convictions, nous n'avons jamais rencontré le moindre penchant au prosélytisme, et nous n'avons jamais entendu manifester que de l'admiration et du respect pour l'intelligence et la sincérité, de quelques côtés qu'elles viennent. Tous ceux qui ont approché M. Paul Bourget considéreront comme l'honneur de leur vie artistique d'avoir mérité son estime, et savent quelle haute leçon de conscience littéraire se dégage naturellement, sans affectation ni calcul, de sa

conversation drue, directe, abondante en enseignements, dépourvue de toute éloquence inutile, mais si chaude et si persuasive d'être animée par la parole d'un homme vrai, et si nourricière d'être elle-même nourrie de tant de savoir et de tant de faits. Dans un temps où, faussées par les conditions si difficiles que la vie moderne réserve à l'homme de lettres, les mœurs littéraires sont devenues abominables, M. Paul Bourget nous aura en outre montré par un exemple magnifique quelle peut être la dignité de l'homme de lettres, et comment elle finit un jour, en dépit de l'ingratitude et de la malveillance, par trouver sa récompense et son loyer.

Aucun écrivain, parmi nos aînés, n'est plus que celui-là respectueusement aimé et vénéré par la jeunesse littéraire : preuve de sa bonté paternelle autant que de permanentes verdeur et curiosité intellectuelles. Car c'est aussi qu'il est sans doute le seul, entre les maîtres vivants, qui s'intéresse avec désintéressement aux travaux de cette jeunesse ; non point seulement parce qu'elle est la jeunesse, mais parce qu'à son tour, elle continue à servir les lettres.

ÉMILE HENRIOT.

LE GOUT DE LA JEUNESSE

Après tant d'hommages rendus au talent protéiforme de Paul Bourget, je voudrais célébrer une part de lui-même qui n'est pas la moins séduisante : sa jeunesse. Non pas sa jeunesse d'autrefois, que je n'ai pas connue. Mais sa jeunesse présente, cette volonté ou ce don de demeurer jeune, varié, accessible, curieux des choses et des êtres. Les hommes qui vieillissent, trop souvent, se détournent de la jeunesse. Leur cœur se durcit. Ils regardent d'un regard sans clémence la foule pressée des jeunes gens. Ils ne les écoutent plus que malaisément et se sentent froissés de leur ardeur. Comme ils ont perdu le goût des dilettantismes qui enchantèrent leurs débuts, ils accueillent mal les confidences et les initiatives. Ils n'ont plus de temps à perdre et ne veulent rien donner sur l'économie de leurs jours. Cette avarice de l'esprit et du cœur, c'est proprement vieillir. Demeurer jeune, c'est accueillir ceux qui le sont, excuser leurs folies, leur livrer sans amertume les recettes de la vie.. Je crois que c'est un don merveilleux, un don d'ailleurs qu'on se fait à soi-même, car il y faut de la bonne volonté. Or ce don, Paul Bourget en est tout rayonnant. Je sais des écrivains qui sont de petits vieillards à trente ans : précautionneux, affairés, sans générosité. Mais Bourget, — il me pardonnera cette familiarité, — c'est le plus jeune de mes camarades.

Il me pardonnera cette familiarité, car il sait combien je l'aime et je l'admire. Si j'ai un peu travaillé, si je me

suis libéré des tâches ingrates, ce n'est que par ses conseils renouvelés et tutélaires. Je ne suis certes pas le seul à qui il ait rendu un tel service. Sa vie morale, dont vous a parlé Barrès, son culte tout chaud pour nos grands maîtres dans le métier des lettres, la discipline quotidienne qu'il a su s'imposer : autant d'exemples contagieux qu'il n'a cessé de prodiguer. Tous les écrivains qui sont montés dans ce bureau de la rue Barbet-de-Jouy, encombré de livres, qui ont surpris le travailleur à « l'établi », qui ont connu son accueil, témoigneront qu'ils n'ont jamais quitté cette chambre spiritualisée sans être affermis dans leurs desseins, sans avoir un peu plus qu'avant d'y monter, l'appétit du travail, le goût de leur œuvre.

Ce tonique n'a pas une saveur amère. Paul Bourget, dont la vie et l'œuvre sont visiblement dirigées et contenues par une doctrine, est dans le privé fort peu doctrinaire au sens revêche du mot. Cette attitude fut peut-être une indulgence à mon endroit, une indulgence inspirée par de forts souvenirs. Quand il avait quinze ans il était en rhétorique à Louis-le-Grand avec quelqu'un qui me fut très cher. Paul Bourget était un disciple sage et attentionné de Gustave Merlet, petit homme plein de sens, de culture, qui a laissé des Morceaux choisis et des Études littéraires. Henry Bauër était un élève brillant mais d'une indiscipline farouche : « On ne sait pas ce dont il est capable... » disait Merlet. Il fut capable de fomenter une révolte à Louis-le-Grand et de s'engager plus tard, au quartier Latin, dans le mouvement d'opposition contre l'Empire. Le sage Bourget et le turbulent Bauër n'en étaient pas moins unis de liens d'affection que les absences, les hasards de la vie, des convictions parfois dissemblables ne brisèrent jamais. Je dois à ces souvenirs la bienveillance, l'affection de Paul Bourget. Je le sais. Mais il y a tant de jeunesse dans ses sentiments, tant de compréhensive amitié que j'oublie parfois qu'il

fut le camarade de mon père et que je me demande s'il n'a pas été le mien dans ce lycée Louis-le-Grand où je suis retourné après lui.

On voudra bien ne pas me tenir rigueur de mêler l'anecdote personnelle à ces pages écrites pour le juste hommage de celui que cette Revue a voulu célébrer. Mais il me semble que ce n'est pas mal et que c'est un hommage aussi de montrer quelques-uns des élans familiers d'un homme, de le montrer dans sa vraie nature. J'aurais pu vous présenter un Paul Bourget doctrinaire, académique et prononçant de graves paroles. Je préfère vous le peindre bien vivant, se rafraîchissant à la jeunesse de mes camarades de lettres et à la mienne, conservant après cinquante ans de labeur littéraire une curiosité d'étudiant. Je ne puis oublier l'accueil qu'il sait réserver aux menues confessions et même à une certaine frivolité qu'il a aimée, lui aussi, lorsqu'il écrivait la *Physiologie* et *Mensonges*, lorsqu'il s'émerveillait aux magasins de Londres et s'en allait chercher à Corfou le soleil qui dore les tendresses. Eh oui ! il a aimé les âmes mobiles, les intérieurs élégants, les jaquettes bien coupées, les gilets de fantaisie, et les cannes dont Marsan nous a décrit les beautés minutieuses. Il a eu fort raison. Il les aime encore : très bien et rendons-lui-en grâce publiquement. Il y a quelques semaines, un dimanche matin où j'allais le chercher, où il allait parler devant la pauvre maison du superbe d'Aurevilly, il me prit à part, chez lui, et il me dit :

— Regardez cette canne que j'emporte... Je la garderai en main tant que je parlerai... C'est la canne de d'Orsay... Je crois que cela ferait plaisir à Barbey, s'il pouvait me voir.

Il fit comme il le disait. La canne de d'Orsay : il était bien heureux de la posséder en cette occasion ! D'aucuns estimeront que c'est beaucoup d'attrait pour une chose mince et vaine. Je dis que c'est un joli trait de caractère

que cet enthousiasme pour les ornements de notre matérielle existence, que cette continuité d'illusion et d'amour dans tous les ordres du sentiment.

Car cet enthousiasme, il le partage — et cela vous le savez — pour les choses de son art. On lui parle d'un poète qu'il ne connaît pas, il vous écoute aussitôt. Un soir, j'ai dit devant lui ces vers que je venais de lire :

Que de fois j'ai souri pour te cacher mes larmes,
Que de fois j'ai noué des roses sur mes armes
Pour te dissimuler que j'allais au combat...

— De qui sont ces vers? m'a-t-il demandé.

— De Tristan Derème...

— Alors, je veux le connaître.

Il l'a connu, accueilli lui aussi fort joliment. Un autre soir, il m'a donné un exemplaire de *Sylvie* ; puis, dans le silence de ce nocturne, il m'a prié de lui lire les premières pages du conte. Je les ai lues. Elles sont magnifiques, d'une grâce exquise, d'un sentiment inégalable. Une belle jeunesse, ardente et sans artifice, y pousse ses rameaux... Soudain, comme je tournais une page et que je levais les yeux vers Paul Bourget, je vis qu'il essuyait une larme.

— Est-ce beau ! Est-ce beau ! n'est-ce pas?

Après cinquante ans de vie et de travaux littéraires, pleurer encore en écoutant *Sylvie*, je pense que c'est posséder un cœur très jeune et une âme élevée. Je pense que c'est une grande noblesse pour un écrivain.

GÉRARD BAUËR.

PAUL BOURGET
ET SA TERRE

Il est difficile de donner une conclusion à ces témoignages rendus par les lettrés français à leur doyen le plus illustre. On me dit qu'il y manque un hommage de sa terre et de sa province. Le voici.

Heureux l'écrivain qui a une province et, possédant ce bien, sait en user. La province de Paul Bourget, c'est l'Auvergne. Les liens qui l'y rattachent sont moins ceux du sang que ceux du cœur et du libre choix. Son enfance et sa première jeunesse passées à Clermont, ses études au lycée Blaise-Pascal, sa juvénile admiration du pays des volcans et des grandes légendes gauloises l'ont modelé sur l'âme de ce pays. Après tant de belles aventures intellectuelles qui ont rempli sa vie, il y est revenu, a renoué les affections, ressaisi les origines, et chaque année, pour un temps plus ou moins long, il se plaît à vivre dans ces montagnes, où l'on est fier de l'accueillir.

Cette année encore, on le fêtait à Clermont à l'occasion de la commémoration pascalienne. Des cérémonies officielles il n'avait voulu prendre aucune part ; il laissait à de plus jeunes confrères l'honneur d'y représenter l'Académie ; mais, au seuil de la solennité religieuse et à la séance publique de l'Académie de Clermont qu'il présidait, il était acclamé comme un fils du pays, et comme celui qui, nourri de Pascal dès sa jeunesse, avait su parler mieux que tout autre de notre émouvant aïeul.

La Basse-Auvergne, qui correspond à peu près au département du Puy-de-Dôme, a reçu de Bourget un présent souverain : il l'a fait entrer tout entière dans la littérature. Un roman de George Sand sur les couteliers de Thiers, un autre que Maupassant a tiré d'une saison à Châtelguyon, décrivent deux coins à peine de cette région, une des plus pittoresques et des plus variées de la France. Au festin des lettres, l'Auvergne était maigrement servie ; Bourget l'a comblée. Depuis *le Disciple*, dont les scènes fameuses se déroulent au pied du Puy-de-Dôme, il l'a souvent choisie pour ses décors provinciaux. *Le Démon de midi* est tout imprégné de l'atmosphère de ses villes et de ses montagnes ; *Un Drame dans le monde* prend une signification plus haute à placer dans nos solitudes ses épisodes d'expiation. Lorsque Savignan fait visiter à son fils avec tant d'émotion son vieux « lycée Blaise-Pascal », qui fut le collège des jésuites de Clermont, on voit bien que l'auteur y évoque son propre fantôme de lycéen sensible et anxieux devant la vie. En beaucoup de ses nouvelles, ce sont nos vieilles cités bâties de lave qui se présentent à son imagination pour y placer ses personnages. Ce sont des figures de chez nous qui viennent à lui et incarnent son rêve. Elles semblent les éléments familiers avec lesquels joue ce grand créateur de vie.

Que de fois j'ai parcouru avec lui ces nobles pays où la gravité et la grâce alternent dans les horizons ! Il connaît tous les aspects de ces routes et le détour qu'il faut faire pour trouver le point sublime, le paysage achevé. Il m'a ramené aux bords tragiques de ce lac Pavin, qui dort dans un ancien cratère, et où vinrent un jour de neige, à l'heure décisive, d'inoubliables amants. J'ai visité, guidé par lui, ce château de Cordès, le Soléac du *Démon de midi*, qui, avant lui, dissimulait au creux des vallons ses tours mélancoliques et l'honneur oublié de ses charmilles à la française. Nous sommes entrés ensemble dans ces églises romanes, gloire du sol auvergnat, monuments

de la foi de nos pères. Nous avons battu, en quête de souvenirs communs, le pavé de Clermont et de Riom, où nous avons les mêmes amitiés et, à quelques années près, les mêmes images de jeunesse.

Partout ici, Bourget est aimé et vénéré, et sa gloire ajoute à celle de notre province. Mais que doit-il à ces Auvergnats dont il analyse si sûrement le caractère? En quoi leur ressemble-t-il? En ce qu'ils ont de meilleur. La race a pour elle sa droiture, sa fermeté, son bon sens. Si elle produit peu d'artistes, elle donne des juristes, des théologiens, des hommes d'église et de gouvernement. Elle prend au sérieux les choses de l'âme et de la cité. Par là, elle devait plaire à l'homme qui a si haute idée de son métier d'écrivain, de l'autorité qu'il confère, des responsabilités qu'il entraîne.

On sait enfin qu'un des traits essentiels de ce peuple est l'esprit de labeur. Faut-il chercher en Bourget l'Auvergnat résistant et indomptable, formé par une nature difficile, dévoué de toute sa conscience et de toutes ses forces au devoir continu du travail? Qu'aurait dit sur ce point son maître Taine? Aurait-il expliqué ce disciple de choix par l'influence du sol et du milieu et honoré simplement en lui un Auvergnat représentatif?

Ce qui vaut à Bourget l'admiration unanime de ses confrères, ce ne sont pas seulement les dons de son intelligence et de son cœur, ni les œuvres originales dont il a enrichi notre littérature ; c'est, avant tout peut-être, l'exemple qu'il leur donne de la conscience dans le travail ; c'est le spectacle magnifique et rare d'un effort qui n'a jamais fléchi.

PIERRE DE NOLHAC
de l'Académie française.



LA VIE FINANCIERE

N.-B. — Les nécessités de tirage de « la Revue hebdomadaire » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous plusieurs jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris (8e).

SPÉCULATION OU PLACEMENT

Les prodigieux mouvements de cours de certains titres de haute spéculation, dont j'ai d'ailleurs toujours conseillé à mes correspondants de se détourner, me valent de la part de ceux qui s'y sont laissé entraîner, de nombreuses demandes de renseignements. Mais autant je me trouve bien placé, bien outillé si je puis dire, pour donner satisfaction à ceux de mes lecteurs qui veulent bien me consulter au sujet de titres raisonnables, autant il m'est difficile de leur fournir des pronostics, dès qu'il s'agit d'actions autour desquelles s'ourdissent les complots des divers clans de spéculateurs.

J'exposais il y a quelque temps combien il était parfois malaisé d'obtenir de source officielle, c'est-à-dire par les administrateurs ou les directeurs, des informations sur

la situation réelle des sociétés en dehors des périodes où elles publient leurs comptes et tiennent leurs assemblées. Ceci n'empêche pas de se produire des indiscrétions volontaires ayant pour but de provoquer des mouvements de cours dans un sens ou dans un autre. Il y a en ce moment sur le marché quelques titres qui sont ainsi travaillés dans des buts intéressés que l'on ne peut démêler que lorsque le coup est fait. Le plus souvent, l'indiscrétion commise sciemment par un administrateur doit avoir pour effet de pousser les titres à des cours qui lui permettent de vendre les siens à gros bénéfices. Il arrive assez souvent qu'une banque est dans la machination. Elle est plus dangereuse quand l'administrateur répand à dessein des nouvelles défavorables destinées à amener la baisse qui lui permettra de rafler le titre dans les bas cours pour les revendre ensuite avec de substantiels profits, lorsque sera publiée la bonne nouvelle ou démentie la mauvaise.

Ce sont là des mœurs qui ne sont point nouvelles dans le monde de la finance. Tels épisodes des romans financiers de Balzac, écrits il y a quatre-vingts ans, nous montrent que les procédés ne se sont pas perfectionnés depuis. Toutefois la diffusion des journaux, le télégraphe et le téléphone, les énormes transformations politiques qui caractérisent notre époque, ont permis à la spéculation financière de prendre un aspect encore plus trépidant que jadis.

PETIT COURRIER

DRAN 27. — Il est un peu tard, car la hausse a déjà touché toutes les valeurs ; cependant, à condition de savoir attendre, vous pouvez acheter *Courrières et Phosphates de Constantine*, ou bien même *Applications industrielles*.

75-4-S. A. — La première des valeurs que vous m'indiquez, et qui vient de détacher un coupon de 60 francs, le 5 courant, est à conserver. Quant à la seconde, je vous conseille, étant donné votre prix d'achat, de prendre, dès maintenant, votre bénéfice.

LÉON VIGNEAULT.

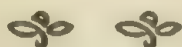
Le Gérant : MAURICE DELAMAIN.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 30781.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIERA EN JANVIER-MARS 1924

LES CONFÉRENCES
de la SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES



BALZAC

Par **M. André BELLESSORT**

DIX CONFÉRENCES



I. — **La Jeunesse de Balzac.**

II. — **La Formation de l'homme et du romancier.**

III. — **Des "Chouans" à la "Comédie humaine".**

IV. — **Le Roman de sa vie.**

V. — **La France de Balzac.**

VI. — **La Satire dans l'œuvre de Balzac.**

VII. — **Les Femmes et l'Amour.**

VIII. — **L'Humanité de Balzac.**

IX. — **Les Grands Personnages de la "Comédie humaine".**

X. — **Les Dernières années et la mort.**

Le programme de cette année comportera en outre :

Un Cours sur CHARLES PERRAULT

Par M. André HALLAYS (4 conférences)

I. — UNE FAMILLE DE BOURGEOIS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE
II. — UN COMMIS DE COLBERT — LA COLONNADE DU LOUVRE
III. — BOILEAU CONTRE PERRAULT — IV. — LES CONTES DE FÉES



Et une TROISIÈME SÉRIE DE CONFÉRENCES :

" DEMAIN "

LES ESPÉRANCES FRANÇAISES

Par **M. Louis BARTHOU,** de l'Académie française



L'AVENIR DE LA CHIRURGIE

Par **M. J.-L. FAURE,** de l'Académie de médecine



CE QU'EN PENSERAIT LOUIS XIV

Par **M. Louis BERTRAND**



LES TENDANCES NOUVELLES AU THÉATRE

Par **M. Jean SARMENT**



L'AVIATION FRANÇAISE ET SON AVENIR

Par le Capitaine **René FONCK**
Député des Vosges, Président de la Ligue aéronautique de France

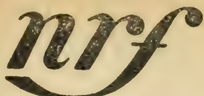


L'AVENIR DE LA RUSSIE

Par **M. Maurice PALÉOLOGUE,** Ambassadeur de France

A mesure qu'elles seront prononcées, ces Conférences seront reproduites *in extenso* dans la REVUE HEBDOMADAIRE

ÉDITIONS
DE LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE



R. C. Seine 35 806

3, RUE DE GRENELLE
PARIS (VIe)
Tél. : FLEURUS 12-27

J. KESSEL

L'ÉQUIPAGE

Roman, 1 volume.. .. .. **6 fr. 75**

EXTRAITS DE PRESSE

« ... Nous nous trouvons avec M. Kessel, que j'imagine jeune et débutant, en face d'une forte personnalité littéraire. *L'Équipage* est déjà une vraie réussite, et qui laisse prévoir une œuvre grande... »

LÉON DAUDET *(l'Action française,* 24 novembre 1923.

« Il faut le dire : c'est un très beau livre...

... Tel est *l'Équipage*. Un drame. Un conflit psychologique. Un tableau militaire. Le drame est puissant. Le conflit est émouvant. Le tableau est absolument remarquable de netteté, de finesse et de synthétique vigueur... Impossible d'être plus maître de soi et d'atteindre son but par des moyens littérairement plus loyaux, plus directs et plus sobres. »

ROBERT KEMP *(la Liberté,* 26 novembre 1923.)

« ... M. Kessel atteint déjà à une véritable maîtrise, ou peu s'en faut...

« ... C'est un beau sujet, et M. Kessel l'a superbement traité... »

PAUL SOUDAY *(le Temps,* 29 novembre 1923).

NOTE. — ***" L'Équipage " vient immédiatement après le livre couronné au scrutin pour le*** **PRIX FÉMINA 1923.**

R. C. Seine. 76 035.

R. C. Seine. 76035.



LIBRAIRIE PLON



LES ŒUVRES DE PAUL BOURGET

- **La Geôle.** 70e mille.. .. .. 7 fr.
- **Lazarine.** 120e mille. 7.50
- **Le Sens de la mort.** 150e mille. 7.50
- **Le Démon de midi.** 81e mille. 7.50
- **Un Drame dans le monde.** 60e mille.. .. .. 7 fr.
- **Anomalies.** 30e mille.. .. .. 7.50
- **L'Écuyère.** 43e mille.. .. .. .. 7.50
- **Laurence Albani.** 50e mille.. 7.50
- **Némésis.** 65e mille.. .. .. 6 fr.
- **Le Fantôme.** 37e mille. 7.50
- **Le Justicier.** 38e mille.. .. .. 7 fr.
- **L'Envers du décor.** 20e mille. 7.50
- **La Dame qui a perdu son peintre.** 25e mille. 7.50
- **Les Détours du cœur.** 30e mille. 7.50
- **Les Deux Sœurs.** 34e mille .. 7.50
- **Drames de famille.** 36e mille. 7 fr.
- **L'Eau profonde.** 32e mille.. .. 7.50
- **Un Homme d'affaires.** 20e mille 6 fr.
- **Monique.** 29e mille.. .. .. 7 fr.
- **Pastels et eaux-fortes.** Éd. déf. 6 fr.
- **Voyageuses.** Éd. déf.. .. .. .. 7.50
- **L'Irréparable.** Éd. déf.. .. .. .. 7.50
- **Physiologie de l'amour moderne.** Éd. déf. 7.50
- **Un Cas de conscience.** *Pièce.* 4 fr.
- **Études et Portraits.** 8e mille. 3 volumes. Chaque volume.. .. 7.50
- **L'Émigré.** 75e mille. 7.50
- **L'Étape.** 93e mille. 2 volumes. 14 fr.
- **Un Divorce.** 108e mille. 7.50
- **Un Cœur de femme.** Éd. déf. 7.50
- **Le Disciple.** Éd. déf. 7.50
- **Mensonges.** Éd. déf. .. .. .. 10 fr.
- **Cosmopolis.** Éd. déf. 2 volumes. 14 fr.
- **Terre promise.** Éd. déf. .. .. 10 fr.
- **La Duchesse bleue.** Éd. déf. 7.50
- **Cruelle énigme.** Éd. déf.. .. 7 fr.
- **Une Idylle tragique.** Éd. déf. 10 fr.
- **Un Crime d'amour.** Éd. déf. 7.50
- **André Cornélis.** Éd. déf. 7.50
- **Un Saint.** Éd. déf.. .. .. .. 7 fr.
- **Recommencements.** Éd. déf. 7 fr.
- **Complications sentimentales** Éd. déf. 7.50
- **Essais de psychologie contemporaine.** Éd. déf. 2 vol. 15 fr.
- **Sensations d'Italie.** 31e mille. 7.50
- **Outre-mer.** Éd. déf. 2 volumes. 15 fr.
- **Pages de critique et de doctrine.** 7e mille. 2 volumes. .. 15 fr.
- **Nouvelles pages de critique et de doctrine.** 5e mille.. .. 15 fr.
- **Un Divorce.** *Pièce.* 6e mille. .. 6 fr.
- **La Barricade.** *Chronique de 1910.* 11e mille.. .. .. 7 fr.
- **Le Tribun.** *Chronique de 1911.* 6 fr

PAUL BOURGET — GÉRARD D'HOUVILLE
HENRI DUVERNOIS — PIERRE BENOIT

LE ROMAN DES QUATRE

65e MILLE

Un volume in-1.. .. .. 7 fr. 50



IMPRIMEURS-ÉDITEURS **PLON-NOURRIT & Cie**, 8, r. Garancière, PARIS
Registre du Commerce de Paris n° 75638.

